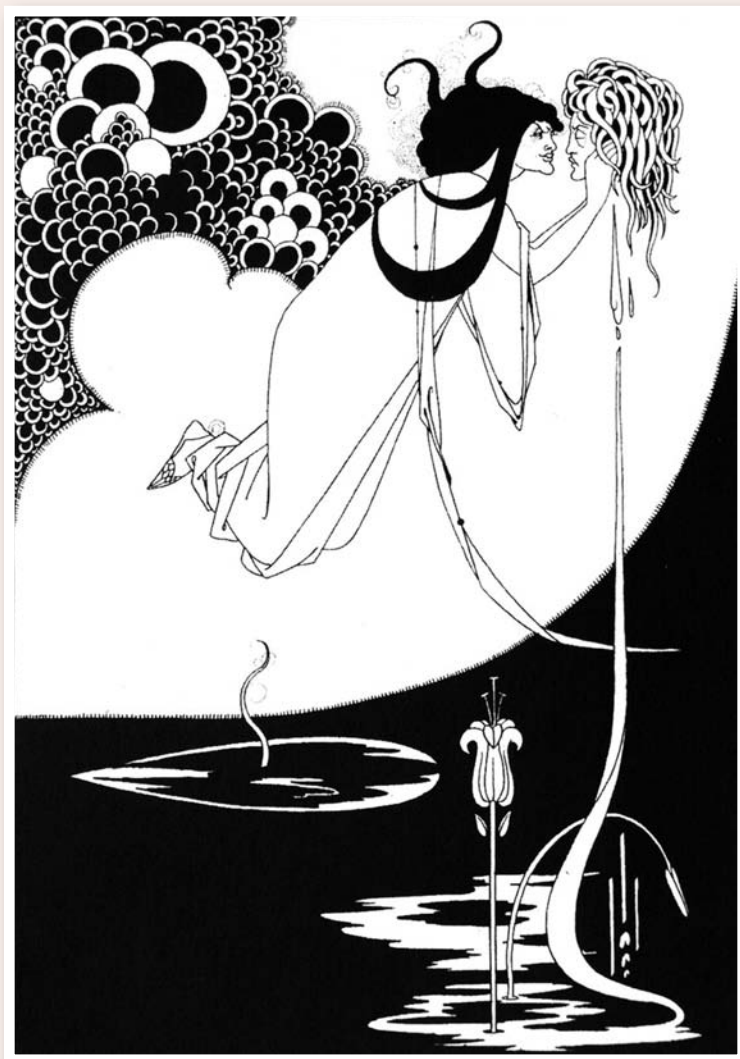


Analuein

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.



Journée de formation «Incestes et prohibitions»

- **Psychanalyse en extension • La psychanalyse dans son histoire •**
- **L'enfant et la psychanalyse • Le lecteur interprète •**
- **Nouvelles associatives • Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y.**

N° 13 - Décembre 2009

F.E.D.E.P.S.Y. et Ecole Psychanalytique de Strasbourg
O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

Illustration de couverture : Aubrey Beardsley (1872 Brighton – 1898 Menton), *L'Apothéose*, illustration pour la *Salomé* d'Oscar Wilde, publiée dans *The Studio*, n° 1, vol. 1, 1893.

Dessinateur surdoué, atteint de tuberculose dès l'enfance, Beardsley crée en l'espace de seulement six ans plus de 1000 illustrations, caricatures, vignettes, affiches etc. C'est la lecture de la version originale de la *Salomé* d'Oscar Wilde, rédigée en français, qui l'inspire pour ce dessin, illustrant la scène finale où la princesse tient la tête de saint Jean-Baptiste décapité entre ses mains pour poser le baiser sur la bouche du prophète que celui-ci lui a refusé de son vivant. Le dessin est publié dans le magazine d'art anglais *The Studio* où Wilde le découvre. C'est ainsi qu'il fait la connaissance du jeune artiste à qui il demande d'illustrer l'édition anglaise de sa pièce. Wilde, Beardsley et quelques années plus tard Richard Strauss dont l'opéra reprend le texte de Wilde — trois expressions artistiques se conjuguent pour donner forme à cette figure féminine qui est, selon les termes de Joris Karl Huysmans, « l'incarnation symbolique du désir absolu, la déesse de l'hystérie immortelle ».

Illustration de 4^{ème} de couverture : Jacques Carelman, *Montre à chiffres mélangés*, (figurant dans son Catalogue d'objets introuvables, tome 2, Balland, 1976). « Plus d'aiguilles tournant inexorablement et d'une façon monotone dans le même sens, le saut inattendu, mais néanmoins précis, des aiguilles procure une surprise et un amusement de tous les instants. »

F.E.D.E.P.S.Y. - 16, rue de la Paix • 67000 Strasbourg • info@fedepsy.com

Directeur des publications :
Sylvie Lévy

Responsable de la publication :
Joël Fritschy

Comité de rédaction :
Hervé Gisie
Laurence Joseph
Daniel Lemler
Anne-Marie Pinçon
Alain Schaefer

Correspondants :

- Moïse Benadiba, Marseille
- Claude Mekler, Nancy
- Dominique Péan, Angers

Secrétariat de rédaction :
Gabriele Daleiden

g-daleiden@wanadoo.fr

Manuscrits, disquettes et correspondance

peuvent être adressés à :

Joël Fritschy
26 rue des Boulangers
68100 Mulhouse
joel.fritschy@wanadoo.fr

Impression : PRINT' Europe - 67450 Mundolsheim - 03 90 20 39 49
E-mail : contact@printeurope.fr

SOMMAIRE

Editorial

Hervé Gisie2

Journée de formation

« Incestes et prohibitions »

- Introduction
Michel Levy4
- Inceste et traces
Liliane Goldsztaub8
- Inceste, silences et Loi
Dominique Vinter10
- «Comme si la terre se gondolait de ce que dit la voix»
Claudine Hunault15

Psychanalyse en extension

- Oracle, destin, désir comme la mise en scène des effets de l'inconscient freudien prémonitoire dans le théâtre de Shakespeare
Pierre Jamet19
- Ysé ou le mystère du féminin
Laurence Joseph24

La psychanalyse dans son histoire

- Réminiscences sur le Professeur Freud (1942)
Max Graf27

L'enfant et la psychanalyse

- Le paiement symbolique en psychanalyse avec l'enfant
Moïse Benadiba33

LI RE

Le lecteur interprète

- Pascale Lemler, *Pages de garde*
Françoise Urban-Menninger39
- Michel Constantopoulos, *En-jeux de l'Autre. Entre plaisir et jouissance*
présenté par l'auteur39
- Emmanuel Carrère, *D'autres vies que la mienne*
Michèle Peinchina41

Nouveautés en librairie

Joël Fritschy44

Nouveautés associatives

- Procès-verbal de l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y. du 12 juin 200945
- Procès-verbal de l'assemblée générale du Groupement des Etudes Psychanalytiques (G.E.P.) du 12 juin 200950
- Procès-verbal de l'assemblée générale de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg (E.P.S.) du 12 juin 200952

Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y. 2009-2010

.....53

EDITORIAL

Hervé Gisie

« L'ennui, c'est la vérité à l'état pur. »

Jacques Rigaut

« L'uniformité fait craindre l'ennui. »

Théodore Leclercq

« Il n'y a de redoutable au monde que l'homme qui s'ennuie. »

Alain

« La barbarie plutôt que l'ennui. »

Théophile Gautier

Nous venons récemment d'assister à la commémoration des 20 ans de la chute du Mur de Berlin. Expositions, visites guidées, conférences, concerts, elle a donné lieu à de multiples initiatives en Allemagne qui ont culminé à la « Fête de la liberté » organisée à Berlin le 9 novembre au soir de part et d'autre de la porte de Brandebourg.

Pourtant, nous le savons, bien d'autres « murs de la honte » subsistent de par le monde, d'autres s'érigent. Immanquablement, d'autres ségrégations et frontières sont en gestation. Tous les jours, on entend déjà, au loin, le bruit des premiers coups de pioche ou des bulldozers. Ce sont bien les hommes qui font les frontières et les murs.

Associé au cortège de crises, de fracas, d'événements, de discours pour le moins inquiétants, se dégage ce sentiment d'être pris dans la toile d'araignée tendue et claquante de la catastrophe. Mais ce sentiment est-il finalement légitime ? La civilisation a connu bien d'autres pressions redoutables. « Il se peut que notre vision d'apocalypse, même traitée avec modération et ironie, soit dangereusement inflationniste. »¹ Est-il possible de trouver le réconfort dans un pessimisme prophétique, se demandait T. S. Eliot.

George Steiner constatait deux types de réactions face à semblable conception. D'une part, la résignation stoïque et « la vision implacablement désabusée de la vie humaine comme anomalie maligne, détour entre deux ères de sommeil organique. Et puis la gaieté nietzschéenne à la barbe de l'inhumain, la sensation ironique, contractée, que nous sommes, avons toujours été des clients de passage dans un monde indifférent, souvent meurtrier mais toujours captivant ». Quant à lui, il

penchait vers une troisième attitude, « vers la *gaya scienza*, la conviction, irrationnelle et même indécente, qu'il est passionnant de vivre ce moment tardif et sans pitié de la civilisation occidentale ».

Qui sait si tout cela n'est pas porteur d'espoir. « Une cosse dans le vent, morte », disait Ezra Pound de l'homme et de lui-même :

« Une cosse dans le vent, morte,

mais la lumière chante éternelle.

Une pâle flamme au-dessus des marécages

où le foin salé murmure au changement de marée. »

D'autres murs semblent bel et bien sur le point de céder peu à peu. Je veux parler de ceux qui ont longtemps séparé les neurosciences des sciences humaines et de la psychanalyse, aussi des oppositions souvent polémiques opposant les théories psychodynamiques aux modèles biologiques et des clivages habituels entre, d'une part, le psychisme et les troubles fonctionnels et, d'autre part, le soma et les troubles organiques.

En décembre dernier, mon attention fut attirée par un colloque international organisé par l'université de Rennes I intitulé « Vers un dialogue entre la psychanalyse et les neurosciences » et je m'en réjouissais. Ce colloque a ouvert la discussion entre des psychanalystes et des chercheurs travaillant dans le champ des neurosciences (génétique, biochimie, imagerie cérébrale...) quant aux intérêts et possibilités d'un dialogue entre la psychanalyse et les neurosciences. Des collaborations se sont inscrites au croisement des deux champs, tout en préservant la spécificité de chacun et en respectant scrupuleusement leurs différences épistémologiques.

Un an après, nous pouvons nous féliciter que toutes ces questions ont pu être reprises à Strasbourg. Elles ont été au cœur des débats concernant la formation du psychiatre au 6^e Congrès national des Internes en psychiatrie, début octobre, et à la journée scientifique du 21 novembre organisée conjointement par la Société de Psychiatrie de l'Est et la F.E.D.E.P.S.Y. (« La place de la psychanalyse en psychiatrie »).

En attendant que les diverses disciplines qui constituent le champ des neurosciences percent les mystères des supports et substrats organiques ou biologiques, du fonctionnement neuro-cérébral, des quelques 10 000 gènes (10^4) qui constituent notre patrimoine génétique et du milliard de neurones dans notre cerveau (10^{11}) connectés entre eux grâce à un million de milliards de synapses (10^{15}), les gens qui souffrent finissent souvent par pousser les portes d'un « psy ».

Psy, qui dans la recherche ou dans la pratique clinique, est lui-même pris dans des motions contradictoires, des références, des concepts et des modèles théoriques différents avec les conceptions du psychisme humain, de l'homme, du malade et des maladies mentales qui en découlent. C'est là, Jean-Richard Freymann et Michel Patris y insistaient, que les théories analytiques sont d'un apport incontournable en ce qui concerne les relations thérapeutiques. L'évolution de bien des patients

tient non seulement aux qualités scientifiques du traitement mais aussi pour beaucoup aux qualités ou aux méfaits de la relation thérapeutique et des liens thérapeutiques et transférentiels.

Ouverture, donc, plutôt que repli ou belligérance. Pour l'avenir, nous ne pouvons qu'espérer pouvoir en finir avec l'uniformité et les positions hégémoniques qui prétendent chacune détenir la Vérité ou posséder le Savoir, afin que les différentes approches apportent des éclairages différents dont la confrontation et la « dialectisation de la conflictualité » pourront stimuler la réflexion et la créativité aussi bien des équipes soignantes que de recherche.

Car après tout, pensons-y, ce n'est pas en voulant perfectionner la bougie qu'on a inventé l'électricité. *Mehr Licht*, disait l'autre. C'est ce que l'équipe d'*Analuein* vous souhaite à l'occasion de ces fêtes de fin d'année et pour l'année qui s'annonce.

¹ George Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue, Notes pour une redéfinition de la culture*, Seuil, 1973.

JOURNEE DE FORMATION

« INCESTES ET PROHIBITIONS »

L'interdit de l'inceste, au fondement de notre société, nous permet de vivre avec les autres. Si l'on peut parler d'inceste imaginaire ou réel, peut-on parler d'inceste symbolique ? Toute atmosphère « incestueuse » maintient de la « mêmeté » et la confusion des places dans la famille empêche cette « individuation ». A quoi renvoie alors le silence ? Que provoque-t-il chez les professionnels qui ont à « l'entendre » ? Qu'est ce qui fait trauma ? Traumatisme ?

Autant de questions auxquelles les intervenants de la journée de formation « Incestes et prohibitions », qui s'est tenue le 17 avril à Besançon, ont apporté des éléments de réponse.

Introduction

Michel Levy

Nous allons essayer de passer cette journée, non pas à faire le tour de ces questions qui touchent à l'inceste mais essayer de faire un survol de manière à vous apporter quelques pistes de réflexion. Et pour ce faire, je vais démarrer par une petite introduction sur ce rapport de l'inceste à la Loi, aux lois. Vous repérerez que sur les six interventions le mot loi apparaît quatre fois, ce qui montre déjà que sur cette question de l'inceste ce n'est pas tellement un interdit évident.

On doit d'ailleurs se demander pourquoi c'est interdit à ce point ; on voit que c'est posé comme tel. Et puis nous réfléchissons au pourquoi de l'interdit, qu'est ce que ça produit, à supposer que ça produise quelque chose — chacun en a l'expérience probablement en clinique — et en même temps quels sont les effets à plus ou moins long terme, à la fois de l'interdit et à la fois de la transgression de l'interdit.

Alors j'aimerais partir, à propos de lois, d'une phrase assez ancienne. Vous savez que cet interdit de l'inceste était déjà posé chez les Hittites, chez les Etrusques, dans les sociétés organisées les plus anciennes. Mais dans les Dix Commandements vous trouvez cette phrase à l'envers de cette proposition incestueuse, en quelque sorte. « Tu honoreras ton père et ta mère », phrase canonique, posée comme telle.

J'aimerais pour ma part rajouter ceci : tu les honoreras, s'ils sont honorables. Parce que à supposer qu'ils ne soient pas honorables, et à vous de définir l'honneur et l'honorabilité, et bien on ne voit pas pourquoi les dits parents devraient être honorés. De même qu'il y a écrit « tu honoreras », il n'y a pas écrit « tu aimeras », je vous signale tout de

suite qu'on n'est pas obligé d'aimer ses parents, ce n'est pas une obligation. Donc la politesse de base peut suffire, ou les derniers honneurs à leur décès peuvent largement suffire s'ils n'ont pas été, à vos yeux d'enfants, suffisamment honorables ou dignes d'être élevés à une position de parents, c'est-à-dire de fonction, il n'y a pas que l'être, c'est la fonction parentale.

Même si la fonction paternelle n'est pas si facile à définir et la fonction maternelle, contrairement à ce que certains peuvent penser, elle n'est pas facile non plus à poser comme telle. Donc le problème de l'inceste c'est que ça peut rendre un peu malade ; il y a quelque chose d'un certain confinement qui peut entraîner des troubles en ce sens que ça va déterminer quelque chose de manière plus massive qui existe de toute façon, c'est un problème à la fois d'attraction et de répulsion.

Quand vous êtes clivé très correctement, on pourrait dire que vous pouvez supporter une forme d'ambivalence, on peut à la fois apprécier quelqu'un dans un certain registre et ne pas l'aimer pour d'autres choses.

Je vais essayer de vous montrer que cette problématique de l'inceste au sens le plus large va entraîner un trouble dans cette dichotomie, un trouble dans l'écart, un trouble dans la netteté et du coup, d'autant plus que — et Sandor Ferenczi le montre très bien — très vite, il y a chez toute personne agressée un amour pour l'agresseur, un phénomène d'identification à l'agresseur, une volonté nette de le réparer, de le guérir. Vous voyez bien sur le plan de la construction fantasmatique, parce que même si ça déchire l'imaginaire, il y a des néo-constructions fantasmatiques qui vont poser des problèmes sérieux en clinique, dans l'idée de sauver

un agresseur. Autre problème fondamental de base, c'est que tout sujet rêve en permanence d'inceste, l'inceste c'est d'abord un rêve et le rêve est si fort, justement, que c'est une des raisons pour lesquelles sans doute il faut poser des tabous et des interdits majeurs. Si on n'en rêvait pas ce ne serait pas la peine de poser des interdits.

Donc l'inceste d'abord est un rêve, mais de quel rêve s'agit-il ?

Il s'agit d'un rêve, je pense, d'aller toucher la part interdite de l'autre. Autrement dit, il y a là un fantasme de viol pour aller occuper quelque chose d'une jouissance intime absolue, je dirais. Et quand je disais chacun ou tout sujet, c'est aussi bien le parent que l'enfant, c'est à dire que l'inceste ce n'est pas seulement la question de l'enfant vers le parent dans le fantasme mais c'est aussi la question du parent vers l'enfant, vous le savez bien. Pensez à Laïos dans le mythe, Laïos qui était un amateur de jeunes enfants, qui avait violé un petit garçon, un petit jeune homme qu'il gardait prisonnier. C'est d'abord lui qui pose un acte contre son propre fils, avant qu'Œdipe se retrouve dans un parricide, il y a tout de même la volonté du père de tuer le fils. Peut-être que la première pensée, le premier rêve ou le premier acte incestueux, c'est cette volonté du père de tuer le fils. C'en est en tout cas une des lectures, il y en a évidemment d'autres, mais on ne pourra pas tout voir en cinq minutes.

Et qu'est ce qui va tuer un enfant ? Cela peut être l'humiliation, cela peut être le rabaissement, le mépris haineux, une manière de l'instituer à une place fixe, voilà déjà quelque chose d'une contextualisation. Mais ce n'est pas seulement du côté de la violence ; ce qui sera incestueux, ce sera aussi l'idée consciente ou inconsciente, manipulatrice consciemment ou inconsciemment d'emprisonner l'enfant dans une bulle intime chaude et chaleureuse, c'est-à-dire que ce soit sur le mode de la haine ou d'un excès de complicité, vous êtes dans quelque chose du même phénomène avec le même type de conséquence.

Donc une construction trop tendre d'une bulle avec un parent, finalement, ça va poser l'enfant dans une position — et là ce sont des termes un peu lacaniens — d'objet *a*, mais d'objet *a* réel, c'est la phase réelle de l'objet *a* dont il s'agirait ici et qui livre l'enfant à la jouissance de l'autre. Et c'est cela qui va casser les rêves. Je parlais de rêve d'inceste, vous pouvez avoir là une cassure du rêve. Alors justement c'est un dommage de casser les rêves, une analyse ça ne sert pas à casser les rêves, ça sert à montrer la différence entre les rêves et le tangible de la réalité, mais là en l'occurrence c'est le rêve qui peut se trouver atomisé et du coup il y a là quelque chose d'un abus.

Freud lui-même, c'est par association d'idées que je dis cela, a été abusé. Il a été abusé par les premières hystériques puisqu'il les écoutait dans la Vienne un peu finissante et décadente, et il a eu le sentiment en écoutant ces jeunes hystériques que toutes les filles avaient été abusées sexuellement par leur père. Voilà comment il construit la naissance de l'hystérie, les études des premières hystériques ; il part sur quelque chose qui lui semble absolument réel. Et là je dis qu'il a été un peu abusé par le discours, lui-même s'en rend compte au bout d'un moment et c'est comme cela qu'il va construire progressivement l'Autre Scène de la psychanalyse. C'est le début d'un retrait, c'est le début d'un écart à créer et à recréer.

Je parlais d'abus. Une mère, par essence, est toujours abusive, il faut le dire, même si c'est abusif de dire cela. Une mère est abusive par essence, et au père en principe d'y mettre un peu d'ordre, c'est-à-dire d'introduire un nouveau monde, un monde davantage social, davantage tourné vers les autres que confiné dans la proximité du corps et du discours et de la langue maternelle, voilà aussi à quoi pourrait servir un père, au moins dans ce que l'on appelle sa fonction réelle. Sa fonction réelle qui est à la fois de supporter l'idée du désir, là aussi ce serait dommageable de casser le désir émergeant d'un enfant, ce n'est pas du tout le propos et ce n'est pas du tout le but, mais rappel aussi d'une séparation entre ce désir qui doit être soutenu comme tel, et qui n'a jamais rien de scandaleux et sa réalisation, et le passage à l'acte. Voilà en quelque sorte où s'insinue la question du père réel.

Et donc ce père réel n'est pas un briseur de rêve, mais c'est un douanier en quelque sorte, un marqueur de frontière. Le père réel comme douanier, comme séparateur des mondes en somme. Parce que quand le rêve va devenir réalité, prenez quelqu'un qui est un peu du côté de la psychose, quand son rêve devient réalité ou quand il rencontre son idéal, il explose en petits morceaux. Mais il n'y a pas besoin d'être psychotique pour exploser en petits morceaux, quand certains rêves rencontrent la réalité, surtout quand elle est incestueuse, évidemment. Et donc quand vous avez une rencontre entre le rêve et la réalité par exemple pour une petite jeune fille qui se retrouverait avec son père dans son lit, le problème c'est que le père n'est plus un père, il devient un homme pour ainsi dire un homme comme un autre. Du coup le problème c'est que la frontière qui devrait être nette en principe, entre le oui au rêve et le non à sa réalisation, vole en éclats ou en tout cas devient largement floue. Ce qui fait que la problématique de l'inceste est une problématique de la confusion.

Deuxième point que j'aimerais aborder : la confusion. Confusion des générations, confusion entre le oui et le non, confusion dans le jugement (ce sont les effets les plus importants) et dans les choix qui découlent de la capacité à juger d'une

situation, à être clair, à s'engager clairement ou à réfuter clairement ce qui nous arrive dessus.

Rappel également : le fantasme, il est presque toujours d'essence incestueuse. Le fantasme, nous dit Freud, puise ses fondements dans des fragments de la réalité. Ça veut dire quoi ? Eh bien qu'il n'y a pas non plus de chasteté absolue, j'utilise le mot chaste parce que le mot inceste vient de non chaste, *in castus*, et toute la problématique incestueuse peut se situer aussi du côté d'un déplacement.

L'inceste est un déplacement, un geste déplacé, un acte déplacé, un regard déplacé, quelque chose de cet ordre, une parole déplacée, bien sûr aussi. Ce déplacement va dévoiler quelque chose, du coup, de la vérité fantasmatique incestueuse. Voilà le problème : c'est un dévoilement, une mise à nu, et ça peut se déclencher par un phénomène d'irruption, qui peut avoir valeur, le cas échéant, de trauma, d'effraction d'un morceau de réel qui vient rentrer dans la structure un peu brutalement.

Réel de l'acte qui va entraîner une déchirure parce qu'entre ce réel advenu, va se produire, je l'ai dit, une déchirure parce que quelque chose de ce réel va rester inassimilable, inqualifiable. Une conduite inqualifiable, qu'est ce que cela veut dire ?

Cela veut dire qu'une partie de ce réel ne va pas pouvoir être traitée complètement, au moins, par l'ordre symbolique. Quelque chose va rester suspendu, à la fois exclu et à la fois intérieur. Voilà la difficulté.

Donc si le père n'est plus qu'un homme, l'enfant à cet endroit-là, pour forcer un peu le trait, n'est plus qu'une chose. Voilà le problème : c'est cette chosification. Là où l'enfant pourrait être un enfant signifiant, en quelque sorte. Signifiant du désir de la mère, signifiant de la mésentente du couple, signifiant de ce que vous voulez... D'enfant signifiant il va devenir enfant chose, en somme.

Donc, je le disais, c'est ça qui va le projeter sur cette phase réelle de l'objet a, livré à ce pouvoir de l'autre, en pâture.

Donc autre point aussi, l'inceste peut déchirer la névrose. Bien sûr en même temps, il la constitue : plus vous êtes pris dans le fantasme incestueux plus vous constituez fort votre névrose. C'est aussi cela que nous apprend Freud très tôt, dans son parcours. L'inceste quand il devient quelque chose de réalisé, autour d'une réalisation, va aussi entraîner une déchirure de la névrose.

Au fond la névrose, pour la qualifier en trois mots, ce serait trop de mère et pas assez de père (ça c'est ce que l'on entend toute la journée, le père est toujours insuffisant). Dans le cas de figure que je suis en train

de prendre comme modèle : il y aurait trop de père et pas assez de mère. Cela veut dire quoi, pas assez de mère, vous savez bien ce silence des mères, que certains appellent le silence complice, ce silence des mères qui se taisent, qui sont peut être sous l'emprise, sous une pulsion d'emprise, sous une fétichisation du non dit, ou parfois dans une position d'hallucination négative.

Si des gens ont étudié la position de la mère, dans ces cas-là, je suis preneur parce que cela reste un peu énigmatique. Même quand on évoque Jocaste, savait-elle, ne savait-elle pas ? Savait-elle ce qu'elle faisait, qu'en est-il ? Pourquoi ce n'est qu'au moment d'une révélation publique qu'elle se sent assaillie de honte ? La honte est un sentiment social et public, au moment d'une révélation. Est-ce qu'elle supportait bien les choses, faire des enfants avec son propre fils tant que ça ne se savait pas ? En tout cas ça pose très bien à travers le mythe, cette question de l'énigme maternelle.

Toujours est-il que c'est ce qui revient comme leitmotiv, le père en fait trop et la mère ne fait rien. Et du coup, par ailleurs, si c'est elle qui commet l'inceste — je vous fais remarquer qu'on en parle moins mais ça arrive aussi, les statisticiens nous diraient que c'est un peu moins fréquent —, les effets sont encore plus dévastateurs.

En général, quand les filles subissent réellement l'inceste quand ça vient du père, c'est vrai que ça les secoue, c'est vrai que ça laisse des trous, au moins un moment, dans la structure. Il va d'abord falloir suturer, métaphoriser les choses, relancer l'histoire, mais quand c'est une mère qui fait subir ça à son fils, souvent le fils devient fou un peu plus vite.

Enfin j'aimerais rappeler, tout au long de cette journée, que cette notion d'inceste doit être prise aussi au sens large, doit être élargie aussi au champ social, ne serait-ce que parce qu'un des fantasmes incestueux par excellence, c'est la transparence. Et il se trouve quand même — il faut bien le dire, c'est un parallèle un peu hâtif, sans doute caricatural — mais notre monde, à Strasbourg, on est une région pilote de ce côté-là : la transparence, les caméras, le temps live, que ce soit les infos ou tout le reste, vous connaissez le refrain de la surveillance et de la punition... Au moins pour cela ça mérite que nous élargissions nos propos.

Rappel aussi que pour les dieux grecs de la mythologie, l'inceste était une grâce qu'ils s'octroyaient.

Alors qu'en est-il pour le père de la horde primitive ? Qu'en est-il pour le patriarche abuseur ? Qu'en est-il pour le père alcoolique ? Ce n'est pas sûr que les victimes en témoignent comme d'une grâce, ça

probablement pas. Mais en tout cas, il y a quelque chose qui ramène (je pousse vraiment le trait si vous le permettez) à l'ordre de la nature, diraient les anthropologues, à l'endroit où il faudrait séparer la nature et la culture, la nature et la civilisation.

Retour à la nature, la nature c'est aussi l'ordre divin, justement, se prendre pour un Dieu, autrement dit, incarner la Loi. Parce que toute la difficulté que rencontre un père c'est de pouvoir, de devoir, transmettre une loi, à laquelle lui-même doit se soumettre de la même manière. Toute la difficulté est là. Je parlais du patriarcat, c'est aussi celui qui se prend pour la Loi elle-même et qui du coup fait la loi.

Donc ça, ça risque de casser, si ce n'est le fantasme lui-même, du moins sa signification. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Quand vous cassez la signification du fantasme, vous cassez aussi la confiance dans l'humain, ou alors ça vous rend une confiance aveugle faussement candide et faussement innocente, à un moment où les choses devraient vous sortir de votre hypnose sidérée.

Donc l'essence de l'inceste, c'est sur une frontière, qui est toujours floue entre la nature et la culture, une frontière entre le oui et le non, une frontière entre la pulsion et le désir, mais aussi une frontière, nous dirait Freud, entre le courant tendre et le courant sensuel. A quel moment commence le geste déplacé ? Un père a le droit de laver sa petite fille sous la douche sans que cela mérite, je ne sais quelle

poursuite. Alors pourquoi la transgression de l'inceste rend malade ? Et bien, je trouve que cela rend malade parce que cela est interdit. C'est la première raison pour laquelle cela rend malade, c'est quand même un truc curieux, je le soutiens comme cela parce que c'est un interdit qui est devenu un interdit majeur, un interdit moral.

Mais n'oublions pas que ces histoires d'inceste sont d'abord des histoires d'amour. Ce n'est pas très fréquent le père violeur, sauvage qui brûle les gosses à la cigarette... il y en a aussi. Mais c'est très souvent, que ce soit entre frères et sœurs, entre petites-filles et grand-mères, pères et filles, tout ce que vous voulez, c'est souvent d'abord une histoire d'amour et c'est cela aussi que l'analyste doit entendre, doit supporter cette dimension-là, cette part-là. Et donc l'inceste, au sens large, c'est quand on ne sait plus si on se situe, et je terminerai là-dessus, entre le rêve et la réalité. Quand un parent laisse un enfant flotter trop longtemps entre le rêve et la réalité, on est déjà dans la dimension incestueuse. Comment le traduire autrement, en termes d'amour ? C'est que du coup l'amour qui est donné à l'enfant perd quelque chose de sa dimension, à la fois gratuite et à la fois séparatrice. Parce que l'amour pour un enfant, c'est aussi supporter pour le parent l'amour de la séparation. Et là en l'occurrence l'amour incestueux à sans doute quelque chose de très amoureux, mais d'un peu trop intéressé.

Inceste et traces

Liliane Goldsztaub

C'est à partir du livre de Laure Razon, ma collègue, maître de conférences en psychologie clinique à l'Université de Strasbourg, que je développerai quelques points juridiques et historiques sur la question de l'inceste. Ce livre qui s'appelle *Enigme de l'inceste* reprend, notamment dans sa première partie, comment se positionne l'humanité au niveau de l'inceste. Dans un second temps, et je ne vais pas retravailler les théories, mais à partir de deux rencontres cliniques avec deux jeunes filles qui ont subi l'inceste, je vais plutôt poser la question de la place du fantasme et du traumatisme.

L'interdit de l'inceste remonte aux temps anciens et fait écho à la dimension du tabou, de l'innommable et de l'impensable. Seul le code civil régit les alliances autorisées : ce n'est pas le code pénal, mais le code civil qui autorise ou non les alliances et qui pose l'interdit qui est universel, même si dans l'histoire de l'humanité, on observe des exceptions à l'interdit de l'inceste. Par exemple dans le monde aristocratique, les mariages consanguins étaient fortement conseillés pour des raisons économiques. Ainsi dans la lignée des Habsbourg, des Bourbons, c'était monnaie courante. Dans l'Égypte ancienne on retrouve cela dans la lignée des pharaons. Chez les Ptolémées, le rituel familial imposait à la fille aînée d'épouser son frère. Ainsi, Cléopâtre épousa deux de ses frères lors de deux noces différentes. La mortalité, la dégénérescence, la menace de mort, la peste pour le peuple entier (voir *Œdipe-Roi*) indiquait déjà une prohibition. Dans le *Lévitique*, les unions prohibées sont explicites. Je reprends, toujours à partir du livre de L. Razon, qui cite ce verset :

« La nudité de ton père, la nudité de ta mère tu ne découvriras pas... »

La nudité de la fille de ta sœur, fille de ton père ou fille de sa mère tu ne la découvriras : c'est la nudité de ton père.

La nudité de la fille de ton fils ou de la fille de ta fille tu ne découvriras pas leur nudité car elles sont ta nudité ... ce serait impudicité ».

Depuis le Code Napoléon, les abus sexuels sur les mineurs sont qualifiés de crime, de viol ou d'agression sexuelle. Un vide juridique est présent sur la relation entre parents et enfants... Le mariage entre collatéraux — oncle, tante et neveux — ou entre descendants directs est interdit sauf exception et recours auprès du Président de la République. Seul

lui, peut autoriser ces alliances. Au-delà de la loi des humains, la loi psychique inscrit sur le plan universel ce tabou, cet interdit fondamental qu'on ne mélangera pas le chevreau avec le lait de sa mère.

L'inceste, et le seul, pour la psychanalyse, fondamentalement est la tentative du retour à l'origine, du retour à l'origine, au ventre maternel. Qu'en est-il cliniquement des effets de cet inceste quand il est transgressé ?

C'est à partir de deux rencontres cliniques que je poserai la question de la place du trauma et de la loi symbolique. Ce sont deux jeunes filles que j'ai eu à entendre et qui m'ont notamment fait réfléchir à cette question. La première jeune fille que je nommerai Jeanne a été placée dans un foyer suite à une plainte qu'elle a déposée contre son père qui avait abusé d'elle depuis l'âge de sept ans. Lorsque j'ai reçu cette jeune fille, la première fois, elle venait de révéler l'affaire et la procédure judiciaire venait de démarrer. Le père a reconnu les faits, la jeune fille a été placée dans un foyer. La famille était très partagée à soutenir la jeune fille ou le père. La mère avait pris position pour le père, et pendant le temps de l'incarcération avait refusé que sa fille rentre à la maison tant que son mari serait incarcéré. Les frères soutenaient également le père, seules les sœurs soutenaient leur sœur. Les enjeux identificatoires et de culpabilité sous-jacents n'étaient pas sans lien avec ces différentes positions. Qu'en était-il du savoir (insu ?) de la mère sur ce qui se passait dans sa maison ? C'est toujours une question qui est posée en matière d'inceste : c'est-à-dire à quel endroit la mère se situe, quel est son savoir sur cette question ? Comment les garçons qui étaient soit encore dans l'enfance soit avaient démarré des processus adolescents, pouvaient-ils se positionner par rapport au statut et aux fonctions paternels ? C'est une autre question. La jeune fille, après une phase revendicative et agressive, présenta des symptômes dépressifs importants. Un long travail psychique a démarré à ce moment-là. La culpabilité sous-jacente de n'avoir pu s'opposer au père (malgré son jeune âge) était très présente. C'est ce que j'ai souvent entendu chez ces jeunes filles qui ont subi l'inceste, c'est cette culpabilité de ne pas avoir dit non même lorsqu'elles étaient très petites. Donc, cette culpabilité était très pesante dans un temps post-œdipien : les fantasmes incestueux de l'Œdipe avaient fait leur œuvre. La rencontre de ce fantasme dans le réel avait fait, là, traumatisme. C'est le deuxième temps du travail qui aura opéré chez elle. Après de longues années de thérapie, après de

longues années de condamnation du père, finalement la reconnaissance juridique que cet acte est bien prohibé avait participé pour cette jeune fille au dépassement du traumatisme et à la ré-élaboration psychique. Dans cette situation, nous avons pu prendre la mesure de l'effet de l'effraction chez cette jeune fille : le traumatisme avant reconstruction.

Pour la deuxième jeune fille que je nommerai Pauline, l'affaire se présenta sous les mêmes augures avec des effets radicalement différents. Pauline avait treize ans lorsque son père commit les premiers actes incestueux sur sa personne. A l'âge de quinze ans, elle découvrit en discutant avec une amie que tous les pères ne procédaient pas ainsi. La question posée est celle de la banalité. Nombre de fois, j'ai entendu des jeunes filles qui avaient subies l'inceste et qui, pendant longtemps, avaient pensé que c'était banal et que tous les pères faisaient ainsi. Ce qui est intéressant, c'est de voir que c'est par l'extérieur que la révélation de cette non-banalité va advenir. Ce qui interroge tout à fait la question incestueuse parce que l'inceste c'est familial, c'est du huit clos, alors que le social c'est la position de l'extériorité. Dans les affaires d'inceste, bien évidemment le tiers est exclu.

Révoltée et soutenue par cette amie à qui elle avait révélé la chose et par la famille de cette amie, elle porta plainte. Là aussi, le père reconnut les faits et fut incarcéré. Une tempête familiale se déclencha à ce moment-là. La mère présenta une véritable hostilité à l'égard de sa fille qui « avait envoyé le père en prison » alors que celui-ci « faisait vivre la famille », c'était le seul qui travaillait. Le frère aussi était devenu hostile à la sœur. La mère fit savoir par la suite qu'elle ne comprenait pas la position de sa fille. Elle-même ayant subi l'inceste de son propre père « n'en était pas morte et qu'elle avait pu à son tour fonder une famille ». Pauline était révoltée par la position familiale et paradoxalement protestait de ne pouvoir rentrer chez elle. Elle avait été placée en foyer et vivait cette situation comme injuste d'être éloignée territorialement de son chez soi. Elle vivait cela de manière tout à fait révoltée. Tout au long du placement au foyer, Pauline revendiquait l'autorisation d'aller dans sa famille et de pouvoir

rendre visite à son père en prison puisqu'il avait reconnu les faits, et que la Justice était passée par là. Le juge des enfants lui refusait toute visite à son père, il n'avait pas maintenu le retour en famille compte tenu du climat familial. Le père fut incarcéré quatre ans. Lorsqu'il sortit de prison, il proposa à Pauline de rentrer à la maison. Celle-ci avait alors dix-huit ans ; elle retourna vivre sous le toit paternel contre l'avis des éducateurs et des adultes qui s'étaient occupés d'elle pendant l'incarcération. Quelques années plus tard, elle emménagea seule avec le père alors que la mère et le père étaient en pleine séparation.

Ce qui est frappant dans cette histoire, c'est que chez Pauline, l'acte incestueux n'avait pas fait traumatisme. Mon hypothèse est que cet acte qui est venu dans un temps de remaniement psychique où le fantasme œdipien aurait dû être en plein remaniement, le temps infantile de cette jeune fille n'avait pas été pris dans un temps œdipien : la question était toujours en suspens. Le contexte familial indiquait un fond de psychose, le complexe œdipien n'était pas dépassé et donc le fantasme en tant que tel n'était pas constitué. L'interdit symbolique n'avait pas fait trace ainsi, l'intrusion dans le Réel, de la transgression de l'inceste ne pouvait pas prendre une valeur traumatique. La question clinique était de permettre la naissance du traumatisme.

La confusion des registres Imaginaire et Réel bordés par un Symbolique non consistant autorisait l'insistance de l'inceste, du côté du père qui avait reconnu les faits mais qui malgré l'incarcération n'inscrivait pas la marque de l'interdit. Pour la mère, déni de la gravité du fait et donc qui autorisait non pas la loi symbolique, mais la loi du père. Pour la fille qui avait collé à un discours social et qui avait donc dénoncé les faits — alors que peut-être tentait-elle d'énoncer les faits —, il ne pouvait y avoir de traumatisme car en aucun cas elle n'avait vécu cela comme une effraction. La séparation dans le Réel, le placement au foyer, la séparation de la famille avait plutôt renforcé chez elle l'idée de ré-union avec le père : la loi symbolique ne faisait pas sens pour elle.

Inceste, silences et Loi

Dominique Vinter

« Accessible, proche et sauvegardée, au milieu de tant de pertes, ne demeura que ceci : la langue. Elle, la langue, fut sauvegardée, oui malgré tout. Mais elle dut traverser son propre manque de réponses, dut traverser un mutisme effroyable, traverser les milles ténèbres des discours meurtriers. Elle traversa et ne trouva pas de mots pour ce qui se passait, mais elle traversa ce passage et put enfin resurgir au jour, enrichie de tout cela. »
Paul Celan, *Le Discours de Brême*

Je voudrais commencer par remercier Michel Levy pour le soutien qu'il nous a apporté à l'occasion de ce travail ; travail inspiré des échanges avec mes camarades de cartel et de lectures psychanalytiques.

L'idée de cette journée *Incestes et prohibitions* m'a fait associer avec un silence qui m'avait saisi et laissé comme interdit, si vous permettez le mot. Il s'agissait d'un silence de sidération et de trahison du sujet.

Quelques années après mes premiers pas dans le métier comme on dit, j'ai reçu un jour une enfant âgée de dix ans. J'avais entendu parler de son histoire dramatique : elle avait été violée par son père qui couchait avec elle alors que la mère de l'enfant couchait avec ses chiens quant à elle. Voyez la structure de la famille au-delà des questions sexuelles en jeu, les enjeux de l'inceste et de la loi des interdits se nouent plutôt à ce lieu de la structure symbolique de la famille, comme nous le verrons.

Cette enfant était dans le bureau, elle semblait errer, sans me voir, puis brutalement, s'arrête, me regarde pour raconter son histoire de viol. Quelques dizaines de secondes d'un flot de mots, un récit pour se refermer aussitôt comme une huître. Je n'entendrai plus le son de sa voix, réfugiée dans un mutisme comme seul recours pour sauvegarder quelque chose d'elle-même.

C'était donc ma première rencontre, première rencontre professionnelle j'entends, avec l'inceste si je peux dire. Je suis resté sidéré. Il me faudra bien du temps pour dé-sidérer les effets du réel en jeu et les mettre au travail, notamment un certain nombre de questions que je ne m'étais jamais posé jusqu'alors.

Entre autres questions : en quoi ces interdits qu'on nomme interdits du meurtre et de l'inceste sont-ils fondamentaux ? En quoi sont-ils fondateurs de la Loi des humains et comme tels, ces interdits ont une portée universelle ? En quoi sont-ils, lorsqu'ils sont respectés, de puissants organisateurs de civilisation et de vie psychique ? Et en quoi, lorsqu'ils ne sont pas respectés, c'est la spécificité même de l'humain

en tant qu'être parlant qui est menacée ? Et qu'y a-t-il de si redoutable pour le professionnel lorsqu'il est confronté à ces questions, qu'il en soit réduit parfois au silence ou bien ce qui revient au même, à verser du côté d'une inflation verbale ?

C'est donc autour de ces axes que m'a conduit le cheminement de mon propos, la loi des interdits comme structurante, évoquer quelques effets de l'inceste, y compris pour les professionnels.

Le livre d'E. Thomas, *Le Viol du silence*, me servira d'exemple en diverses occasions pour illustrer ces questions.

Il convient de lever ici une confusion, vers laquelle on tend fréquemment, celle qui consiste à glisser du côté des passages à l'acte sexuels quand on parle d'inceste et des interdits. Or la question de l'inceste n'est pas réductible à une variété d'agression sexuelle. Ces événements lorsqu'ils surviennent, ce qui n'est pas toujours le cas d'ailleurs, seraient plutôt consécutifs au fait d'une profonde difficulté ou impossibilité d'intégration de la loi des interdits fondamentaux que nomme la transmission de la parole.

Il y a donc à penser un rapport fondamental entre le concept d'inceste et la transmission de la parole, les lois de la parole. Hors du langage, la question de l'inceste et des interdits me paraît impensable.

La question de l'inceste et celle des interdits fondamentaux conduisent à se poser d'autres questions : qu'est-ce que parler ? qu'est-ce qu'un corps ? Tant la conjonction du langage et du corps pour en faire un corps parlant semble relever du prodige avec chaque naissance.

La question de l'homme est inséparable de celle de la transmission de la parole, et c'est bien à ce lieu que se posent les enjeux de la loi des interdits du meurtre et de l'inceste. C'est poser qu'elle inscrit le sujet dans un lien de filiation qui noue l'identité du sujet en l'arrimant de façon différenciée, individuée à sa généalogie, à ses lignées maternelle et paternelle.

Par ailleurs, l'inscription symbolique de la différence des générations est constitutive de l'équilibre psychique du sujet humain, l'ouvrant sur la possibilité de l'altérité, autorisant la rencontre avec l'autre, gage de lien social.

« Le seul péché, disait J. Lacan, c'est d'introduire le trouble dans la suite des générations », et avec un tel trouble, c'est de la parole en tant qu'elle spécifie l'homme dont il s'agit précisément, entraînant plus ou moins gravement une rupture du lien qui relie le sujet à sa propre histoire, à sa propre temporalité subjective. Il y a bien des façons pour que soit jeté le trouble dans la suite des générations, comme par exemple pour ce sujet conduit à des symptômes de mutisme auquel on avait caché sa filiation paternelle ou ce sujet qui souffrait d'un symptôme d'agitation comme une façon de ne pas se perdre dans une confusion générationnelle entre sa mère qu'il vivait comme une sœur et son père qu'il vivait comme un ancêtre.

C'est la transmission de la parole qui fait l'histoire, qui fait même la génération. En effet, en dehors de la transmission de la parole, il n'y a pas de concept de génération pensable ni même de filiation. Cela veut dire que les signifiants organisés dans un système symbolique ont un sens pour permettre au sujet de se nommer, se repérer, repérer les autres et pouvoir se penser dans sa propre histoire.

Exemple : Quand Œdipe s'unit à Jocaste, il ne sait pas qu'il en est le fils. Ils ont quatre enfants : Antigone, Ismène, Étéocle et Polynice. Œdipe pourra dire à ses enfants : je suis ton père, tu es mon fils, tu es ma fille. Et Jocaste dira, elle : vous êtes tous sortis de mon ventre, toi Œdipe, tu es mon fils, toi Antigone, tu es ma fille, toi Polynice, tu es mon fils, toi Étéocle tu es mon fils... Vous êtes tous frères et sœurs. A partir de ce moment, les signifiants qui devraient permettre de se situer dans l'ordre symbolique des générations et par rapport à l'autre sont confondus, ils sont devenus confusionnels, ils n'ont plus de sens, ils ne différencient plus, ils glissent indéfiniment et les places symboliques ne sont plus différenciées.

Nous constatons quotidiennement dans nos institutions que toute brèche dans la parole donnée à l'enfant par rapport à sa filiation occasionne un défaut dans le symbolique car elle met en jeu l'organisation du processus langagier, et fragilise en retour l'organisation du sujet en tant que Je. Qui n'a pas en tête ces filles et ces garçons croisés plus que rencontrés dans des institutions, rebelles à la vie, « anges aux ailes cassées », selon l'expression de D. Vasse, non référés à une limite symbolique qui les sépare d'avec l'autre et qui pourraient les autoriser à une rencontre sans confusion !

Parler d'interdits du meurtre et de l'inceste, cela suppose l'antériorité des désirs meurtriers et incestueux.

Freud a eu recours au mythe de *Totem et Tabou* pour dire ce rapport d'antériorité et la nécessité d'une butée symbolique à la propension à la toute puissance du désir dans son caractère foncièrement incestueux. Il nous dit que ce désir entraîne la nécessité primordiale d'être articulé à la loi de la parole comme métaphore à l'avènement de l'humanisation.

Freud encore précise dans l'*Analyse profane* : « En affirmant que le premier choix d'objet de l'enfant est un choix incestueux pour employer le terme technique, l'analyse à coup sûr, a encore blessé les sentiments les plus sacrés de l'humanité et elle est en droit de s'attendre à une égale incrédulité, de contestation et d'accusation. Rien ne lui a davantage nui dans la faveur de ses contemporains que d'ériger le complexe d'Œdipe en formation universellement humaine et liée au destin. A coup sûr le mythe grec n'a pas manqué d'avoir le même sens mais la majorité des humains aujourd'hui savants ou non, préfèrent croire que la nature a instauré un dégoût inné comme projection à la possibilité de l'inceste. »

Il y a donc une tendance universelle vers l'inceste qui ne concerne pas seulement ceux que nos représentations collectives désignent comme les monstres ou les hors humains, puisque comme le formule D. Vasse dans son livre *Inceste et jalousie* : « Tout amour humain, j'ajoute pour ma part, toute relation d'aide, donc tout amour humain fait l'expérience qu'il y a au cœur de lui-même dans la chair où la parole cherche à se dire depuis le commencement, un mensonge ou une tendance incestueuse qui veut retenir seulement ce qui se reçoit et ou se donne : la vie. »

La tendance incestueuse, c'est ce qui cherche à détruire ce qui parle, elle verrouille la parole de génération en génération... d'ailleurs les familles à transactions incestueuses ne sont-elles pas noyautées, muettes par une peur terrible de parler qui verrouille les portes ? Peur de parler justement parce que parler c'est ce qui sépare, ce qui vient nommer la différence.

Quelques remarques à l'égard des professionnels : qu'est-ce qui fait que nous nous sentons désespérés face à ces situations d'inceste ou qu'elles inspirent une telle horreur ? Il me semble que ces questions portent atteinte en nous à l'humanité à laquelle nous nous identifions.

On voit bien que ces événements incestueux ou de maltraitance dévoilent l'insupportable fragilité qui nous civilise, la grande précarité de l'élaboration

symbolique par laquelle l'humanité se constitue, c'est-à-dire que le renoncement aux passions les plus violentes, condition même de notre lien social, apparaît là comme une chose d'une grande précarité.

Ce que nous tendons à appeler l'inhumain de l'homme n'a donc rien à voir avec l'animalité ou la bestialité, le monstrueux dont nous désignons à l'occasion les auteurs d'actes incestueux. Il s'agit en fait de notre animalité fantasmée, c'est-à-dire de nos pulsions si difficiles à reconnaître. Cet inhumain a sa racine dans le symbolique même et c'est bien parce que nous sommes humains que nous pouvons être inhumains de cette façon. Ainsi l'inhumain peut s'emparer de ce qui en le sujet est humain. Le pire et l'inconcevable sont toujours possibles.

Il s'avère que la frontière entre humain et inhumain se trouve à l'intérieur même de la question du désir et du symbolique et sous une forme toujours à redéfinir, jamais acquise.

L. Israël disait que l'homme est une lente conquête que chacun de nous a à refaire.

Donc, l'inceste contrairement à ce qu'on pense habituellement, est au cœur même de l'humain et c'est précisément ce lieu qui doit être et rester un lieu vide et qui trouvera à être structuré par le procès œdipien sous la forme d'un manque à être à l'appui duquel le sujet pourra exister.

Le procès œdipien se fonde sur la loi des interdits, il permet d'adosser le désir à la Loi, non pas la loi juridique comme souvent confondu, mais la Loi symbolique, qui d'être intégrée pourra permettre au sujet de vivre un rapport disons apaisé aux lois juridiques, sociales. Dire qu'il s'agit d'adosser le désir à la loi permet là de lever une autre confusion, à savoir qu'il ne s'agit pas d'interdire le désir du sujet. Le désir est toujours valable, l'interdire serait une sorte de perversion. Ce dont il va s'agir fondamentalement, c'est d'articuler le désir à la loi humaine qui commande d'aller désirer ailleurs, d'aller se faire désirer ailleurs qu'en famille, donc les interdits vont porter sur les premiers objets d'amour qui, comme le disait Freud, sont incestueux. Et interdire ces premiers objets, c'est précisément et fondamentalement reconnaître le désir.

Le petit sujet ne pourra évidemment pas accomplir tout seul le long et patient voire douloureux travail subjectif d'humanisation, de séparation psychique qui doit le conduire hors de sa famille.

La tendance incestueuse naît précisément de cette séparation psychique puisque dans le même temps où elle inscrit le sujet dans le langage, elle le conduit à devoir assumer irrémédiablement une perte, la

perte de toute complétude d'être, d'où la supposition éprouvée par l'être humain d'avoir perdu un état de béatitude absolue qui reste donc mythique.

En effet, comme le disait un jour Th. Sauze, on ne peut imaginer cette vie antérieure de plénitude, de béatitude que parce que nous sommes affectés par le symbole, le langage, qui rend donc impossible toute possibilité de retour en arrière tel que l'inceste en pose la visée.

Qu'est-ce donc que la fécondité du procès œdipien, pour le dire en quelques mots ici, il en sera question dans l'après-midi, sinon qu'un enfant soit référé à la parole d'un père qui témoigne de l'alliance avec une mère ? Mais cette opération symbolique suppose que le désir de la mère soit lui-même référé à la parole d'un père ce qui, dans le cas contraire introduirait des dommages subjectifs.

Les lois de la parole ne sont ni la mère ni le père. Ils ne les ont pas inventées. C'est par elles qu'ils sont faits et devenus êtres parlants, ils en sont en quelque sorte les passeurs. Ceci doit signifier qu'il n'y a de relation à deux que fondée sur une relation au Tiers, à la condition que le Tiers ne soit pas confondu avec un personnage réel. Autrement dit, les relations des trois membres du ternaire père – mère – enfant sont fondées et reposent sur l'instance symbolique du langage opérant précisément comme quatrième terme. Voilà bien le lieu vide qui ne doit en aucun cas être rempli ou occupé.

Dans un article de 1924 intitulé *La disparition du complexe d'Œdipe*, Freud nous donne une indication qui fait réfléchir. Il dit en effet que les désirs œdipiens n'ont pas à subir de refoulement, ils doivent disparaître. Le complexe d'Œdipe périt du fait même de son impossibilité interne. Ce qu'il s'agirait donc d'entendre là, c'est que, si les désirs œdipiens sont refoulés, le sujet intériorise une sorte de loi faussée puisque les désirs incestueux seront toujours plus ou moins présents, plus ou moins actifs en le sujet, alors qu'ils doivent disparaître, dit-il.

Il ne s'agit donc pas d'un interdit porté sur l'inceste mais d'un impossible. C'est en quoi consiste la fonction du père, c'est-à-dire qu'il est impossible de faire Un avec l'autre. N'est-ce pas ce qu'on appelle en psychanalyse la castration symbolique qui n'a pas pour fonction de réprimer puisque dans le même temps où elle soutient cet impossible, elle inscrit le manque que mon camarade G. Toussaint appelle le carburant de la vie et donc, elle ouvre et libère le désir pour son accomplissement ailleurs qu'en famille.

Il y a là au cœur même de la Loi humaine la transmission d'une promesse et d'un don... ceux de la virtualité créatrice d'un sujet parlant... propulsé

vers l'invention de sa vie... rude tâche qui attend l'adolescent. Nous sommes nombreux à nous présenter au seuil de la séparation, mais il est bien délicat de le franchir.

*« Vos enfants ne sont pas vos enfants
Ils sont les fils et les filles de l'appel à la vie elle-même
Ils viennent à travers vous et non de vous
Et quoiqu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas »*

Vous avez reconnu les premières lignes du magnifique texte de Kalil Gibran, *Le Prophète*, autre façon poétique de dire que les parents ne sont pas l'origine, ni les lois de la parole. L'origine nomme en quelque sorte ce lieu vide, source de vie que permet et autorise la loi des interdits qui se transmet de génération en génération.

Pour que cette opération de séparation subjective complexe, délicate et prodigieuse puisse aboutir, l'enfant devra avoir aussi un peu de pot et selon le mot d'esprit du psychanalyste F. Perrier, il vaut mieux que ce pot soit d'échappement.

Quand l'inceste est réalisé, il se produit un grand nombre d'effets plus ou moins traumatiques. J'en proposerai quelques-uns seulement, qui ne sont pas exhaustifs. Je citerai seulement, sans le développer, que les situations incestueuses conduisent à l'invalidation voire la destitution de la fonction paternelle si l'on conçoit que l'inceste est le refus de la séparation, de la coupure subjective.

Dans l'inceste, ce travail d'élaboration psychique de séparation peut être littéralement anéanti. L'évènement réel qui fait effraction, morcelle l'ensemble du système symbolique, altérant plus ou moins gravement les conditions de l'existence subjective du sujet. En somme, le lieu vide porteur de promesse et de fécondité d'être lorsqu'il est respecté, vient à être rempli, aboli dans l'inceste.

Le sujet allant vers une séparation se trouve plaqué dans la non-séparation psychique, véritable involution dont les symptômes majeurs seront l'effroi et la pétrification. (C'est toute la question du traumatisme ici.)

L'inceste conduit à l'exclusion du Tiers et l'annulation de la différence des générations, annulation de l'écart symbolique sans lequel un sujet ne saurait exister. Ce terme d'écart, je l'emprunte au dernier livre de J.R. Freymann *Passe, Un Père et Manque* que j'ai lu comme un éloge de l'écart.

L'inceste est donc hors langage, hors les mots. C'est du silence, un silence plus ou moins absolu qui s'abat sur le sujet pouvant l'entraîner dans la spirale du mutisme. Écoutons ce que nous en dit E. Thomas

dont le témoignage est à entendre comme une sorte de parabole de ces questions complexes : « Pour Marie, tout s'était passé hors du langage, hors les mots. Il avait couché avec sa fille. Il avait fait l'amour avec elle dans le silence de la nuit, sans bruit. La poupée bâillonnée n'avait pas crié, ni parlé : pas un mot, le silence total, lourd, épais, solide comme les murs d'une prison. Le silence absolu, rien que du silence noir.

Elle savait qu'il ne fallait pas, pourtant elle n'avait pas bougé. Elle était paralysée, elle était devenue statue de pierre. Elle avait quitté son corps. Elle lui avait juste laissé son corps vide. Le matin, elle avait en elle, un énorme trou noir. »

On entend ici ce qu'il peut en être de la question de l'emprise du sujet.

« Ce qui fait violence dans l'inceste, écrit encore E. Thomas, c'est qu'au lieu d'aller vers la vie, de quitter ses parents, l'enfant est brutalement arraché à son avenir et ramené au passé auquel il restera enchaîné, prisonnier. L'inceste est un rapt, une déportation. C'est être rayé de l'arbre généalogique. La sève au lieu de monter est absorbée par les racines, les racines et les branches s'entremêlent. »

Lorsque le symbolique est touché, la clinique témoigne qu'il y a toujours une atteinte portée au corps du sujet ; le corps comme étant le lieu où viennent précisément s'articuler les lois de la parole.

Qu'est-ce donc qu'un être humain, rappelait un jour H. Zysman dans cette même salle, sinon un corps parlant et dans ces questions d'inceste, le corps est aux premières loges si vous permettez puisqu'il perd sa dimension de corps parlant. Il en résulte de multiples symptômes, et notamment, ceux qui vont altérer voire anéantir les liens qui relient le sujet au temps et à l'espace, à son propre temps, le déportant de son histoire au point de ne plus pouvoir conjuguer les temps, comme le disait cette adolescente perdue dans le temps et dans son histoire, ne sachant plus conjuguer les temps ou encore ce jeune garçon de onze ans captif de l'univers maternel, présentant une vie imaginaire d'une terrifiante pauvreté dans l'incapacité de réaliser la moindre production sans immédiatement devoir l'effacer, la soustraire au regard de l'Autre maternel, bien qu'absent et même n'ayant jamais mis les pieds dans le bureau où ce jeune était reçu. Il faudra que je le soutienne à ne pas effacer ses productions graphiques par exemple, afin qu'il puisse inscrire une trace de lui-même et la laisser dans son lieu de parole.

L'inceste d'être l'annulation de la différence des générations, entraîne la confiscation du don de la parole et de la dimension de la promesse. Écoutons

E. Thomas : « Il m'a volé l'identité reçue de lui à ma naissance. Il m'a prise pour toujours. La marque au fer rouge, c'est cela. Ma fille, je te marque car tu ne pourras jamais plus être à un homme. Quand un homme approchera désormais, tu n'auras plus de désir propre...Tu seras toujours sa chose, sa poupée, sa putain...toi tu n'existe plus. [...] Il ne fallait pas me tuer ainsi, il fallait me laisser partir vers la vie avec un beau jeune homme, tu ne devais pas être le premier. [...] Tu ne pouvais avoir qu'un rapport de parole avec ta fille mais pas un rapport de corps. »

On entend là comment l'inceste est un briseur d'idéal et de projection dans l'avenir, un briseur de rêves, de vie imaginaire susceptible de faire voler en éclats la vie fantasmatique, indispensable au sujet pour tenir dans la vie, pour ne pas se trouver aux prises avec une angoisse d'engloutissement sans limites.

Voilà une question à laquelle les collègues de Strasbourg pourront répondre, à savoir les fonctions du fantasme, notamment le fantasme œdipien incestueux qui conduit à tant de méprises dans les représentations collectives.

L'inceste, du même coup, altère plus ou moins gravement la capacité fondamentale de discernement, de jugement du sujet, sa capacité à pouvoir faire des choix, de différencier et savoir ce qui est bon ou pas bon pour lui et notamment ce qu'on retrouve sous la forme d'une incapacité de pouvoir dire non.

Un dernier élément à proposer à la réflexion : pourquoi les victimes d'inceste se retrouvent-elles sous le poids de la culpabilité ?

La culpabilité est un concept important de l'expérience analytique, il a une fonction importante pour tout humain, puisque la culpabilité signe notre rapport au monde, notre dette à l'égard de la vie en quelque sorte. Je crois avoir lu quelque part que J. Lacan disait que ce que nous pouvons attendre de la psychanalyse, c'est qu'elle nous allège du poids de la culpabilité, donc non pas qu'elle nous en débarrasse mais qu'elle en allège le sujet.

Dans ces situations de sévices ou d'inceste, le sujet se trouve identifié à un objet sexuel, jouissance de l'autre, mais un sujet ne saurait vivre dans une telle position identifiée à un objet.

Le sujet ne s'accroche-t-il pas à la culpabilité dont la fonction est de sortir le sujet d'une position de pur objet qui est la pire des confusions et menace d'engloutissement ? S'il se sent coupable, c'est donc qu'il y serait un peu pour quelque chose dans ce qui lui arrive, ça lui permet de se sentir vivant, ça soutient le sujet. Evidemment, ce « y être un peu

pour quelque chose », n'est pas du tout à confondre avec un quelconque consentement, il ne peut pas y avoir consentement du jeune sujet dans ces affaires d'inceste. La culpabilité humanise donc quelque chose du sujet et quelque chose de l'autre également.

La question qui se trouve là posée, sera celle de comment ne pas rester sous le joug de cette écrasante culpabilité qui enferme le sujet à résidence victimaire. C'est ce dont témoigne le livre d'E. Thomas au sens où toute son écriture se donne comme une tentative de ne pas rester plaquée vers ce non séparé dans une identification à la victime : « C'est de cet enfer, écrit-elle, que je suis sortie, c'est de cette peau de victime que je m'arrache si douloureusement. [...] Il me faut naître au monde de la parole. Il me faut me réapproprier chaque mot, comme si j'en avais perdu le sens parce que j'en ai perdu le sens. »

E. Thomas a pu sortir de cette situation de l'inceste à la suite d'un très long cheminement et se constituer un espace subjectif, une intériorité psychique qui lui permettra de renouer avec le sens de la vie, avec de l'altérité source de rencontre avec l'autre. Elle nous dit en quelque sorte qu'au-delà de l'acte lui-même ou des événements réels, ce qui compte c'est de pouvoir à nouveau parler en son nom, c'est-à-dire retrouver ou trouver une place de sujet parlant dans sa propre histoire, pouvoir se penser comme un Je qui parle. « J'ai fait la paix avec mon père, dira-t-elle à la fin de son livre, je suis passionnée par mes lectures sur Freud, ce pionnier, ce chercheur infatigable dont parle si bien Lydia Flem dans *La vie quotidienne de Freud et de ses patients*. Je suis arrivée sur une page de pardon au sens où l'entend D. Vasse : re-parcourir son histoire sans rien oublier, mais dans la paix. » Alors que le sujet avait fondé légitimement son sentiment d'appartenance à l'humain sur le refus de l'inceste, comme chacun d'entre nous, elle peut à nouveau envisager qu'avec l'inceste, on est toujours dans l'humain.

A la fin de son livre, il m'a semblé qu'E. Thomas pouvait enfin retrouver un certain type de silence, celui dont tout sujet a besoin pour exister, un lieu de silence que permet justement la parole, de pouvoir creuser en soi une dimension de silence par rapport à soi et par rapport à l'autre, essentielle pour vivre.

Mais nous le savons bien dans nos pratiques quotidiennes, tous les sujets ne disposent pas des moyens de pouvoir s'affranchir de ces traumatismes et des multiples symptômes qui en sont l'expression, tous les sujets ne disposent pas des mêmes possibilités de sublimation dont ont pu témoigner à leur façon E. Thomas, Barbara ou d'autres.

« Comme si la terre se gondolait de ce que dit la voix »

Claudine Hunault

Le théâtre est ce lieu et cet acte qui autorisent la remise en jeu de deux interdits fondamentaux, le meurtre et l'inceste ; peut-être est-ce d'ailleurs ce qui fonde le théâtre, d'être la mise en spectacle vivant de ce qui met en péril la société. J'ai choisi d'aborder la question de la représentation de l'inceste en évoquant un spectacle de théâtre, *Purgatorio*, la création magistrale de Romeo Castellucci au Festival d'Avignon 2008. *Purgatorio* est un fait – oui ce n'est pas un objet – un fait étrange où la parole se trouve en butée. Je garde de ce moment de théâtre, le souvenir d'un spectacle fait de silence et de vide. Ce n'est pas un récit. C'est la mise en scène d'un interdit majeur, celui où s'origine toute société, l'inceste. Le point – j'allais écrire le trou – central du spectacle, son épiscentre à partir duquel toute la structure va se lézarder, est une scène de viol incestueux que nous ne voyons pas. Nous sommes devant un vide, concrètement la scène est vide. Nous entendons du souffle et des voix, la voix du père forçant de son sexe la bouche de son enfant et la voix vaincue de l'enfant qui tente de résister. Castellucci met en scène ce qui peut-être ne s'était jamais vu au théâtre sous cette forme, un réel qui échappe à la parole, qu'elle est irrémédiablement impuissante à consigner. D'où une proposition formelle inédite au théâtre et que le cinéma avait tenté : la disjonction du dire et du voir, du sonore et du visuel.

Dans une conférence prononcée en 1987¹, Gilles Deleuze développe cette « idée cinématographique » qu'il repère dans les films des Straub, de Duras et de Syberberg. « ...une voix parle de quelque chose, en même temps, donc on parle de quelque chose, en même temps on nous fait voir autre chose, et enfin, ce dont on nous parle est sous ce qu'on nous fait voir. C'est très important ça, ce troisième point. Vous sentez bien que c'est là que le théâtre ne pourrait pas suivre... la parole s'élève dans l'air en même temps que la terre qu'on voit, elle s'enfonce de plus en plus, ou plutôt en même temps que ce dont cette parole qui s'élève dans l'air nous parlait, cela dont elle nous parlait s'enfonce sous la terre. »

L'idée de Deleuze est importante car elle me permet d'affirmer, contre elle, que le théâtre précisément a la capacité d'assumer les trois propositions. Non seulement il a en lui les moyens d'activer ces trois plans de perception du sens, mais je dirai que c'est la perspective essentielle dans laquelle il doit s'inscrire pour se déployer comme poétique dans l'espace.

Dans le texte de présentation de *Purgatorio*, Romeo Castellucci dit : « Le "Purgatoire" est la section de l'au-delà la plus proche de notre existence terrestre : il est le double de la terre et la répétition de la vie humaine connue et vécue dans ses tâches quotidiennes et familiales. Le décor est majoritairement encore celui de la ville, non plus parcourue par des masses indistinctes et visqueuses, mais ordonnée au contraire et pensée pour faire fonctionner chacun des éléments qui la composent dans l'anonymat, dans l'indifférenciation et dans la solitude définitive des hommes. »

Nous voyons une famille nucléaire, père, mère, enfant, pris dans le temps réglé et l'espace ordonné d'une vie évidée de son sens. Les trois personnes, bien que répétant des gestes habituels dans un décor familier, semblent des âmes errantes et leurs actes ne sont plus que des coquilles vides. L'*unheimlich*, l'inquiétante étrangeté, fait verser la réalité du côté de l'illusion semble-t-il, mais d'une illusion trop vraie. Au-dessus du flux lisse des images, les sons, les bruits, les voix, les respirations constituent le moteur d'une inquiétude puis d'une violence qui cerne les corps jusqu'à en menacer directement la forme.

Les voix dans la création de Castellucci relèvent de deux registres et obéissent à deux modes différents de disjonction : les voix singulières des personnages et la voix impersonnelle de la narration.

Les voix singulières des personnages sont déconnectées des corps qui les prononcent. L'effet de séparation n'est pas uniquement dû à l'amplification technique perceptible mais à la nature du parler, son abominable douceur qui le rend soudain étranger et d'autant plus inquiétant. Castellucci nous place dans l'*unheimlich*, ce familier devenu menaçant, précisément parce qu'il est si familier, lorsque se dévoile ce qui était caché et qui devait le rester. L'*unheimlich* fait déraiper la réalité. Il y a un accord entre ces voix mises à distance des corps — il faudrait inventer le mot a-corporé, des voix a-corporées — et le lieu d'une insoutenable normalité où se déroule l'histoire. Insoutenable normalité où la vie est réduite à la reproduction d'un modèle, il n'en reste que la répétition de la norme. A-corporation des voix et fixation des personnages dans une sorte de délire normé. La norme est ici représentée au point où elle délie tout lien. L'appartement est distendu dans l'espace et les corps ne peuvent qu'errer d'un meuble à l'autre. Les

corps de la mère, de l'enfant, du père n'habitent pas le lieu. Ils s'y trouvent mais perdus, attachés par l'habitude à cet espace déserté. Le signifiant *personnage* ne fonctionne plus, ce sont des figures sans nom, désignées par : le père ou première étoile, la mère ou deuxième étoile, l'enfant ou troisième étoile. Plus rien ne fait lien. Les mailles de ce qui serait du quotidien repérable, lâchent et laissent filer entre elles du réel. On a soudain l'impression de regarder au fond d'un puits. Sauf que nous ne jouons pas à regarder au fond d'un puits comme on peut parfois le faire pour s'offrir une petite frayeur avec frissons à l'arrière des jambes, rituel propitiatoire qui aurait le pouvoir d'amadouer le réel et le maintenir au repos à bonne distance de soi.

Dans *Purgatorio*, l'angoisse rôde et pèse en particulier sur toute la première partie parce que nous sentons une menace ; c'est quelque chose de sourd — sourd aux cris que nous pourrions pousser — et assourdi, peu perceptible — nous ne pouvons rien désigner précisément. La menace signale l'approche du réel, « *l'imminence de l'objet* », disait Jacques Lacan, « *l'imminence de la chose* » pour reprendre les termes de Lucien Israël. Nous sentons que quelque chose est imminent, sinon pourquoi ce calme presque exaspérant, cette action apparemment sans histoire, ces répliques dépourvues d'enjeu, au point que des spectateurs connaisseurs du théâtre de Castellucci ont au début un mouvement de recul perplexe, se demandant où mène cette esthétique de spectacle « bourgeois » ? Nous sentons que l'enjeu est ailleurs, il nous échappe, il est dehors, hors du décor, peut-être hors de la scène ; mais alors il est, il serait de notre côté ? Il est intéressant de préciser que dans *Inferno*, l'autre spectacle de la trilogie mise en scène par Castellucci, les lettres de grande taille du mot, I N F E R N O, sont fichées en avant-scène, lisibles en ce sens uniquement par les acteurs du côté scène, c'est-à-dire que l'*Inferno* nous désigne, nous public. La scène permettrait de situer à son bord l'entrée de l'enfer, la réalité dont chacun cherche à se sortir comme il peut. L'enjeu est donc renvoyé vers nous, spectateurs d'une histoire dont nous attendons qu'elle démarre « vraiment » et qu'elle mente, qu'elle nous mente comme nous en avons envie et y sommes habitués.

Dans *Purgatorio*, l'illusion est déjouée par l'excès d'illusion réalisée au point qu'un jeune spectateur de onze ans demandait : « C'est un film ou c'est la réalité ? ». La fiction est là, sous nos yeux : un père, sa femme et son fils. Le père rentre du travail, il retrouve son chez soi, sa femme, son enfant. Mais curieusement ça ne joue pas. Nous sommes repoussés en tant que spectateurs par ce qui refuse à se donner et que nous ne pouvons nommer. Nous voudrions nous « approcher » de l'histoire et ce faisant de la scène, nous voudrions assister ; nous

sommes venus pour cela. L'histoire se retient, elle ne vient pas toucher ce qui ordinairement chez le spectateur réagit aux événements représentés. La langue de l'histoire ne vient pas faire jouir le public. Des actions sont faites par les acteurs, ouvrir un meuble, prendre un objet mais les paroles prononcées ne viennent pas poser sur elles le sceau d'une réalité. De reproduire exactement les intonations précises de tels personnages dans de telles situations, les paroles sonnent faux, « chéri-i ! » dit la mère appelant le fils. Les actions se déréalisent. Les paroles dites à peine audibles flottent au-dessus des gestes ; elles restent suspendues dans l'espace après avoir été prononcées. Adressées à personne, elles ne font qu'ouvrir du vide devant elles, repoussant toujours plus loin le réel. Pas de coup de théâtre, rien qu'un désert qui avance. Dans ce désert, des figures récitent leur vie sans plus rien en croire et sans pouvoir s'écarter de la volonté d'y croire.

La voix impersonnelle de la narration. Ce n'est pas une voix audible, c'est un énoncé écrit qui s'affiche sur un écran au-dessus de la scène. Il est remarquable que ces messages soient restés en mémoire comme une voix off alors qu'ils relèvent techniquement du surtitrage. Cette transformation dans le souvenir donne la mesure du rôle que joue ce que je vais néanmoins appeler une voix. Elle se projette sur un écran, disant ce qui va survenir, le père rentre, il va se servir un verre, il demandera ceci ou cela à sa femme, etc... Le discours est donné d'emblée, la mise en acte suivra. Il y a du clandestin dans ce signifiant qui d'emblée se donne. Quelque chose va se faufiler, cherchant à demeurer caché et se réalisera, tout le monde saura, le père, sa femme, le fils, les spectateurs mais personne ne pourra le dire. C'est déjà là dans l'énoncé qui apparaît sur l'écran ou le morceau de frise noire qui fait office d'écran.

Entre les scènes, un large cercle noir descend, masquant le centre du plateau. La masse noire de la chose. Rideau ou écran, la chose ne doit pas être vue d'avance par les protagonistes, ce serait intenable. Mais elle l'est du public, et c'est intenable pour un certain nombre de spectateurs. La menace s'épaissit dans les mots qui s'affichent ; on sait le prévisible, ignorant de quoi il sera fait ; mais la chose va avoir lieu, nous la mettons au pire. Quand elle survient, alors qu'elle est explicite, nous ne voulons pas que ce soit ça ; pourtant nous ne pouvions que le savoir, ayant suivi les déplacements de l'enfant, isolé dans chaque espace qu'il traverse, si vulnérable. Tout dans la mise en scène disait sa vulnérabilité, la distance entre son corps et le corps des adultes, l'absence sèche de don d'un sujet à l'autre, la netteté désarmante des meubles qui semblait le tenir à l'écart. La vulnérabilité de l'enfant se signifiait aussi et de manière renversée, par son échappée dans le

foisonnement puissant d'un univers imaginaire qui n'appartient qu'à lui et dans le monde fantastique qui se déploie pour lui seul dans le placard de sa chambre. Nous avons, nous spectateurs, toute possibilité de savoir que le désir d'entreprendre quelque chose sur le corps de cet enfant était en marche et ce depuis les premiers instants du spectacle. Dès que l'enfant apparaît en scène, si dessiné dans l'espace, la menace le suit et se déplace avec lui. Il avance dans la lenteur, dans une absolue solitude, redoublée par la présence dans sa main d'un jouet robot dont il ne se séparera pas. Alors cet intérieur si propre et bien rangé, moderne et clair s'alourdit de ce qu'il y a en dessous. Ce qu'il y a en dessous, c'est ce dont la voix de la narration nous parle. La menace glisse sous le sol du living, l'espace se fissure de ce qui s'est dit et, comme le dit Gilles Deleuze, tout mouvement prend sens, l'immobilité du couple des parents debout dans le living, l'incapacité de bouger de la mère, chaque pas du père sur les marches de l'escalier...

Les espaces glissent les uns dans les autres, les proportions des corps s'inversent. La chambre d'enfant s'ouvre dans le living et l'enfant qui tenait le robot dans sa main, s'approche maintenant comme un nain d'un robot gigantesque. L'enfant se rapproche de l'objet, enfant/jouet/robot. Bien que précis, les gestes vaguent autour des corps. Plus de correspondance. L'imminence du réel de la chose et l'angoisse qui la porte se lisent dans le glissement des espaces, le glissement des rôles les uns dans les autres. Le flou et le confus gagnent.

Les regards ne se rencontrent plus. Derrière la banalité, les trois étoiles comme les nomme le surtitrage, semblent chercher une impossible définition d'elles-mêmes. Objets et êtres s'équivalent : telle la scène où en arrière plan, la télé laisse filer ses images devant une absence de regard tandis qu'au premier plan et dans une rigoureuse symétrie, le père assis devant une assiette, laisse filer son regard dans le vide. Images et individus sont face à l'absence. Face à l'ab-sens. Le père mange, dit « c'est bon », la phrase est dite pour personne. Il se lève, la serviette de table à la main, oubliée entre ses doigts. Déjà cassé, le père est dans l'abjection de la défaite à venir. Les têtes désormais baissées de l'homme et de la femme, ils savent... le bord de l'abîme est tout proche. Les mots se raréfient, prononcés par la seule voix du père, presque étouffée. La mise en scène de l'inceste vient se graver à l'intérieur de la scène de la banalité : le rituel fétichiste du chapeau de cow-boy dont se coiffe le père, l'enfant qu'on appelle, la mère qui pleure sans bouger, le père et le fils qui montent l'escalier. La mère disparaît. La scène reste vide. L'action est enclose dans les souffles et bruits de voix qui nous parviennent d'un lieu que nous imaginons au premier étage. Ce qui vient ensuite : le père

redescend l'escalier, le silence s'alourdit de ses pas, le père s'assied au piano qui joue seul sous les mains immobiles suspendues au-dessus du clavier. Le père ne touche plus rien. Enfin l'enfant descend, s'assied sur les genoux du père et dit : « Ne t'inquiète pas, tout est fini. »

C'est la dernière parole et seule remarquable, prononcée dans le spectacle. Quelque chose après l'acte, s'apaise. La parole soulage la tension qui a présidé à toute la montée vers l'acte incestueux. C'est fait, c'est fini. Le corps du père est relâché par la pulsion ; dans quel état ? dans ce moment il donne à voir la paralysie qui le gagne.

Le cercle noir descend, évidé cette fois, envahi par un flot d'images en boucle obsessionnelle de palmes et de fleurs, fleurs de chair, fleurs-sexes, jungle exubérante dans laquelle apparaît l'ombre du père en tenue d'explorateur, cherchant à se frayer un chemin. Une musique monte jusqu'à saturer l'espace. L'enfant se tient en avant-scène et regarde avec une grande curiosité et sans peur, comme debout sur les bords écartés de l'inconscient. Il semble découvrir et en même temps reconnaître quelque chose de très ancien, qui a toujours été là, toujours déjà éprouvé. Lorsque cesse l'orgie d'images, on retrouve la scène sèche. Là l'horreur est dans la contamination des corps par les traces que l'inceste a laissées. Le corps se disloque, d'être allé au bout du désir. Sur un tapis rond au centre du plateau, le corps du père se désarticule ; un autre lien s'est coupé, celui qui connecte le centre moteur aux membres ; ça ne répond plus. Comme l'insecte de *La métamorphose* de Kafka, le corps ne peut plus que se débattre dans l'espace circulaire d'une scène toujours ré-imaginée, il n'a plus d'accès à la mort. Le fils vient se crucifier sur le corps du père. Ils ne peuvent plus sortir de ce qui a eu lieu. Abandon. Quand le père se relève, c'est un corps d'handicapé qui trébuche. Le corps grandi du fils se débat, seul, dans le cercle du père. Comme disait récemment un enfant lors d'un atelier d'écriture, « l'autre me vole ma mort. » Reste la tentative presque touchante de s'arracher le corps, s'arracher la tête, s'arracher de son corps, sortir de l'existence. A nouveau descend la chose, le cercle noir au milieu de la scène. Un œil se forme, l'impossible du mourir.

Assistant à *Purgatorio*, nous n'arrêtons pas de mettre des mots sur ce que nous voyons, mots silencieux qui se télescopent dans les têtes et sont parfois lâchés brutalement en un endroit ou un autre du public quand ça ne tient plus du côté spectateurs. « Alors salaud ! c'était bon ? » hurle un spectateur au père qui redescendait. Le coup de théâtre ce soir-là n'avait pas lieu sur scène mais dans la salle et c'est un spectateur qui s'en chargeait faisant de l'illusion théâtrale une certitude qu'il voulait détruire. Criait-il son envie ?

Fait assez extraordinaire s'agissant du théâtre, un spectateur attaque comme une réalité ce qui lui est pourtant montré ou en l'occurrence dérobé et uniquement suggéré comme une fiction. Quel splendide témoignage finalement de la puissance du théâtre que les réactions hostiles opposées à des créations comme *Purgatorio* ou aux pièces de Sarah Kane ! La représentation de la chose est plus insupportable que la chose elle-même. Car l'intolérable est là, dans le fait qu'on ne voit rien de la violence supposée. Les spectateurs qui sortent après l'épisode de l'inceste, n'ont rien « vu ». Ils ont fait jouer en eux la scène, ils l'ont vue à travers leurs représentations et c'est intolérable. Autant dire que quelques bruits de voix et de souffles, quelques sons ont suffi à élaborer ce qu'il savent, qu'ils savent trop bien. Les déferlements de violence aux représentations des premières pièces de Sarah Kane l'ont montré : la métaphore est plus insupportable que le reportage. Quand apparaît sur scène l'iris géant qui tourne et semble engendrer des images échappées de l'inconscient, nous sommes doublement inscrits dans notre rôle et notre pouvoir de spectateur. Ce que confirment les propos de Romeo Castellucci lors d'une conférence publique au Cloître Saint-Louis au Festival d'Avignon 2008 : « Le plus important c'est de travailler sur la connexion entre deux images, la troisième image qui n'existe pas, l'image cachée... connaître le pouvoir terrible des symboles... l'image cachée n'est ni secrète ni mystique, c'est celle qui arrive au spectateur. L'artiste sera toujours dépassé par la force du spectateur. »

La troisième opération évoquée par Deleuze, ce qui vient prendre place sous la terre et travaille sous l'action, est dans *Purgatorio* la condition nécessaire à l'ouverture vers le spectateur dans le tissu de la représentation. Ou plutôt à la possibilité que la représentation verse du côté du spectateur. Le sens erre en dehors des mots, il rôde autour des corps, comme s'il en avait été chassé par l'automatisme de répétition. Les mots sont lâchés, et deviennent menace pour la maîtrise du monde. « N'importe quel mot mord dès qu'il est lâché par la signification »².

Pour être inscrit dans une durée temporelle, *Purgatorio* n'en est pas moins éprouvé comme un temps illimité. En d'autres termes, nous percevons un *temps figé*, « le temps répétitif des perversions est un temps sans fin »³. Le temps signifie encore mais en toute indépendance, malgré les figures qui voudraient encore le contenir. Il s'offre au spectateur. Une pente, bouleversante, glisse vers le public. Des propositions les plus noires, se dégage, si l'écriture accède au poétique, une sorte de bienveillance redoutable, la certitude de l'humanité, l'humanité jusque là.

¹ Gilles Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création ? », 17 mai 1987.

² Gérard Pommier, *Qu'est-ce que le réel ?*, op. cit., p. 21.

³ Lucien Israël, *Pulsions de mort*, Ed. Arcanes érés, 2007, p. 116.

PSYCHANALYSE EN EXTENSION

Oracle, destin, désir comme la mise en scène des effets de l'inconscient freudien prémonitoire dans le théâtre de Shakespeare

Pierre Jamet

Ce texte est la reprise d'une conférence de Pierre Jamet dans le cadre des rencontres « L'Autre scène : théâtre et psychanalyse ». Le motif en était la pièce de Shakespeare, Le Conte d'Hiver, mise en scène par Jacques Osinski et représentée à la Filature de Mulhouse, le 24 mai 2008.

J'ai un peu l'impression d'être dans l'imposture, en abordant un génie aussi universel que William Shakespeare. Cela donne des complexes comme on dit, mais encore ce ne sont là que des conflits de névrosé, d'évaluation de son image par rapport à un génie aussi absolu dans la hiérarchie humaine. Il est l'auteur le plus lu après la Bible et sa pièce *Hamlet* est la plus représentée sur toutes les scènes mondiales.

Que pourrais-je rajouter à tous les commentaires faits depuis plus de trois siècles. Et si je parle d'imposture, c'est dû à ma faible connaissance de la langue anglaise, l'anglais étant nommé la langue de Shakespeare, comme s'il en était le père, le plus grand détenteur, le propriétaire, celui qui a le plus la jouissance de cette langue. Ne pas lire un tel auteur dans sa langue maternelle, celle de son écriture originale, est déjà une perte immense, un rétrécissement difficile à surmonter, d'autant plus que Shakespeare, dans son théâtre, ses poèmes, ses comédies utilise plus de 15 000 mots de cette langue, ce qui est faramineux, puisqu'un homme très cultivé possède à peine 10 000 mots dans sa langue maternelle à son usage. Aussi Shakespeare peut-il faire parler les rois, les reines, les princes, les aristocrates, les valets, les suivantes, les truands, la pègre, les artisans, les botanistes, les jardiniers etc. avec le langage adapté à chacun de ses locuteurs, avec une spontanéité et un éventail de nuances indépassables.

A part la langue, je ne suis qu'un amateur de théâtre, nullement un érudit ni un spécialiste de littérature comparée, de l'étude, de l'analyse des textes. Aussi vais-je aborder le théâtre de Shakespeare par le biais de la psychanalyse, un abord extériorisé et décalé dans le temps, puisque la psychanalyse est une science humaine jeune, une centaine d'années depuis la découverte de l'inconscient par Freud, marquée par la date de la parution de *La science des rêves*, la *Traumdeutung*, publiée en 1900.

Freud était un grand admirateur de Shakespeare et il le cite souvent dans son œuvre comme un grand connaisseur de l'âme humaine, plaçant son *Hamlet* parmi les trois grandes œuvres universelles de la littérature mondiale avec l'*Œdipe* de Sophocle, et les *Frères Karamazov* de Dostoïevski. Freud y attachait une importance théorique particulière, puisqu'il s'agit dans ces trois œuvres de l'illustration de son mythe primitif exposé dans *Totem et Tabou*, le mythe du meurtre du père, désir et fantasme, qui d'après Freud, constitue la structure psychique de tout enfant dans les six premières années de sa vie. Le fait de traverser le complexe d'*Œdipe* lui permettra d'accéder au langage, en tant qu'ordre symbolique, celui qui permet de faire lien avec les autres, de faire lien social, de se sociabiliser.

Le drame d'*Hamlet* est du pain béni pour le psychanalyste. Il n'erre pas comme *Œdipe*. *Œdipe* est une véritable victime de l'oracle et de son destin. Sans le savoir il va tuer son père, Laïos, roi de Thèbes, et prendre sa place auprès de son épouse qui est aussi sa mère, Jocaste. *Œdipe* ne sait donc pas qu'il a tué son père et couché avec sa mère ; ce n'est que grâce à une enquête que ces sujets lui demandent sur la souillure qui serait à l'origine de la peste à Thèbes, qu'il découvre progressivement la vérité à travers son voyant aveugle Tirésias, puis le témoignage de sa mère et épouse Jocaste qui lui parle de l'oracle, enfin par le berger de Laïos, témoin du meurtre fatal. *Œdipe*, en voulant éviter la prédiction de l'oracle, va s'y enliser d'une manière fatale. C'est donc l'oracle qui préside à sa destinée, un ordre de langage, une loi qui surdétermine sa vie avant qu'il ne soit né.

Pour *Hamlet*, les choses sont très différentes. C'est le spectre de son père qui lui apparaît, lui raconte comment il a été assassiné par son frère Claudius qui lui a versé du poison dans l'oreille durant sa sieste, et il demande à *Hamlet* de le venger, de tuer Claudius l'usurpateur qui est maintenant son beau-

père, mais de ménager la reine, sa mère, Gertrude. Nous constatons là comment à travers le spectre, la loi du père mort continue à se manifester, c'est aussi une loi symbolique qui ordonne et elle est encore bien plus prégnante que si le père était vivant.

Pour Freud, c'est le père mort qui transmet le mieux la loi symbolique qui est introjectée comme un surmoi chez le fils Hamlet. Ce surmoi est une instance générale de tous les conflits névrotiques. Ce n'est pas le père réel qui a le plus de poids, mais le père symbolique, celui qui représente la loi du langage dans l'ordre symbolique, celui qui est à la place de la métaphore paternelle et qui est un signifiant nommé par Lacan, le *Nom du Père*. Ce signifiant permet d'instaurer la signification de la séparation avec le champ de la jouissance maternelle, de donner une direction au désir de l'enfant qui resterait pris dans le désir de sa mère et qui ne pourrait ainsi aborder son destin personnel, mais resterait l'objet de jouissance de sa mère.

Hamlet, et c'est le thème de toute la pièce, hésite à tuer son beau-père, se trouve des excuses pour différer cet assassinat, attend le bon moment, ou plus de preuves, par exemple dans la parenthèse du « théâtre dans le théâtre ». Le meurtre ne s'accomplit qu'à la fin, dans la mort générale de tous les protagonistes. En cela, Hamlet est en conflit intérieur entre la loi du père, l'ordre de son père, et son désir d'échapper à son emprise, c'est un névrosé très humain. Il ne fonce pas comme un paranoïaque qui n'attend qu'un ordre pour tuer tout le monde.

Venons-en à notre *Conte d'Hiver* qui est classé dans les romances tardives de Shakespeare. L'ambiance est très différente et on appelait « conte d'hiver », des pièces invraisemblables, faites pour divertir, sans doute pour être racontées dans une longue soirée d'hiver, des pièces faites pour distraire avec les multiples rebondissements, sans se soucier de leur vraisemblance. Nous sommes dans ce cas-là. L'intérêt est aussi pour la relation de paternité, de filiation ; c'est un thème cher à Shakespeare, et toutes les ressources de l'âme humaine s'y retrouvent : la jalousie, la rivalité, la haine, l'amour, le désir de meurtre, le crime, l'assassinat, la confusion des personnages, les déguisements, etc.

Ces questions de paternité étaient primordiales puisque la paternité a toujours été un acte de confiance qui ne tient d'aucune certitude et à l'époque, on ne cherchait pas à dissocier le père réel et le géniteur. Pour les rois qui étaient dans l'obligation d'assurer leur succession, seule la fidélité absolue dans le mariage représentait une garantie de paternité. Aussi les reines adultères étaient-elles condamnées à mort, pour éviter tout soupçon de bâtardise dans la descendance. Même du temps de Freud, au XIX^e et au début du XX^e siècle, c'était la famille P.M.E., père-mère-enfant : la mère était

connue du fait de l'accouchement, la chair de la chair, l'enfant sortait de son ventre devant témoins, et le père était légalement le mari reconnu par l'institution sociale, le mariage, l'organisation de la parenté etc.

Les choses se sont compliquées lors des progrès de la biologie de la procréation. Celle-ci a cherché jusqu'au niveau des cellules, un spermatozoïde, un ovule, qui sont du matériel biologique anonyme, puisque rien ne ressemble autant à un spermatozoïde qu'un autre spermatozoïde, ni à un ovule qu'un autre ovule. Mais avec le maniement de ces cellules, la science biologique peut vous introduire un de ces désordres dans la parentalité, la filiation, qui devient un vrai casse-tête, pour ceux qui veulent en rester à l'ordre symbolique de la parentalité, de la lignée, de la famille, avec les repères de la transmission du langage, de l'éducation, des relations affectives, de l'amour etc., enfin le traditionnel, quoi.

La procréation médicalement assistée a son intérêt dans la stérilité, mais le réel de la biologie, de la procréation ne peut être placée dans le même registre que la filiation dans l'ordre symbolique, celui du langage de l'affectif, ce lien symbolique étant le seul déterminant dans la construction, l'élévation d'un enfant. Ainsi peut-on faire de la fécondation *in vitro* avec un ovule et un spermatozoïde, congeler les embryons, les implanter dans un utérus de mère porteuse etc., mais l'enfant qui va naître de ce réel biologique en restera totalement inconscient, sauf si on lui raconte qu'il est né d'un embryon congelé placé dans le ventre d'une mère porteuse.

Que voulez-vous qu'il fasse de cette vérité-là, puisqu'au niveau biologique nous sommes tous le fruit d'une union de deux cellules sexuelles, mais on ne pourra jamais définir un humain par son réel biologique, mais par la présence d'un homme et d'une femme qui ont eu le désir d'avoir ou de s'occuper d'un enfant, de lui parler puisque sa construction ne se fait qu'à travers le langage qui lui vient de l'extérieur, de ses parents, de tout son environnement humain.

Ainsi la paternité et la maternité n'appartiennent pas nécessairement au porteur de cellules sexuelles, mais à ce qui assure une présence dans le désir qui transmet le langage et qui exige la durée. Vouloir faire prévaloir le réel de la biologie risque de déboucher sur une marchandisation du vivant, des gamètes, à un trafic d'échange qui ne procède plus de l'ordre symbolique mais de sa forclusion, ce qui vise à nous amener dans un monde de paranoïa matérialiste déshumanisée.

Tout cela pour vous dire que le sujet ne peut aborder sa naissance que par le récit des autres, père, mère, famille, et même le discours scientifique reste un

récit sur sa naissance. Cela ne va que lui servir de support de fantasme, c'est un souvenir-écran rapporté par les autres, qui le concernent dans sa subjectivité mais non dans sa vérité. Il ne pourra qu'en faire une scène primitive, imaginer son origine, sa fécondation, alors qu'il manquait, qu'il n'était pas encore là et qu'il ne peut se représenter dans le désir de ses parents qu'à la place de ce manque. Ce trou noir concernant sa propre naissance, ses origines, est à l'origine de tous les mythes de la filiation, et ouvre à tous les imaginaires, récits héroïques ou délirants sur la paternité ; c'est l'ouverture à l'origine divine. Shakespeare exploite ce trou noir qui est le thème en or pour un écrivain aussi imaginatif et qui puise en plus dans les personnages d'exception de l'époque.

Shakespeare ne mettait en scène que les personnages d'exception, des rois qui se mettent à délirer, tout en montrant combien le pouvoir rend fou, et le pouvoir absolu rend absolument fou. Dès qu'il y a une identification entre le sujet et le pouvoir, il y a un sentiment de toute puissance, une adhésion entre le sujet et le pouvoir, qui fait que le roi ne peut plus être un sujet, sujet du langage, mais devient la loi du langage : lui-même, ce qu'il dit, a force de loi et est exécuté. Ainsi la place d'où je parle est primordiale : si je dis ici « je déclare la guerre à l'Angleterre », ça n'a aucune importance, mais si le Président de la République le dit, cela a bien plus de conséquences.

Être à cette place de la Loi du langage, est une situation impossible à tenir. Elle conduit directement à la tyrannie et la dictature. Il faut un décalage, ce qui permet une démarcation. Ainsi en va-t-il de la démocratie, qui par le système des représentations, laisse la place du pouvoir vide, donc simplement représenté ; le président ne se prend pas nécessairement pour le Président. Il peut perdre sa place, la laisser à un autre, et il n'est plus obligé d'assurer un héritier, mais de transmettre une place vacante ; un autre personnage pourra l'occuper différemment.

Si le roi incarne la Loi, qui ordonne le langage, il est obligé de se dire d'origine divine. Ainsi les pharaons étaient les demi-dieux, ou les monarques absolus étaient tous de droit divin. Le langage est ainsi donné par Dieu, il serait d'essence divine, et celui qui est la loi, qui met de l'ordre, est aussi là par la volonté divine.

Ainsi ce qu'on appelle la métaphore paternelle, c'est le signifiant qui représente la Loi, la Loi symbolique. Celui qui préside à l'ordre symbolique, c'est-à-dire celui qui vient à la place d'un manque, qui lui est la case vide qui permet la circulation de la chaîne signifiante, mais qui permet aussi une référence à l'autre dans le langage, ce qui permet de faire lien

avec l'autre, une reconnaissance qui évite que chacun tourne en rond dans son petit coin, ou se constitue son propre monde incommunicable comme dans les psychoses.

Vous voyez l'importance de la métaphore paternelle, le signifiant *Nom du Père*, qui n'est pas nécessairement le patronyme, qui est refoulé mais qui reste un support de sens et de non-sens et vous permet d'accéder à l'ordre symbolique : vous êtes dans une lignée, dans une génération, dans une filiation et dans une collectivité, ce qui vous socialise.

Un signifiant est polysémique, il reste ouvert à beaucoup de sens. Mais s'il se fige dans un seul signifié, par exemple fils de roi, fils de dieu, qu'il n'y a pas d'autre possibilité que ce signifié-là, le signifiant *Nom du Père* est forclos. Comme le décrit Lacan, il est effacé et reste figé dans une seule signification d'être un fils de dieu, de roi, donc de ne plus pouvoir avoir aucun doute sur la parole de la mère, du père. Vous êtes dans la certitude, ce qui est de la paranoïa. Le langage n'a plus de jeu, la parole ne peut plus véhiculer, et le mensonge et la vérité, le choix n'existent plus et vous êtes dans la psychose ; tous fils de dieu, soit chacun dans l'exception, ce qui est impossible, car chacun perd de sa subjectivité et sa particularité, ce qui est très fréquent.

Les situations d'exception où les femmes adultères sont condamnées à mort, engendrent des enfants figés dans une filiation qui les aliène. Ils ne sont conduits à naître que pour payer la dette de leur père, toujours en faute, ou alors à sacrifier leur vie pour une cause. La vérité chez l'homme, comme disait Freud dans *Moïse et le monothéisme*, vient par le père, c'est-à-dire là où il n'a jamais de certitude. C'est que cet acte de confiance qu'est la paternité est la seule garantie de la vérité du sujet, donc de sa parole, et qu'il n'y a pas de méta-langage, pas d'Autre de l'Autre, que rien d'autre ne peut venir la garantir.

Dans le *Conte d'Hiver*, Shakespeare transfère cette parole de vérité sur l'oracle d'Apollon, il acceptera cette vérité et se repentira par le remords et l'auto-accusation. L'oracle pourrait dire la vérité divine sur la paternité, mais cette réponse vient trop tard, les dégâts sont faits, qui ne seront pas rattrapés. L'oracle fabrique la vérité et permet à sa prédiction de s'accomplir. Il dicte sa loi ; c'est un ordre symbolique comme celui de la sur-détermination de l'inconscient — le « destin, c'est le désir de la mère », disait mon maître Lucien Israël. Effectivement c'est tout ce qui a présidé et prédestiné à notre naissance qui met en place une combinatoire symbolique, qui fera ses effets à travers le désir inconscient de la mère, puisque « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre » (Lacan), donc le désir inconscient de l'autre. C'est un

lieu qui se place en lieu de vérité, et qu'on interroge comme tel. Donc on attend une interprétation immédiate, comme les gens qui fréquentent les voyantes, les devins, les mages, tous ces personnages supposés savoir et pouvoir, supposés détenir les clés d'une vérité qu'on leur attribue par transfert, et qui n'ont que le savoir et le pouvoir qu'on leur attribue.

Cette vérité est en nous, et elle est projetée pour revenir en forme d'interprétation. On lui fait faire un mouvement mœbien, et elle nous revient sous forme de mensonge, si vous le désirez. C'est l'émetteur qui reçoit son propre message sous forme inversée. Cette pensée magique est la plus primitive au sens de la première, et continue à fonctionner dans notre monde scientifique et rationnel. Rien n'est plus irrationnel que notre imaginaire et les seules réponses possibles aux questions impossibles de l'existence, la naissance, les origines, la mort n'ont de recours qu'à l'imaginaire, donc des mythes et légendes, des contes, les religions. Donc face à ces irréductibles du réel, le langage fabriquera une forme de poésie et Shakespeare est un de ces poètes universels.

Sur ces questionnements-là, nous ne sommes pas plus avancés que lui. Comme les très grands créateurs, il a su les mettre en jeu, en scène, en ayant la préscience des choses de l'inconscient comme tous les grands poètes. C'est à cette place de ce manque qu'il prendra sa place de sujet parlant, de parlêtre ; c'est à travers cette perte qu'il peut devenir, s'originer par une métaphore signifiante qui le représentera en tant que sujet et qui restera sa seule bouée, son seul tore, qui fait le trou dans le réel.

Ainsi le berger qui a retrouvé Perdita et lui a servi de père, connaissait son origine royale. Il a trouvé l'or et les habits qui ne pouvaient être que d'origine royale, et le destin de Perdita, de rencontrer Florizel, fils de roi, était déjà inscrit avant sa condition de bergère. Son destin d'« enfant-loup » sauvage était raté de suite. Shakespeare n'hésite pas devant les grosses ficelles, les retrouvailles, même la résurrection — et puis *happy end*, pour divertir son public. Ces pièces étaient écrites pendant la répétition et il voulait surtout divertir. Il avait ce côté *people* — personnages exceptionnels avec destin exceptionnel — et il n'avait pas peur d'en rajouter. Le théâtre c'est le théâtre, on y va, dans l'hystérie collective et la surenchère, la sur-représentation ; il n'avait aucune retenue, ni dans le langage, si riche, si abondant ; tout était fait pour séduire, plaire, fasciner, soulever l'enthousiasme.

Polyxène et Léonte, les deux rois très amis de Bohême et de Sicile, ont été élevés en jumeaux, comme des frères, et se déclarent cet amour et cette

amitié indestructible et incommensurable, jusqu'au moment brutal du délire de jalousie de Léonte qui affirme que l'enfant que porte Hermione, n'est pas de lui. Il soupçonne même de ne pas être le père de son fils aîné, dans un délire qui remonte le temps : sa femme est adultère, l'a trompé, et Polyxène est son amant.

Cette situation est typique de ce qui structure le délire de jalousie, que décrit Freud, un refoulement d'un sentiment homosexuel insupportable qui provoque ce mécanisme de défense avec projection et retournement du sujet de l'amour : ce n'est pas moi qu'il aime, c'est elle qu'il aime, il ne m'aime pas, je le hais.

C'est lui qui me hait. C'est le mécanisme psychotique du délire de jalousie, avec refoulement de l'homosexualité, les mécanismes de défense par la mise en place de la persécution, de la haine. Shakespeare a eu la préscience de cette organisation, en dramaturge, sans faire de la psychopathologie ou de la méta-psychologie. Les grands écrivains sont évidemment les plus grands psychologues.

C'est l'homosexualité refoulée de Léonte, éprouvée pour Polyxène, qui est à l'origine de son délire de jalousie et de sa haine subite qui veut lui faire tuer sa femme, sa bâtarde, et tout détruire. Dans sa rivalité narcissique avec le roi de Bohême, il s'est senti dépossédé pour ce rival imaginaire, qui pourrait être à sa place. C'est la lutte à mort, de pur prestige (Hegel) qui est le résultat de la relation en miroir, non médiatisée par un tiers. Pour deux rois, cette médiation ne peut venir que par la reconnaissance du dieu, l'oracle d'Apollon en l'occurrence. Léonte essaie cette médiation, mais c'est déjà trop tard, sa conviction délirante était déjà bien installée et a fait les ravages que montre la pièce.

En plus de l'homosexualité, ce délire est aussi une psychose de paternité. Dans la pratique psychiatrique, nous voyons souvent des hommes qui se mettent à délirer pendant la grossesse de leur femme. Soit qu'ils pensent qu'ils n'ont pu l'engrosser, qu'ils ne peuvent être l'auteur de cette fécondation, qu'ils n'assument pas leur future paternité, qu'ils considèrent comme une impossibilité ou une incapacité, qu'ils vont manquer de référent, de modèles d'identification paternelle possible, ou alors qu'ils ne peuvent qu'avoir une identification féminine, maternelle donc vivre des fantasmes de grossesse dans leur corps, développer des hypocondries délirantes. Ainsi en ai-je vu qui craignaient des tumeurs de toutes sortes qu'ils sentaient pousser dans leur cerveau ou dans leur corps ; ils recherchaient des maladies mystérieuses qui circulaient en eux sans accepter le lien direct de cette

hypocondrie avec la grossesse de leur compagne, ce qui demandait un travail psychothérapique.

Tout ce que Shakespeare — nous pourrions dire, inconsciemment — met en scène d'une manière si magistrale dans son théâtre, ce sont des vérités humaines universelles qui vont au-delà de la collectivité, d'un imaginaire lié à une époque ou une civilisation, mais un noyau qui est le rapport du sujet au signifiant, qui fait que le signifiant est le maître du jeu. Shakespeare est un maître du jeu des signifiants, tout en étant lui-même sujet de ces signifiants qui vont lui donner son immortalité et la grande reconnaissance de son génie inoxydable, immuable. Sans aucune retenue dans l'injure ou la grossièreté, c'est un langage par l'image, mais qui la dépasse, pour être dans la métaphore, toujours à sens nouveau. Aussi, tous les publics peuvent s'attribuer Shakespeare ; le tri est inévitable, mais il n'y a pas de déchets, si ce n'est l'interrogation de l'existence d'une telle créativité. On a même dit qu'il n'avait jamais existé, qu'ils étaient à plusieurs, que c'était un autre. Il y a un refus à attribuer à l'homme d'une biographie aussi banale et simple, un tel génie. Ça décourage qu'un tel imaginaire, une telle créativité

existent chez un bourgeois anglais banal né et mort à Stratford un 23 avril (1564-1616).

Nous nous rangerons à l'avis de l'humoriste Alphonse Allais qui disait que cette œuvre a été écrite par un inconnu sous le nom de Shakespeare.

Nous aurions aimé un personnage d'exception — qu'il était évidemment —, comme les personnages dans son théâtre, avec leurs folies et leurs passions. Mais il a été un père d'exception, celui qui peut créer un nouveau monde, peuplé de rêves, et qui nous fascine et nous place sur la scène de Shakespeare qui est celle de l'inconscient, celle du principe du plaisir, du *Witz*, de la jubilation, du langage, du signifiant jubilatoire, qui reste le plaisir infantile, le jeu, le ludique qui signe le point de départ de l'art, depuis l'Antiquité grecque, jusqu'aux jeux de l'enfance.

« L'homme descend du songe », disait Antoine Blondin, et c'est vrai pour l'homme « Shakespeare », qui a écrit *Le Songe d'une nuit d'été*, où l'on rêve sa vie, où l'on vit ses rêves, et surtout ses rêves d'enfance, et c'est ça qui représente tout le théâtre en tant que *Schauspiel*...

Ysé ou le mystère du féminin

Laurence Joseph

Réflexions à propos de la pièce Partage de Midi, de Paul Claudel, dont la version de 1905 a été représentée au Théâtre Marigny, à Paris, du 11 septembre au 3 octobre 2009.

« Rien de plus banal en apparence que le double thème sur lequel est édifié ce drame, aujourd'hui après tant de saisons livré à la publicité. Le premier, celui de l'adultère : le mari, la femme et l'amant. Le second, celui de la lutte entre la vocation religieuse et l'appel de la chair. » Voici les premières lignes écrites par Paul Claudel en 1948 dans sa préface du *Partage de Midi*.

Cette pièce se joue actuellement au théâtre Marigny à Paris, là où elle fut jouée la première fois. La mise en scène est de Yves Beaunesne avec, dans le rôle d'Ysé, la comédienne Marina Hands. Le texte de Claudel, époustouffant, fut écrit entre 1904 et 1906, il est dans une large part autobiographique. Ysé, « femelle déplantée et inassouvie » comme l'écrit Jean-Louis Barrault, embarque avec son mari De Ciz vers la Chine. A bord du bateau qui l'y mène, elle rencontre Mesa qui a « reçu bien malgré lui l'appel de Dieu », mais dont la vocation a été rejetée. Mesa retourne donc en Chine pour se consacrer à ses affaires terrestres. Sur ce même bateau voyage Amalric, figure de l'homme fort et conquérant à la spiritualité inverse de Mesa. Trois hommes qu'Ysé tient par son regard et sa voix, solaire et féline. Partons dans le théâtre de Claudel à la rencontre de cette figure féminine majeure.

Le 19 novembre 1908, dans une lettre à son ami Massignon, Claudel évoque ainsi sa pièce : « L'aventure horrible où je faillis laisser mon âme et ma vie après dix ans de vie chrétienne et de chasteté absolue. » Claudel s'est écrit en Mesa et a représenté en Ysé Rosalie Vetch qu'il rencontra en 1901 sur l'*Ernst Simons* qui le conduisait en Chine. Bien sûr, nous sommes ici dans un univers de création et non de transposition directe. Rosalie est mariée, mais elle vivra avec Claudel un amour passionné jusqu'en 1904, date à laquelle elle le quitte alors qu'elle est enceinte. Elle ne répondra pas à ses lettres et les lui renverra.

En 1905, Claudel apprend le remariage de Rosalie avec un autre homme dont le caractère inspirera le personnage d'Amalric. Apprenant cette nouvelle, Claudel traverse une crise aigue de désespoir la nuit du 26 février 1905, nuit du Sexagésime, il écrira pendant cette nuit ces vers que l'on retrouve dans *Connaissance de l'Est* : « J'ai été seul dans le pressoir, j'ai foulé le raisin dans mon délire, / cette nuit où je marchais d'un mur à l'autre en éclatant de rire. » Un an après, il écrit dans une lettre à André Suarez : « J'étais seul hier dans ma maison de campagne dans

la nuit pleine d'horreur et de misère au dehors. Et c'était juste l'anniversaire de cette affreuse nuit de la Sexagésime de Fou-tcheou il y a un an. Je songeais en récitant mon chapelet au Christ venant sur terre par un acte ineffable de sa tendresse, à Jésus suant le sang, flagellé, couronné d'épines. »

Déchiré par cette femme qui est l'incarnation de la faute, Claudel se lance dès son départ dans l'écriture : « Il faut que je l'écrive, j'en suis possédé depuis des années et cela me sort par tous les pores », écrit-il. Dans sa première composition, le drame ne comportait que trois personnages : Ysé, son mari et Mesa l'amant. C'est seulement en 1905, apprenant la trahison de Rosalie partie avec son enfant, qu'il inclura le troisième personnage : Amalric. Le manuscrit sera porté à l'éditeur dans sa troisième version en 1906, mais de 1906 à 1948, Claudel refuse que la pièce se joue. Deux dates qui correspondent à la parole de deux prêtres : Alfred Baudrillard, confesseur de l'auteur, lui préconise pour des motifs religieux de ne pas jouer sa pièce. Ce n'est qu'en 1948 que l'abbé Jean Massin autorise Claudel à jouer *Partage de Midi*. La part d'aveu, de confession et de scandale de la pièce apparaît là évidente.

Claudel écrit en 1917 : « Je désirerai passionnément remettre les choses où elles étaient avant mon intervention, restaurer la loi de Dieu, refaire cette famille que j'avais divisée, réparer le mal que j'avais fait aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. » Désir de réparation et de réécriture qui ne peut trouver meilleur espace que celui de la création littéraire. La fin du troisième acte réunit en effet Mesa et Ysé sous le regard de Dieu « dans la transfiguration de Midi ».

Midi, heure sans ombre, heure du face-à-face aveuglant, de la chaleur assommante. Le rideau se lève, nous sommes en bateau, éblouis et embarqués d'abord dans l'insatisfaction d'Ysé : « Moi, je ne suis pas satisfaite ! » Ysé crie son insatisfaction, sa lassitude, elle déambule, pose et parade, elle le répète : elle est insatisfaite. Comment ne pas voir dans cet acte, dans cette femme en robe rouge et aux cheveux platines l'incarnation de la plainte hystérique, elle, errant entre trois hommes qui semble chacun un échantillon d'homme : Mesa le spirituel déchiré, prêt à vivre la passion chrétienne sous toutes ses formes, mêmes les plus humaines, Amalric l'homme sauvage et flagorneur qui aime regarder les bœufs se faire abattre, et De Ciz le mari effacé ?

Ysé est insatisfaite, d'abord, dit-elle, parce qu'elle ne trouve sa place nulle part : « Une chaise longue ficelée sur une malle, un paquet de clefs dans mon sac, / Voilà mon ménage et mon foyer » (I, 91). Elle nous dérouté par son glissement continu entre homme et femme : « Il me faut vivre comme un garçon avec ces trois hommes qui ne me lâchent point », mais surtout la manière dont elle évoque son mari, loin de tout l'imaginaire viril qu'elle dit apprécier : « J'aime l'homme qui est un seul homme et qui a dans le dos un gros os dur ». En effet, son mari a « des yeux de femme ». Plus radicalement encore elle déclare : « Je suis un homme ! Je l'aime comme on aime une femme ». Freud et Lacan n'auraient pas mieux dit.

Ysé est mère, ce rôle l'épuise et la contraint : « Vous autres, vous êtes libres ! Mais moi, pauvre femme avec ces enfants dans mon tablier, quatre membres chacun ! » (I, 133). La jeune femme est embarrassée par tous ces enfants, les membres s'emmêlent comme autant d'aliénations. A l'acte II, elle rappelle que son corps ne doit pas être destiné au seul enfantement : « Croyez-vous que je ne serve qu'à faire des enfants ? Est-ce pour rien que je suis belle ? » Ysé a trente ans, au midi de sa vie, elle prend acte de la finitude de son corps et du déclin à venir de sa beauté. Tourments d'une femme divisée entre les devoirs d'une mère et les appétits de séduction, division d'autant plus douloureuse que son mari part au début du second acte pour faire fortune. Bien qu'effacé et sans grande consistance, il était par sa simple présence physique un garde-fou. Une fois De Ciz éloigné, Claudel montre une femme qui ne se contente plus de paroles mais passe aux actes. Ysé devient seule face à Mesa, à l'appel que représente Mesa et au destin pulsionnel qu'il représente.

Dans la supplique d'Ysé à De Ciz, où elle lui demande de ne pas la laisser, on entend en effet toute la crainte de la déliaison pulsionnelle : Ysé demande la loi et la protection du mariage :

« Après tout je suis une femme, ce n'est pas si compliqué ! Que lui faut-il/ Que sécurité comme la mouche-à-miel active dans la ruche bien fermée ?/ Et non pas une liberté épouvantable ! » Epouvantable liberté qui signifie un lâcher de pulsions de mort, une perte fatale, ne dit-elle pas d'ailleurs à De Ciz : « Qui sait/ Si je ne vais pas mourir par exemple dès que tu seras parti ? J'ai peur de mourir. » L'amour à mort.

Ysé avait prévenu Mesa à l'acte I : « Je ne veux point me donner toute entière. Et je ne veux pas mourir. » Lorsque la séduction passe du côté de la réalité, la mort immédiatement surgit et la démence doucement apparaît, éclaboussant de-ci, de-là avec des rires « hystériques » (comme le précise la didascalie) dont Claudel parsème le drame. Cette place du rire d'Ysé semble importante, rires

inadaptés qui fonctionnent comme des annonces du déséquilibre qui progresse chez le personnage féminin. « Comprenez de quelle race je suis ! Parce qu'une chose est mauvaise, / parce qu'elle est la ruine et la mort et la perdition de moi et de tous ; / Est-ce que ce n'est pas une tentation à quoi je puis à peine tenir ? » (II, 124).

Tentation de la jouissance et de sa destructivité, rupture avec une Ysé qui joue de la séduction entre plusieurs hommes à l'intérieur de la sécurité du mariage et de la posture maternelle, de la plainte qu'elle permet. De fait, l'autre face de la séduction entre dans le drame et la figure féminine évolue. Moins joueuse, moins solaire, Ysé semble débordée par le déséquilibre, par une folie de son espèce. Les vœux de mort apparaissent très vite, son mari peut mourir : « Et qu'il meurt s'il veut ! Tant mieux s'il meurt ! » (II, 407), elle s'abandonne.

Ysé succombe dans le cimetière où se déroule l'acte II, ce « jardin maudit » (II, 374) qui n'est pas sans écho à l'acte V d'*Hamlet*. Mesa y fait son entrée au début de l'acte lisant les épitaphes, annonçant ainsi le funeste destin. L'amour se noue en effet sur des tombes, et parmi elles la tombe d'un petit enfant. Lecture des tombes dont on se souvient en entendant quelques instants plus tard Ysé déclarer : « Ah ce n'est pas le bonheur que je t'apporte, mais ta mort et la mienne avec elle ». Claudel transpose ici toute la mort que porte en elle cette femme vivante et triomphante encore :

« Tu ne sais pas ce qu'est une femme et combien merveilleusement avec toutes ces manières qu'elle a / Il lui est facile de céder et tout à coup de se retrouver abjecte et soumise et attendante (...) O mon Mesa, tu n'es plus un homme seulement, / mais tu es à moi qui suis une femme, / Et je suis un homme en toi, et tu es une femme avec moi, et je cueille ton cœur sans que tu saches comment. »

Ce passage noue différents aspects d'Ysé. On retrouve l'obéissance et la docilité de la femme qui se fait objet, qui se fait esclave de l'homme et objet consentant, mais ensuite on entend la confusion des genres, le mélange passionné de l'union qui anéantit l'individu, Ysé devient homme et femme à la fois, contrôlant un Mesa totalement dominé, absorbé dans une communion dont il ne sait définir la nature. Ysé apparaît là comme pur mystère du féminin, comme lieu de l'absorption de toute différenciation. Claudel écrit dans sa préface à propos d'Ysé : « Mais elle est aussi quelqu'un sur le front de qui est inscrit le mot : MYSTERE ».

« Mais ce que nous désirons, ce n'est point de créer mais de détruire » (II, 336). Cette phrase d'Ysé annonce le dernier acte et prolonge la bascule vers

une cruauté et une froideur loin de l'irradiation solaire de l'Ysé de midi. Ysé se trouve avec son nouveau mari Amalric. Le décor est une pièce sombre et défaite, on entend à l'extérieur des combats, ceux de la révolte chinoise, Ysé est décoiffée dans une chemise de nuit laide. Amalric commente l'œuvre de celle qui partage maintenant sa vie : « Et le mari, il n'y en a plus et les enfants c'est comme des petits chats morts, et le dernier amant, comme un fruit que l'on a fini de manger » (III, 73). La destruction est bien en marche.

Ysé et Amalric préparent leur suicide. Mesa qui était en quête de celle qui est partie sans prévenir, les retrouve enfin. Amalric abat Mesa. Avant cette scène, lorsqu'il était encore seul avec Ysé, il avait supplié une Ysé froide et muette, marmoréenne, plus qu'indifférente de lui donner les raisons de son départ et de son silence. Ysé reste muette comme une morte. Elle demande à Amalric de faire les poches du mort, comme un spectre elle commande : « Va ; fais ».

Amalric est celui qui peut désirer mourir, pas celui qui se laisser traîner au cimetière comme Mesa. Ysé a tout laissé pour lui, pour sa protection dit-elle, il est à ses yeux l'homme absolu. Avant de mourir, elle se dit satisfaite de mourir, comme si la plainte de l'insatisfaction ne pouvait cesser que devant sa propre mort. Elle émet des regrets : avoir abandonné ses enfants. Mais comment y croire lorsqu'elle se tait et fait les poches d'un mort, lorsqu'elle éclate une fois encore d'un rire hystérique multiplié dans la pièce à l'annonce de la mort de son enfant ? Rires qui nous rappellent ceux que Claudel décrit dans sa nuit de désespoir, rires fous d'une transe sans repères.

D'une version à l'autre, Claudel hésite à faire d'Ysé la meurtrière de ses enfants, Ysé en Médée ? Elle est en effet descendue dans la sauvagerie et la folie de

l'acte, livrée à une pulsion de mort qui s'entendait dès le début de la pièce. Tous les liens avec le vivant se rompent donc au fur et à mesure du drame, de la séduction et du jeu entre trois hommes, l'héroïne en est arrivée au double suicide, au froid assassinat de son amant dont elle vide les poches jusqu'à l'infanticide. Rage meurtrière campée dans un personnage de plus en plus froid aux rires dissonants.

Mais Claudel ne pouvait s'arrêter là, il ne pouvait cesser d'utiliser l'espace littéraire à cet endroit de mort et il devait offrir à la femme une seconde vie, une vie transfigurée, telle que Mesa la reconnaissait. Ysé est également une présence de Dieu, au-delà de la chair et du dévoiement qu'elle engendre, le divin, le sans corps peuvent advenir par son truchement. Ysé est l'interdite, l'impure mais à la fin du troisième acte, elle accepte de laisser son corps et de communier avec Mesa : « Mourrons donc et sortons de ce corps misérable ! Sortons mon âme, et d'un seul coup éclatons cette détestable carcasse », Ysé lui répond : « tu ne me verras plus de cet œil de chair ». Discours chrétien, platonicien, stoïcien où le sexe s'efface.

Ysé, ainsi au carrefour de la tentation et de la rédemption, est d'abord pour Claudel la figure de l'Etrangère, elle dit dès le premier acte : je suis « une étrangère, je n'emploie pas tous les mots comme il faut. J'ai poussé toute seule à ma façon ». Etrangère par la nature de son désir, elle est l'altérité crue, elle est l'incroyable. « Que craignez-vous de moi puisque je suis l'impossible ? » (I, 424). Ysé glisse ainsi à la toute fin de *Partage de Midi* vers la figure lacanienne du réel, de cette femme que la parole traverse sans arrimage. Claudel eut tout à craindre de ses sortilèges et de Dieu qu'il voyait en elle, son drame semble bien une mise en scène en trois actes de l'impossible de la femme.

LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

Réminiscences sur le Professeur Freud (1942)

Max Graf

L'article que nous présentons ici est la traduction d'un texte de Max Graf, le père du petit Hans, qui accompagnait la publication d'un manuscrit de Freud intitulé « Personnages psychopathiques sur scène ». Ce texte que Freud avait confié à Max Graf, a été publié la première fois en 1942 dans Psychoanalytic Quarterly, accompagné de ses « Reminiscences of Professor Sigmund Freud » (1942, n° 11 [4], pp. 459-464). Ces réminiscences ont été traduites en français en 1981 et publiées dans la revue Tel Quel, n° 88, pp. 92-101. « Psychopathische Personen auf der Bühne » est paru dans sa langue originale en 1962 dans la Neue Rundschau (n° 73, pp. 53-57), entre des articles sur Proust, Sainte-Beuve et Balzac. Sa traduction française par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy date de 1980 (in Revue française de psychanalyse, 1, 1980). Il a été repris dans Résultats, idées, problèmes, vol. 1, Paris, PUF, 1984.

L'article de Freud, « Personnages psychopathiques sur la scène », que je présente aujourd'hui et qui est publié ici pour la première fois, a été écrit en 1904¹. Quatre ans plus tôt, Freud avait publié son *Interprétation des rêves* dans laquelle il a établi les fondements de sa nouvelle technique : la psychanalyse. C'est avec courage qu'il descendit dans les profondeurs obscures de « l'inconscient ». Pour la première fois il frayait son propre chemin, sans peur, parmi les affects, les stimuli psychologiques affectifs, et les pulsions érotiques. Dans un domaine où l'on ne voyait jusqu'ici qu'arbitraire, obscurité et absence de lois, Freud a découvert des lois et un agencement de structure. Les images dans le rêve n'étaient plus dès lors le jeu arbitraire de l'imagination qui, une fois les lumières éteintes, commençaient à rêver de choses sans inhibition. Au contraire, ces images se disposaient selon des lois déterminées : elles avaient une signification qui pouvait être établie avec précision au moyen d'une technique scientifique. *Acheronta movebo*, « j'ébranlerai le monde des enfers », écrivit le chercheur acharné avec fierté et conscience de soi. Il choisit cette phrase comme devise de son livre. Et il a vraiment fait bouger ce monde souterrain, d'une main sûre, sans crainte des conventions ou des conséquences pénibles. Les mécanismes de ces profondeurs furent décrits et expliqués scientifiquement.

Dès le tout début, Freud appliqua sa méthode d'investigation de l'inconscient à tous les différents domaines de la vie psychique. Il étudia d'abord le trait d'esprit ; puis il porta son attention sur les produits de l'imagination artistique, et ensuite sur les religions et sur les mythes, sur le développement humain, le microcosme et le macrocosme, le monde et l'homme. Tout cela formait pour Freud une unité. Partout il reconnaissait l'organisation réglée de l'inconscient et du conscient, inhibition et

refoulement, les affects et leur influence interne, la transformation des pulsions et des passions en symptômes et en représentations, le pouvoir fondamental des pulsions érotiques dans la vie humaine. La figuration dans le rêve, dans le mythe, les symboles de la religion, tout était étroitement lié. Selon Freud, les cérémoniaux du service religieux ont le même contenu que les actes obsessionnels des névrosés et que les actes apparemment sans signification, normaux, des gens bien portant. Il y avait de la signification et du sens en toute chose. L'inconscient de l'homme s'était développé et fonctionnait exactement de la même manière que l'inconscient dans le cours du développement de l'humanité prise comme un tout. C'était une part du passé que les nouveaux dieux avaient lancés dans les profondeurs et qui, à travers le mouvement de la surface de la terre, à travers des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, essayait de se libérer.

Freud était particulièrement préoccupé de soumettre la tragédie à l'investigation psychanalytique. Le point de départ de Freud dans l'étude de la psyché était Œdipe. Freud considérait comme typique pour les fonctions de l'inconscient le comportement du grec Œdipe. Il analysa l'amour pour la mère et la haine pour le père et les considérait comme les pulsions primaires dans le développement sexuel de l'humanité. Dans son *Interprétation des rêves*, Freud passa de l'analyse d'Œdipe à celle d'Hamlet de Shakespeare. Il découvrit là les mêmes motivations psychiques qu'il avait trouvées dans la tragédie de Sophocle. Là aussi, l'amour pour la mère et la haine pour le père (le complexe d'Œdipe) avaient été transformées en une forme de névrose par les moyens psychologiques modernes de résistances et d'inhibition. Il ne restait plus qu'un pas à faire pour passer de l'interprétation psychanalytique de

personnages individuels du drame à l'étude psychanalytique du drame et de la tragédie. Le profond article sur les « Personnages psychopathiques sur la scène » est logiquement articulé avec les études et les idées que Freud a ouvertes dans son *Interprétation des rêves*.

J'ai rencontré Freud cette même année où il publia *l'Interprétation des rêves* (1900), en d'autres termes, dans l'année la plus importante et la plus décisive de sa vie. Freud avait, à cette époque-là, eu en traitement une femme que je connaissais². Cette femme me parlait, après ses séances avec Freud, de ce traitement remarquable au moyen de questions et de réponses. Sur la base de ces comptes rendus de séances je me familiarisais avec le nouveau mode de considérer les phénomènes psychologiques, avec le dénouage artistique de la texture de l'inconscient, et avec la technique de l'analyse du rêve. Ces nouvelles idées, qui m'atteignaient à la manière d'une fermentation psychologique, éveillèrent mon intérêt pour ce nouvel investigateur. Je voulus le connaître personnellement. Je fus invité à lui rendre visite dans son bureau.

Freud avait alors 44 ans. Ses cheveux et sa barbe très noirs avaient commencé à grisonner. La chose la plus frappante chez cet homme était son expression. Ses yeux magnifiques étaient graves et semblaient regarder l'homme depuis les profondeurs. Il y avait cependant quelque chose de méfiant dans ce regard ; plus tard, de l'amertume apparut également. La tête de Freud avait quelque chose d'artistique : c'était la tête d'un homme d'imagination. Je ne me souviens plus de ce dont nous avons parlé lors de ce premier rendez-vous. C'était amical et simple comme toujours. Je suppose que mon intérêt pour ses théories était la raison pour laquelle je fus réinvité, et bientôt je me suis trouvé dans le cercle de ses premiers élèves bien que je n'étais pas un médecin, mais un écrivain, un critique musical.

Les théories de Freud étaient alors en train de susciter leur première opposition dure. La science officielle de ce temps-là ne voulait rien de Freud. Le chef des médecins viennois était Wagner-Jauregg, professeur à l'université, un homme constitutionnellement et par sa manière de penser incapable de comprendre les idées de Freud³. Pour Wagner-Jauregg, la souffrance psychologique signifiait seulement une souffrance physique, quelque chose qui doit être traité par des moyens physiques. Freud, de son côté, essayait de trouver une voie pour traiter les états névrotiques par des moyens psychologiques. Il apprenait au patient à analyser sa propre vie psychologique et à assembler les fils embrouillés de la trame. Wagner-Jauregg cherchait à améliorer les fonctions du corps pour guérir le malade.

Je connaissais personnellement ce grand homme qui « jouait contre » Freud. Il était de souche paysanne, large d'épaules, lourd, très fort, il était plutôt taciturne. Quand il examinait ses malades, il était fréquemment plutôt dur et hargneux. Cependant, je le connaissais aussi comme un homme gentil, bien qu'il cachait volontiers ce côté de sa personnalité sous des dehors grossiers. Il est difficile d'imaginer un contraste plus grand entre Freud et Wagner-Jauregg. Freud était un esprit avec une grande imagination ; il voyait dans l'âme d'un homme malade les mêmes forces au travail que celles d'un homme en bonne santé, pas seulement l'âme, les énergies psychiques et les mécanismes psychologiques. Wagner-Jauregg était un médecin pour lequel le corps et le corporel occupaient la place principale, et pour lequel le psychologique n'était qu'une expression du corporel. Sur la base de ce point de vue, Wagner-Jauregg découvrit le traitement de la paralysie générale par la malaria, une des très grandes découvertes créatrices de la médecine moderne. Il traitait les malades atteints de paralysie générale en provoquant une fièvre artificielle et ainsi guérissait l'âme malade. Freud ne voulait entendre parler d'aucun traitement physique d'une maladie psychologique. Quand l'opinion fut une fois émise que la relation intime entre le corps et l'âme permettrait à quelqu'un, théoriquement, de croire que les maladies mentales pourraient être guéries avec des médicaments, c'est-à-dire au moyen d'une approche corporelle, Freud fit remarquer que théoriquement c'était possible mais pas pratiquement, qu'il n'y avait aucune voie pour appréhender le psychique par le corps, que l'on devait aborder le psychique seulement psychologiquement.

Ainsi se dressaient Freud et Wagner-Jauregg, chacun avec son propre éclairage sur le monde, chacun produisant des actions importantes. Beaucoup plus tard, Wagner-Jauregg reconnut que les idées de Freud contenaient, pour une part, quelque chose de valable. Au moment où je rencontrais Freud, les deux hommes étaient des adversaires, et Freud devait attendre encore vingt ans avant que – célèbre dans le monde entier et âgé de soixante ans – il devint professeur de l'université de Vienne, dans laquelle Wagner-Jauregg était l'homme le plus éminent.

Les neurologues étaient des ennemis de Freud. La société viennoise se moquait de lui. Dans ce temps-là, quand quelqu'un mentionnait le nom de Freud dans une réunion à Vienne, chacun commençait à rire comme si on avait fait une plaisanterie. Freud était le confrère bizarre qui avait écrit un livre sur les rêves et qui se prenait lui-même pour un interprète des rêves. Plus que cela, il était l'homme qui voyait du sexe partout. Il était considéré comme de mauvais goût de prononcer le nom de Freud en présence des dames. Elles rougissaient quand son

nom était prononcé. Celles qui étaient moins sensibles parlaient de Freud en riant comme si elles étaient en train de raconter une histoire grossière. Freud était parfaitement averti de cette opposition de cette partie du monde. C'était une partie du tableau psychologique tel qu'il le voyait. C'étaient les manifestations de la même force qui attiraient de nombreux stimuli psychologiques dans l'inconscient ; en conséquence, cela se dressait maintenant contre toute tentative de les mettre à jour.

Avec conviction et détermination, Freud poursuivait son propre chemin. Il travaillait du matin jusqu'à la nuit ; il donnait ses conférences à l'université ; il s'asseyait à son bureau, écrivait ses livres, laissait ses patients lui raconter leurs histoires. Il fumait ses cigares et écoutait les associations libres de ses patients, leurs rêves, leurs fantasmes. La vie inconsciente ne présentait pas plus de mystère pour lui que la forêt sombre pour un bon chasseur ; il connaissait chaque coin et recoin. La somme d'énergie mentale dont Freud avait besoin pour écouter tous les jours les histoires de ses patients et pour l'interprétation de leur tension psychologique était immense.

La vie avec sa famille et les congrès avec ses amis donnaient à Freud le repos nécessaire. Le dimanche après-midi, il avait l'habitude d'aller à la maison du B'nai B'rith où il jouait avec des amis le jeu de cartes viennois, le Tarock. Là, à cette réunion du B'nai B'rith, Freud présenta ses premières conférences sur l'interprétation des rêves. Qu'il parle devant des spécialistes ou des profanes, Freud était un brillant causeur. Les mots lui venaient tous prêts, naturellement, et avec clarté. Sur les sujets les plus difficiles il parlait comme il écrivait, avec l'imagination d'un artiste, utilisant des comparaisons venant des champs les plus variés de la connaissance. Ses conférences étaient animées avec des citations des classiques, spécialement du *Faust* de Goethe. Freud était particulièrement porté à raconter différents épisodes de ses voyages. Il passait régulièrement ses étés à Altaussee, au milieu des Alpes. Son occupation préférée pendant ces vacances d'été était de chercher des champignons dans les bois.

Progressivement, Freud rassemblait autour de lui un cercle d'élèves intéressés et inspirés. Un jour, il me surprit en m'annonçant qu'il aimerait avoir une réunion dans sa maison une fois par semaine⁴. Il souhaitait la présence non seulement d'un certain nombre de ses élèves, mais aussi de quelques personnalités venant d'autres domaines de préoccupation intellectuelle. Il mentionna devant moi Hermann Bahr, l'écrivain qui était alors le chef du courant moderne chez les artistes à Vienne, et qui avait une vive sensibilité pour toutes les tendances intellectuelles nouvelles. Freud voulait que ses

théories soient discutées de tous les points de vue possibles. Il me demanda si j'étais intéressé par une telle entreprise. Je fus ainsi pendant plusieurs années membre de ce groupe d'amis qui se rencontraient chaque mercredi dans la maison de Freud. La majorité de ce groupe était naturellement composée des médecins qui étaient familiarisés avec la nouvelle psychologie freudienne. Il y avait quelques écrivains, moi-même qui étais critique musical, et Leher, le musicologue de l'Académie de musique d'État à Vienne. J'entrepris la tâche d'étudier la psychologie des grands musiciens et le processus de composition en musique en me servant de la psychanalyse.

Nous nous réunissions dans le bureau de Freud chaque mercredi soir. Freud était assis au bout d'une longue table, écoutant, prenant part à la discussion, fumant son cigare, et pesant chaque mot d'un regard grave et pénétrant. A sa droite était assis Alfred Adler, dont la parole emportait la conviction à cause de sa pondération, de son réel sérieux et de sa sobriété. A la gauche de Freud se tenait Wilhelm Stekel, l'homme à propos duquel Freud publia plus tard une critique acérée, mais qui, à ce moment-là, était actif et plein d'idées. Parmi les médecins du cercle de Freud, je rencontrais Paul Federn, un des élèves de Freud les plus loyaux, et qui représente, avec succès, les tendances orthodoxes de l'école de Freud.

Les réunions suivaient un rituel déterminé. D'abord un des membres présentait une communication. Puis, on servait du café noir et des gâteaux ; des cigares et des cigarettes étaient sur la table et on en consommait une grande quantité. Après un quart d'heure de convivialité, la discussion commençait. Le dernier mot, décisif, était toujours prononcé par Freud lui-même. Il y avait dans cette pièce l'atmosphère de la fondation d'une religion. Freud lui-même était son nouveau prophète qui faisait apparaître comme superficielles les méthodes d'étude psychologique qui avaient prévalu précédemment. Les élèves de Freud, tous inspirés et convaincus, étaient ses disciples. En dépit du fait que le contraste entre les personnalités de ce cercle d'élèves était grand, à cette première période de la recherche freudienne, tous étaient unis dans leur respect et leur inspiration avec Freud.

C'est pendant ces réunions du mercredi que j'ai présenté des exposés sur les processus psychologiques dans l'écriture musicale de Beethoven et de Richard Wagner. Il est surprenant à quel point la nouvelle psychologie de Freud s'avéra utile dans l'analyse du travail artistique. Le mécanisme du rêve et ceux de l'imagination artistique étaient semblables ; l'inconscient et le conscient agissaient ensemble conformément aux lois formulées par Freud ; le jeu et le contre-jeu des affects, des inhibitions, les transformations des

affects, tout devenait intelligible. Un jour j'ai apporté à Freud un essai d'analyse du *Vaisseau fantôme* de Richard Wagner ; ces figures poétiques de Wagner se rattachaient à des impressions d'enfance. Freud me dit qu'il ne retournerait pas ce travail (le premier de son genre) ; il le publia dans ses *Textes de psychologie appliquée* (Vienne, par Deuticke). Dans un autre livre, intitulé *L'Atelier intérieur du musicien* (publié par Ferdinand Enke à Stuttgart), j'ai utilisé les théories freudiennes pour l'interprétation du travail créateur musical⁵.

J'ai comparé les réunions dans la maison de Freud avec la fondation d'une religion. Cependant, après la première période pleine de rêves et de foi inconditionnelle du premier groupe de disciples, le temps vint où l'église était fondée. Freud commença à organiser son église avec beaucoup d'énergie. Il ne plaisantait pas et il était strict dans ce qu'il demandait à ses élèves ; il ne permettait aucune déviation de son enseignement orthodoxe. Subjectivement, Freud avait raison bien sûr, ce qu'il avait élaboré avec tant de travail et dans un enchaînement et qui était toujours à défendre contre l'opposition du monde, ne pouvait pas être rendu inepte par des hésitations, des faiblesses et des ajouts de mauvais goût. Dans sa vie privée, Freud était bon et plein d'égards, mais il était dur et inflexible dans la présentation de ses idées. Quand sa science était en jeu, il pouvait rompre avec ses amis les plus intimes et les plus dignes de confiance. Si nous le considérons effectivement comme le fondateur d'une religion, nous pouvons nous l'imaginer comme celui que Michel-Ange ressuscita dans la pierre et que l'on peut voir dans l'Église Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. Après un voyage en Italie, Freud ne se lassait jamais de nous parler de cette statue ; il a gardé son souvenir pour son dernier livre.

Pendant ce temps-là, les théories de Freud se propageaient toujours davantage dans le monde entier. Elles étaient un véritable agent de fermentation pas seulement dans le domaine scientifique mais aussi en littérature, pour les problèmes de la religion et de la mythologie. Partout chacun devait venir à bout des contestations et des animosités, des rejets de l'interprétation sexuelle des affects, des résistances contre une théorie qui s'efforçait de découvrir ce qui était pauvrement refoulé. D'un autre côté, de nouveaux adhérents inspirés apparurent de partout, de nouveaux élèves, de nouveaux disciples. Un jour, Freud introduisit dans notre cercle un médecin suisse, grand, bien de sa personne. Freud parlait de lui avec une grande chaleur : c'était le professeur Jung de Zurich. Une autre fois, il introduisit un *gentleman* de Budapest : le docteur Ferenczi. Des ramifications de l'église freudienne furent fondées dans toutes les parties du monde. L'Amérique s'intéressait particulièrement à

cette nouvelle psychologie, et ce fut un honneur exceptionnel quand Freud fut invité par l'université de Toronto⁶ pour y donner plusieurs conférences. Quand Freud retourna à Vienne, il fit devant notre réunion du mercredi une description animée de l'Amérique et de ses expériences dans le nouveau monde.

Le cercle d'origine des disciples viennois commença de perdre sa signification pour Freud, en particulier parce que son élève le plus doué se détourna pour suivre un chemin à lui. Alfred Adler, dans une série d'excellentes discussions de ses propres positions, défendit calmement et fermement le point de vue suivant : Freud avait créé une nouvelle technique, le produit d'un vrai génie ; cette technique était un nouvel outil pour le travail de recherche que chaque médecin devait utiliser pour une recherche indépendante. Il comparait la technique freudienne pour explorer l'inconscient avec la technique des grands artistes que leurs élèves reprendraient à leur compte mais en l'adaptant à leur personnalité propre. Raphaël a bien utilisé la technique du Pérugin, mais il ne l'a pas copié.

Freud ne voulait rien entendre. Il insistait sur le fait qu'il n'y avait qu'une théorie, et il insistait sur le fait que si l'on suivait Adler et qu'on laissait la base sexuelle de la vie psychique, on n'était plus freudien. En bref, Freud, en tant que chef d'une église, bannit Adler, il l'exclut de l'église officielle. En l'espace de quelques années, il vécut tout le développement de l'histoire d'une église depuis les premiers sermons d'un petit groupe de disciples aux luttes entre Arius et Athanasius.

Je ne me sentais pas capable de décider, de prendre parti dans la lutte entre Freud et Adler. J'admirais le génie de Freud. J'aimais sa simplicité humaine, l'absence de toute vanité dans sa personnalité scientifique. De plus, un contact personnel s'était développé entre Freud et ma famille qui rendait la chaleur humaine de Freud particulièrement précieuse. A l'occasion de certaines de ses visites, la conversation tomba sur la question juive. Freud était fier d'appartenir au peuple juif qui donna la Bible au monde. Quand mon fils naquit, je me demandais si je ne devais pas le soustraire à la haine antisémite régnante qui, à ce moment-là, était répandue dans Vienne par un homme très populaire, le docteur Lueger. Je n'étais pas certain qu'il n'était pas préférable que mon fils soit élevé dans la foi chrétienne. Freud me conseilla de ne pas le faire. « Si vous ne laissez pas votre fils être élevé comme un juif dit-il, vous le priverez de ces sources d'énergie qui ne peuvent être remplacées par rien d'autre. Il aura à se battre en tant que juif et vous devriez développer en lui toute l'énergie dont il aura besoin dans cette lutte. Ne le privez pas de cet avantage ».

Quand Gustav Mahler devint directeur de l'opéra de Vienne, Freud admira l'énergie et la grandeur de cet homme. Freud était un homme d'une grande sensibilité artistique, mais à son grand regret il n'était absolument pas musicien. C'était l'énergie spirituelle et personnelle de Gustav Mahler qu'il admirait.

Freud prenait une part très chaleureuse dans tous les événements familiaux de ma maison, ceci en dépit du fait que j'étais un homme jeune et que Freud avançait déjà en âge et que ses cheveux merveilleusement noirs commençaient à grisonner. A l'occasion du troisième anniversaire de mon fils, Freud lui apporta un cheval à bascule qu'il avait lui-même porté en haut des quatre rampes d'escalier qui conduisaient à ma maison. Freud savait vivre avec les gens ; c'était quelqu'un qui avait des sentiments sociaux. Il avait pour règle fondamentale de traiter au moins un patient sans prendre d'honoraires. C'était sa façon de faire du travail social.

Freud était une des personnes les plus cultivées que j'ai jamais connues. Il connaissait tous les écrits des poètes les plus importants. Il connaissait les peintures des grands artistes qu'il étudiait dans les musées et dans les églises d'Italie et de Hollande. En dépit de ses tendances artistiques et de la nature romantique de son étude de l'inconscient, il était le type même de l'homme des sciences. Son analyse de l'inconscient était rationaliste. Le passage de l'inconscient dans le conscient, la méthode qu'il préconisait, la transformation des affects, il l'accomplissait à travers le raisonnement et le mena sous contrôle à travers la raison. Freud refusait la métaphysique. Il n'avait pas de sentiment pour la philosophie. Je me suis souvent étonné du fait qu'il rejetait si durement toute forme de métaphysique. Il était un positiviste achevé. Il était très surpris quand je lui faisais voir des passages de l'*Anthropologie* de Kant et des textes de Leibniz dans lesquels ils discutaient de l'inconscient. Leibniz était, rigoureusement parlant, le découvreur des manifestations de l'inconscient.

Freud avait un intérêt particulier pour l'histoire des peuples et des cultures anciennes. Dans sa pièce de travail se trouvait une vitrine pleine d'objets grecs et égyptiens ; il en avait acheté quelques-uns, d'autres étaient des cadeaux. Lui-même expliquait cet intérêt pour les fouilles archéologiques par les fouilles qu'il faisait dans sa propre psyché. Son métier était de déterrer le passé dans la psyché de ses patients. Il fit la lumière sur de nombreuses choses quand il étudia les êtres humains par la psychanalyse, des choses qui seraient restées inexplorées et cachées dans les plus anciennes couches de la psyché. Il trouvait les mêmes symboles représentés par le scarabée sacré égyptien, ou par un phallus en bronze, ce qui, pour cet interprète des symboles érotiques, avait un intérêt particulier.

Un des traits les plus sympathiques de la personnalité de Freud était son goût pour les plaisanteries. Il aimait égayer sa conversation et même ses conférences avec des plaisanteries variées et des anecdotes. Il appréciait particulièrement les plaisanteries dans le jargon de l'humour populaire juif. Celles-ci l'intéressaient, pas seulement à cause de la causticité du dialecte, mais aussi pour leur gravité interne et leur sagesse de la vie. Comme l'on sait, après la découverte de la signification de la figuration dans les rêves qui semblait sans signification, Freud consacra un livre à l'analyse du rapport du trait d'esprit avec l'inconscient.

Il n'y avait aucun domaine de l'esprit humain et de l'histoire que Freud n'ait abordé avec le regard de l'investigateur. Aucun domaine qui n'ait été enrichi par cette nouvelle méthode d'approche. Il était né découvreur, chercheur, et son imagination était celle d'un artiste. Le meilleur élève de Freud ne peut être comparé à cette imagination créatrice et à ce vrai génie. Adler avait de la clarté, de la pondération et une finesse de sentiment psychologique ; il continua son chemin à pas lents, expérimentant sans cesse. Il resta à la surface de la terre. A la différence de Freud, il ne s'éleva jamais dans l'air dans un éclair d'imagination, pas plus qu'il ne creusa de profonds sillons dans les entrailles de la terre. Mais il ne m'était pas possible et je ne voulais pas me rendre au « faites » ou « ne faites pas » de Freud à quoi il me confronta une fois, et il ne me resta alors plus qu'à me retirer de son cercle.

J'ai bien sûr exprimé mon admiration pour Freud, plus tard, dans un article à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire⁷. Dans cet article, tandis que les destructeurs de la culture allemande brûlaient à Berlin de nombreux grands livres et parmi eux les écrits de Freud, j'essayais de montrer que les idées de Freud n'étaient non seulement en rapport avec celles de Leibniz, mais aussi avec celles du romantisme allemand que les médecins et les écrivains abordèrent par le somnambulisme et l'hypnose. Il est tout à fait naturel qu'une aussi grande demeure, telle que celle que Freud a construite, ait de grandes fondations.

A ce moment-là j'ai eu la chance de parler encore une fois avec Freud, et je le trouvais méfiant, amer et irrité. Son enseignement s'était étendu au monde entier. Partout il était devenu un élément important de la recherche psychologique moderne. Conscient, inconscient, refoulement, inhibition, étaient devenus des mots de ralliement. Même le cinéma enjolivait sa camelote avec les idées de Freud. Un jour nous avions lu dans les journaux qu'une compagnie de films américaine voulait engager les services de Freud ; sa renommée était si grande qu'ils avaient souhaité mettre à profit la valeur publicitaire de sa présence à Hollywood. Une grande somme d'argent fut offerte, mais Freud refusa⁸. Comme le monde

avait changé depuis les jours où un petit groupe d'élèves se rassemblait dans la maison de Freud chaque mercredi soir ! Le monde scientifique et spirituel appartenait à Freud. Seul Albert Einstein, en tant que savant, exerçait une influence semblable.

En souvenir de ces jours où j'ai eu l'honneur d'accompagner Freud pendant la grande partie de son chemin d'apprentissage, j'ai gardé le manuscrit que je présente maintenant ; Freud me le donna, et maintenant je le présente devant un monde dans lequel les idées de Freud font partie de l'air que nous respirons. Le manuscrit original se compose de quatre pages de grand format, écrites de la main de Freud. Énergie, décision, liberté artistique – ce sont ces traits qu'elles reflètent. Manifestement le manuscrit a été écrit en une fois. Les pensées viennent spontanément à la plume et malgré leur intensité et leur développement, il n'y a pas une marque d'arrêt, et pratiquement pas de corrections. L'article est écrit de la même façon que lorsque Freud parlait, avec facilité, avec une grande vivacité, avec le plaisir d'improviser et d'exprimer des idées qui étaient indépendantes et vives.

Dans la mesure où Freud n'a jamais repris ce sujet, cet article est d'une importance particulière. Lors de mes visites Musée archéologique d'Athènes, j'ai été souvent impressionné au plus haut point, et je me suis étonné de ce que même le fragment de marbre d'une statue grecque pouvait refléter la totalité de la grandeur de l'art grec. Pareillement on peut voir dans cet article, manifestement esquissé à la hâte et représentant sans aucun doute une première ébauche, toute la grandeur de Freud.

¹ Selon J. Strachey, la date la plus probable est 1905 et non 1904. En effet, la pièce de Hermann Bahr à laquelle il fait référence dans ce texte, a été jouée pour la première fois en 1905.

² Tout laisse à penser que cette « dame » n'était autre que la propre femme de Max Graf, Olga Hoenig, celle que Freud, dans son « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », appelle la « jolie mère » de Hans. Il semble que Max Graf ait rencontré cette dernière alors qu'elle était en analyse chez Freud. Cf. l'article de Josiane Prax, « Le "petit Hans" et

sa famille : données historiques et biographiques » sur Internet : www.fort-da.org. Rappelons que la cure du petit Hans a été menée par le père de l'enfant, tandis que Freud qui en a rédigé l'histoire clinique (cf. les *Cinq psychanalyses*, PUF, 1992), intervient comme contrôleur. L'analyse proprement dite de l'enfant s'est déroulée au cours du premier semestre de l'année 1908. Il est à noter que Max Graf – qui n'était pas psychanalyste – a aussi entrepris d'analyser lui-même sa femme après le traitement de son fils. Freud était au courant de cette analyse et il en avait parlé à Jung dans une lettre du 2 février 1910, l'analyse étant apparemment terminée : « J'aurais tenu l'analyse de sa propre femme pour absolument impossible. Le père du petit Hans m'a prouvé que cela marche très bien. La règle technique dont j'ai le soupçon depuis pour "surmonter le contre-transfert", devient quand même trop difficile dans ce cas. » Par la suite, le couple divorcera et Max Graf se remariera deux fois.

³ Julius Wagner-Jauregg (1857-1940), psychiatre autrichien qui, malgré son opposition radicale à la psychanalyse, au nom de positions organicistes, a permis à de nombreux analystes de se former à la clinique universitaire de Vienne. En 1920, Wagner-Jauregg était accusé de forfaiture pour avoir traité de simulateurs des malades atteints de névrose de guerre et auxquels il avait fait subir des traitements à l'électricité. Il fut convoqué devant une commission d'enquête à laquelle Freud participa comme expert. A travers ce débat, la question de la névrose traumatique et de la simulation fut relancée. Freud prit en tout cas la défense du professeur Wagner-Jauregg en laissant entendre qu'il était « personnellement convaincu » que celui-ci ne pouvait être à l'initiative d'actes inhumains. Cf. *Résultats, idées, problèmes*, vol. 1, p. 252.

⁴ Max Graf a assisté aux « réunions du mercredi » de la Société psychanalytique de Vienne de 1902 à 1912.

⁵ Max Graf, *Richard Wagner im « Fliegenden Holländer »*, Leipzig et Vienne, Deuticke, 1911, et *Die innere Werkstatt des Musikers*, Stuttgart, Ferdinand Encke, 1910. La traduction française de cet ouvrage est parue en 1999 chez Buchet-Chastel/EPEL.

⁶ La référence à l'université de Toronto est un lapsus ; il s'agit de la Clark University qui avait invité Freud en 1909 pour son vingtième anniversaire.

⁷ Freud avait 80 ans et non pas 70 quand les nazis brûlèrent ses livres.

⁸ Le producteur de cinéma Samuel Goldwyn avait en effet eu l'intention, en 1924, de rencontrer Freud, « l'expert en psychanalyse », afin de commercialiser ses travaux et d'écrire un scénario pour l'écran ou de venir en Amérique participer à une « campagne visant à toucher les cœurs de la nation ». Propos rapportés dans le *New York Times* du 21 décembre 1924. Cf. Peter Gay, *Freud, une vie*, Hachette, 1991, p. 521. A la sollicitation de Goldwyn, la réponse de Freud fut des plus laconiques : « Je n'ai pas l'intention de voir M. Goldwyn. »

L'ENFANT ET LA PSYCHANALYSE

Le paiement symbolique en psychanalyse avec l'enfant

Moïse Benadiba

« Si tu ne peux pas être riche, sois voisin d'un riche. »

S. Abraham, *Les toutes dernières histoires juives*

Le Talmud¹ enseigne par la bouche de Rava qu'il faut raconter une histoire drôle avant toute étude pour ouvrir l'esprit à sa dimension transcendante. Voici donc, en lien avec notre sujet, le paiement symbolique, cinq petites histoires juives, pointues et brèves, que nous devons à Samuel Abraham² :

« Synagogue de la rue Julien Lacroix, à Paris. Kahn et Schwob sont assis côte à côte. C'est le moment de la quête. Kahn donne une petite pièce. Alors Schwob, au quêteur : "Je suis avec Monsieur !" »

« En lui offrant une brosse à dent, Lévy est sûr de faire une surprise à sa femme, Esther. Elle s'attend à un manteau de fourrure. »

« Mardochee apprend qu'à l'occasion du mariage de Silberstein, Isaac a envoyé un service à thé pour 12 personnes et Jacob un service à gâteau pour 24 personnes. Alors il envoie une magnifique pince à sucre, pour 250 personnes. »

« Raphaël, qui est borgne, se présente à la caisse d'un des deux seuls cinémas d'Eilat et demande : "Un demi-tarif, s'il vous plaît !" »

« Meyer a fait un don à la Yechivah (école religieuse). Quelques jours plus tard, le président de l'association charitable se présente pour lui signaler que son chèque n'est pas signé. "Cela n'a pas d'importance, fait Meyer, en matière de philanthropie, je tiens à garder l'anonymat !" »

Jacques Lacan, dans *Le Séminaire* de 1952 – 1953³, à propos de « L'homme au loup » — et ce rappel va constituer le point de départ et d'appui de ce qu'ici j'avance — dit : « Le don d'argent n'est pas une pure et simple réflexion (le mot honoraire en témoigne du reste). Pour le comprendre, ce don d'argent, on doit le comparer aux prestations des primitifs qui sacralisent les choses. Le don d'argent à l'analyste a la même signification que le don que fait le disciple au maître, mais cela constitue le maître comme

garant de cette parole et assure qu'il ne l'échange pas, qu'il continuera à en prendre soin. »

Jacques Lacan, dans ce qui précède, signale en fait que l'argent peut être associé au signifiant, suggérant par ce biais que le paiement peut être perçu comme un signifiant dans l'ordre symbolique.

En psychanalyse avec l'enfant, le paiement symbolique, comme le signalent fort justement Daniel Puskas et ses collaborateurs (dans le seul article que j'ai trouvé sur le sujet du paiement symbolique, hormis ce qu'en dit Françoise Dolto⁴, intitulé « Le paiement symbolique, monnaie du désir »⁵) s'incarne dans le contrat thérapeutique établi entre l'analyste et l'enfant, dans un espace transférentiel où le paiement, signifiant dans l'ordre symbolique, s'avère pouvoir être perçu « comme un objet concret qui circule et permet de donner un sens au traitement ».

D'emblée, un premier écueil : les centres médico-psychologiques pour enfants et adolescents, où nous intervenons, généralement et habituellement ne permettent pas le paiement des séances par l'enfant. Il s'agit là d'une difficulté inhérente au contexte particulier dans lequel le psychanalyste d'enfants exerce dans le cadre du service public hospitalier : il ne peut donc y avoir de paiement, ce qui n'exclut toutefois pas que l'enfant paye, symboliquement. L'enfant paye et l'analyste perçoit le paiement : un paiement symbolique nécessaire à la relation thérapeutique analytique avec l'enfant.

Ici, le problème qui s'avère devoir être abordé d'emblée n'est pas tant celui du paiement symbolique, mais celui du non-paiement par l'enfant des séances, et cette question : « Lorsqu'un enfant n'apporte pas son paiement symbolique, ne risque-t-il pas de se sentir en faute ? » A cette question (fondamentale car comment travailler en analyse avec un enfant qui se sent en faute), avec Françoise Dolto⁶, on peut répondre comme suit : il ne s'agit

pas dans le cadre du paiement symbolique de faire que l'enfant se sente en faute ; au contraire, le paiement symbolique ne doit pas être (dans le cadre de la relation transférentielle thérapeutique) une occasion de culpabiliser l'enfant. Si l'enfant ne paye pas, cela veut dire en réalité qu'il est libre ; et, habituellement, quand un enfant ne paye pas, on l'en félicite. J'ajoute qu'on se trouve alors dans une relation sociale tout à fait positive avec lui ; mais ce n'est plus une relation thérapeutique ; autrement dit, ce que l'enfant signifie par son refus peut ainsi être exprimé : « Je ne veux pas être soigné par toi, au mieux je veux bien te rencontrer, pour mon plaisir, et peut être pour le tien ». Il revient dans cette circonstance au psychanalyste, dès lors, à faire comprendre à l'enfant que nous l'aimons bien, mais que nous faisons un métier, et à lui expliquer que d'autres ont payé pour lui parce qu'il a besoin d'une thérapie, mais qu'il demeure, lui, l'enfant, libre de rester dans ses difficultés ; tout en nuancant nos dires, en tout cas c'est ce que moi je fais, en notifiant à l'enfant que si pour lui les difficultés pour lesquelles d'autres ont payé à sa place n'en sont pas, il est libre, ne payant plus, de ne plus venir aux séances ; parce que le psychanalyste d'enfants n'est au service que de celui qui demande, celui qui souffre et qui a quelque chose à dire.

Ce qui me paraît ici à signaler c'est que quand cela a été ainsi verbalisé à l'enfant, lorsque c'est vraiment par lui ainsi compris, on s'aperçoit que le paiement symbolique devient (selon les termes de Françoise Dolto que nous faisons nôtres) un levier du sentiment de liberté, permettant à l'enfant de travailler pour lui-même, grâce à quelqu'un qui l'aide, ou de s'y refuser.

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, il me paraît utile de préciser que si un enfant n'apporte pas son paiement symbolique, il n'est pas question de lui dire : « Tu n'as pas apporté ton paiement, je ne te reçois plus », comme si l'on était fâché ; au contraire, il faut le respecter comme sujet, dans sa liberté de faire avec ce qu'il est ; et le considérant dans un rapport d'égalité, comprendre qu'il a peut-être saisi qu'il est à une place où il n'a pas demandé à être et que la demande de séances ne vient pas de lui mais d'un autre, en général d'un adulte de son entourage familial ou scolaire.

Autre écueil, autre problème, autre difficulté, autre question, à Françoise Dolto posée lors de son *Séminaire de psychanalyse d'enfants* : est-ce que l'analyste a à intervenir quand un enfant n'apporte pas son paiement symbolique plusieurs fois de suite ?

Dans ce cas-là on peut toujours faire remarquer à l'enfant qu'il n'a pas apporté son paiement et qu'il n'a pas payé. Après, on lui pose la question de savoir

s'il voulait venir ou pas. En général il dit non, il dit qu'il ne veut pas venir ; et à ce moment-là on essaie de donner sens à son acte (plutôt passage à l'acte voire *acting out*), en lui disant qu'il avait raison de dire qu'il ne voulait pas venir. Peut-être que les adultes de son entourage, ses parents, sa mère, n'avaient pas compris que son refus était sérieux ; en nuancant bien entendu ces propos, en disant encore à l'enfant que peut-être la personne qui a demandé pour lui avait raison de l'amener, ou que si aujourd'hui il ne voulait pas de séance, peut-être qu'il voudra revenir une autre fois, qui sait ? Autour de cela, Françoise Dolto disait que justement, les enfants sont comme les adultes, angoissés devant le retour du refoulé tout autant que devant l'importance des émois transférentiels, et que le non désir d'une séance est à analyser ; la résistance au transfert doit s'exprimer ; dans ce contexte, en séance, si l'enfant qui n'a pas payé plusieurs séances est angoissé, on lui parle pour lui dire par exemple que c'était peut être difficile la dernière fois, ou encore ceci : « Il y a des choses que tu ne faisais pas avant et que tu fais maintenant comme par exemple des cauchemars ». Ou : « Peut être que tu t'ennuies à venir ici..., peut être que tu as mieux à faire à rester avec tes copains..., faire tes devoirs..., c'est ça..., tu as raison ».

On parle de résistance à payer, mais en fait il s'agit d'une résistance de transfert, à un moment où la liberté de l'enfant s'avère être prise dans le désir d'adultes de son entourage, qui pour lui ont demandé le traitement et qui le poussent à venir nous voir. Or, ce qui est important ici, c'est qu'il faut que l'enfant entende que l'analyste ne veut pas que les adultes en question usent de leurs pouvoirs pour l'obliger lui, l'enfant, à venir se livrer comme objet de plaisir à une personne, sous prétexte que celle-ci est payée pour cela, puisque c'est son activité.

Il est à noter ici que presque jamais l'enfant n'oublie d'apporter son paiement symbolique lors des premières séances ; en général cela a lieu surtout quand commence à s'établir une relation de type transférentiel entre l'analyste et l'enfant, qui sait qu'il doit payer, à l'avance. Si l'enfant oublie plusieurs fois le paiement, l'analyste n'a rien à lui reprocher et n'a à exprimer aucun reproche ; au contraire il a à en féliciter l'enfant.

A ce sujet, petit rappel : Françoise Dolto avait l'habitude de dire à l'enfant qui ne lui apportait pas son paiement symbolique plusieurs fois de suite : « C'est que tu ne veux plus me voir. Bravo. C'est à moi de faire comprendre maintenant à ta mère et à ton père que ce sont eux qui sont inquiets. Ils viendront parce qu'ils sont inquiets pour toi. Mais toi, tu n'es pas inquiet pour toi. » Ce genre de discours s'avère toujours payant, dans la mesure où cela peut déjà aider les parents à aborder la question

de la liberté de leur enfant et à reconnaître cette liberté. Ce qui me paraît être un premier pas dans l'éducation d'un être désirant vivre et se développer, parce que si les parents désirent qu'un enfant qui veut se développer reste dans leurs désirs à eux, ils vont à l'encontre de son désir de juger, et ce n'est pas rien que de leur en parler, de ce désir, et de leur enfant ; ainsi, par exemple, je cite là encore Françoise Dolto : « Oui, je comprends que vous soyez inquiets ; il n'est pas conforme à la norme des enfants ; mais, l'important, c'est d'abord qu'il se rende compte par lui-même qu'il est en difficultés. Actuellement, il n'en a pas conscience. C'est vous qui souffrez. Lui, ne souffre pas du tout »⁷.

La résistance au paiement symbolique vient souvent de l'analyste lui-même, et dépend beaucoup de la manière dont le psychanalyste lui-même vit ce paiement symbolique.

Ici, un écueil à signaler : beaucoup d'analystes d'enfants (puisque l'enfant par principe ne gagne pas sa vie, n'a pas d'argent) font comme s'il fallait tout donner gratuitement pour un petit qui vient nous voir, qui non seulement n'a rien à donner, mais a, en plus, des symptômes, des problèmes. Cet écueil c'est celui de ces thérapeutes qui se prennent tantôt pour une mère, tantôt pour un père, et qui en fait ne sont eux en effet jamais payés par leur enfant pour l'éducation. Or le psychanalyste est ni père, ni mère ; Françoise Dolto dit justement à ce sujet : « C'est une situation fausse pour le psychanalyste. »

Le paiement symbolique, selon moi, est indispensable pour qu'il y ait possibilité d'un traitement analytique avec l'enfant. Je ne conçois pas une analyse d'enfant sans paiement symbolique ; parce que, grâce au paiement symbolique, l'enfant sait où il en est, au moins quant à la problématique du transfert. Il sait à quel moment il a une attitude négative et à quel moment il ne l'a pas. Il peut venir dire qu'il ne nous aime pas mais ce n'est pas gratuit, il a payé pour cela, il a payé pour dire ce qu'il a pensé et il est venu à l'heure pour le dire ; il en avait peut-être besoin. C'est ce qu'on appelle payer pour le dire. Cela ressemble au « payer pour voir », au poker.

Françoise Dolto, à ce sujet, signale justement que c'est cela — payer pour le dire — qui va libérer l'enfant en analyse d'un refoulement des pulsions anales qui l'étouffait.

En fait, et cela me paraît essentiel à rappeler : c'est quand un enfant a un transfert négatif que la question du paiement symbolique se pose ; quand l'enfant fait un transfert positif, la question du paiement symbolique n'est pas aussi cruciale, parce que l'enfant apporte du matériel, des éléments de son

passé et de courtes histoires vécues. Autrement dit, la question du paiement symbolique pose une autre question, cruciale en analyse avec l'enfant, celle du transfert, parce que c'est toujours par le transfert que le travail se fait. C'est pourquoi il faut payer pour le transfert, surtout s'il est négatif, surtout s'il n'y a rien à dire.

Une autre question qui se pose est celle de faire la différence, pour un enfant, entre un paiement symbolique et un cadeau. Autrement dit : est-ce que le paiement symbolique ne risque-t-il pas de devenir un cadeau déguisé ? Question importante parce qu'en effet, même si on explique à l'enfant ce que c'est qu'un paiement symbolique, il ne saisit pas toujours tout de suite au début et l'enfant peut croire qu'on lui demande un cadeau⁸.

Si la différence n'est pas encore faite entre le paiement et le cadeau, quand un enfant apporte en guise de paiement symbolique à l'analyste, ce qui est fréquent, un dessin, l'analyste n'a pas à l'interpréter, ce dessin. En ce qui me concerne, c'est à peine si je le regarde, lui disant que s'il a fait un dessin, si ça lui fait plaisir de me le donner, il peut toujours le laisser, que c'est bien, sans lui dire merci, mais je lui dis aussi que dessin ou pas dessin, il faut qu'il porte en séance autre chose qui soit un véritable paiement : dans ces cas-là, en général, un caillou ou un timbre.

Pourquoi ne pas interpréter un paiement symbolique et plus particulièrement quand il s'agit d'un dessin que l'enfant amène ?

Pour répondre, référence peut être faite à ce qu'il en est en psychanalyse avec l'adulte : quand l'adulte paie avec un billet de banque, on n'analyse pas ce billet, quoi qu'il y ait écrit dessus, ou gribouillé, d'agréable ou de désagréable ; l'analyste prend le billet parce que sa valeur est celle du chiffre qui est porté dessus, rien d'autre, et en tout cas rien de symbolique ; alors qu'un dessin d'enfant contient du matériel analytique, et s'il est donné en paiement, on ne peut l'analyser ; on laisse parler l'enfant, sans donner d'interprétation, sans analyse du désir de l'enfant, parce que l'analyse de ce désir donnerait à l'enfant en réalité, un petit reflet du désir qu'il veut entendre formuler à l'analyste. En psychanalyse avec l'enfant, concernant le paiement symbolique, n'est analysé ni le geste de l'enfant qui paye ni l'objet donné en paiement⁹.

Autre donnée, dans cette affaire de paiement symbolique : il ne faut pas que l'analyste oublie que celui qui paie est un enfant ; c'est-à-dire que si l'enfant veut payer deux euros par séance, et que c'est là tout son argent de poche, ça ne se fait pas, même si l'enfant est d'accord. En effet, pour rappel : il s'agit de paiement mais de paiement symbolique.

Dans ce cas, on dit à l'enfant que ses parents payent déjà pour lui, ce que l'on veut c'est quelque chose qui prouve que c'est lui et pas quelqu'un d'autre qui veut venir voir l'analyste et parler ; ce que l'analyste veut c'est un signe de cela. Ce signe, cela peut être un peu tout. En fait, il y a toujours quelque chose de commun dans les paiements que chaque enfant fait, et ça pendant des années. Un enfant apportera toujours des cailloux, un autre toujours une élaboration artistique de son cru, si l'on peut dire ; d'autres des objets comestibles ; certains, qui auront bien entendu la consigne, amèneront toujours un caillou ou un timbre (ce dernier, oblitéré ou pas, de valeur variable) ; un enfant m'a amené régulièrement, et cela pendant des années, des figurines d'une collection qu'il se débrouille pour avoir en double, un autre régulièrement des images de joueurs de l'Olympique de Marseille, un autre des fleurs ramassées en dernière minute juste à l'entrée du centre médico-psychologique pour enfants et adolescents de Saint Barnabé, avant la séance. Une pré-adolescente a régulièrement amené jusqu'à son âge d'adolescente des objets élaborés à partir d'un CD ; un autre, un enfant juif religieux, amène un produit comestible de consommation rapide (en général une boisson) bien entendu « casher ».

En fait, ce qu'il y a à retenir ici, à entendre, à déchiffrer plutôt, en ce qui concerne le paiement symbolique par l'enfant, c'est que c'est un message qu'il apporte, et ni lui ni l'analyste ne savent de quel message il s'agit. Ce qu'on sait, c'est que c'est un message d'une partie de l'enfant qu'il ne connaît pas, qui gêne la partie qu'il connaît, laquelle éprouve des difficultés et qui souffre. Autrement dit, ce qu'on perçoit, finalement, c'est qu'il s'agit d'inconscient, qu'il y a une dimension inconsciente, une part d'inconscient.

Au sujet de la notion d'inconscient dans le paiement symbolique, Françoise Dolto soutient que la technique en ce domaine permet de faire la part de l'inconscient ; tout en ajoutant quand même que cela ne peut pas signifier, en psychanalyse avec l'enfant, que la réalité doive être subordonnée à la préoccupation exclusive de l'inconscient.

Dans ce qui précède, un lien peut être établi entre clinique psychanalytique et éthique, une articulation entre éthique et psychanalyse, si l'on considère, avec Françoise Dolto, que la finalité de la psychanalyse c'est être au service de quelqu'un par une compréhension qui le restitue à lui-même comme sujet au lieu que son désir soit entièrement pris dans des conflits internes. C'est pourquoi en psychanalyse avec l'enfant, notre technique et notre éthique doivent rester souples et ne dépendre de personne d'autre que de l'enfant lui-même, en tant que sujet.

Ce qui précède m'autorise et m'amène à dire que la différence entre un paiement réel et un paiement symbolique, c'est que dans le paiement réel, l'argent prend place dans une dialectique anale ; or le paiement symbolique n'est pas fait pour cela, il n'est pas fait pour situer l'analysant dans une dialectique anale. Au contraire, le paiement symbolique vise à faire accéder l'enfant à une dialectique de sujet, à une dialectique de l'être ; le psychanalyste, par le paiement symbolique de l'enfant, qu'il reçoit sans l'interpréter, reconnaît l'enfant en analyse comme un sujet attendant de lui une écoute analytique, laissant à l'enfant un espace, une ouverture, où il peut être lui, l'enfant, en son propre nom, être pour quelque chose dans ce qui se passe dans son travail analytique. A partir du moment où l'enfant paie l'analyste qui fait son métier pour lui, et qu'ainsi il montre qu'il désire comme sujet.

Parfois, l'enfant ne veut pas ou ne peut pas donner son paiement alors qu'il l'a, dans sa poche ou entre ses mains. Qu'est ce que cela signifie ? Cela ne signifie pas que l'enfant soit dans un transfert négatif ou de manière certaine dans le refus ; l'enfant ne veut pas parce qu'il ne peut pas au cours de cette séance là, précisément (comme un adulte qui n'a pas les moyens de payer sa séance à telle date).

Quand cela arrive pour l'enfant, il me paraît possible de dire qu'il s'agit souvent d'enfants qui veulent être en dette. C'est pourquoi dans ces cas il s'agit surtout d'analyser pourquoi cet enfant veut être en dette. Mais dette ou pas dette, on respecte qu'il veuille rester en dette en attendant, mais on lui rappelle qu'il devra, que s'il ne doit pas, il devra ; parce qu'il y a des enfants qui veulent rester en dette¹⁰.

Ce qui nous permet de dire que pour un enfant, plus que pour un adulte, le paiement est toujours et véritablement symbolique car il le représente comme sujet qui peut payer pour son désir et pour son transfert : le paiement symbolique, monnaie du désir¹¹, peut-on ici dire.

L'introduction du paiement symbolique dans nos séances et nos centres médico-psychologiques en psychanalyse avec l'enfant, inscrit chez l'enfant en analyse la dimension du désir. Le paiement inscrit le désir de l'enfant de participer aux séances d'analyse pour lui instaurées, a pour fonction d'y inscrire concrètement le désir et confirme l'enfant dans sa position de sujet. C'est dans ce sens qu'il faut entendre, déchiffrer le paiement comme un signifiant dans l'ordre symbolique, dans un ordre symbolique qui s'incarne dans un contrat entre l'enfant et son analyste, qu'il nous paraît possible dès lors de désigner comme contrat thérapeutique. C'est dans cette instance de contrat que le paiement s'avère pouvoir permettre à l'analyste de repérer les désirs inconscients qui, sans cela, risqueraient de demeurer sous l'emprise de l'instance imaginaire.

Le paiement de l'enfant à l'analyste a à s'inscrire dans un réseau, une chaîne signifiante, tout comme l'argent qui circule de main en main, d'une personne à l'autre, d'un sujet à un autre, en échange d'un travail dans le cadre de l'exercice d'un métier, celui d'analyste d'enfants¹².

La notion de paiement symbolique s'avère avoir eu place, à plusieurs reprises, lors du séminaire de psychanalyse avec l'enfant que j'anime avec mon équipe tous les vendredis matins, où participent des psychanalystes travaillant dans des lieux institutionnels et des analystes installés en ville, des seniors, des internes, des stagiaires. L'une des participantes à ce séminaire¹³, m'a aimablement fait part de notes prises par elle spontanément, dont l'essentiel peut être rendu en ces termes, ici littéralement transcrits : « ... les psychanalystes d'enfants demandent un euro à l'enfant, l'euro symbolique... La question du paiement symbolique, celle de la place de l'argent en psychanalyse... Pour un adulte, on ne parle pas de paiement symbolique mais on parle du règlement des séances... Séances payées avec de l'argent ou en liquide, qui représente souvent une partie du salaire, ce qui introduit une reconnaissance du travail... Que la séance soit payée participe à la dissymétrie des places... Qu'en est-il pour un enfant ? Que représente l'argent pour l'enfant, de l'argent de poche ? De l'argent gagné en mettant le couvert chez lui ? De l'argent qui est dans le porte-monnaie de papa ? De maman ?... Là où pour un adulte c'est de l'argent en rapport avec une place dans la société, de l'argent qui compte, donne un prix, une valeur, pour l'enfant c'est bien plus confus, intriqué dans les relations familiales... Le paiement symbolique évite de considérer le dessin fait en séance comme un paiement... Paiement comptant, équivalent d'un timbre : 0,56 centimes... Pourquoi équivalent d'un timbre ? Faut-il y voir un investissement du côté de l'adresse ? Un timbre est effectivement le paiement pour adresser une lettre à quelqu'un... Est-ce que l'équivalent ce n'est pas une invitation à se placer dans le registre du signifiant ? Lettre, adresse, c'est-à-dire la question du lieu, à qui je m'adresse et d'où je parle. Et que représente un timbre pour les jeunes d'aujourd'hui ? D'où l'adresse à une autre topologie puisque cela se fait par texto interposé, le plus souvent ou mail. Qu'est-ce aujourd'hui l'équivalent de l'équivalent du timbre ? ».

Ce qui apparaît dans ces notes, et qui, effectivement, m'interpelle à posteriori, m'interroge, c'est le lien avec la question de la gratuité, qui m'amène à poser cette question, qui fait référence ici non pas à un psychanalyste, mais à un journaliste, Philippe Val, qui, dans un éditorial récent¹⁴, pose cette question — pertinente en notre domaine et pour notre sujet : quand c'est gratuit, qui paye ? —, question autour de laquelle Philippe Val tient ces propos, très

pertinents, qui ne peuvent manquer d'interpeller l'analyste d'enfants : « La reconnaissance commune du prix des choses est un élément de concorde et d'équilibre... Invité gratuitement dans un hôtel, vous êtes mal à l'aise pour en critiquer la médiocrité. Comme le dit le proverbe, à cheval donné, on ne regarde pas les dents. L'argent est un symbole par lequel circule le désir. Et il crée un droit de vérifier que "le compte y est", entre la personne qui désire une chose et la personne qui lui fournit la chose désirée... dans une société précisément marchande, rien n'est gratuit. Quand on ne paye pas quelque chose, c'est que quelqu'un d'autre l'a payé et que, d'une façon ou d'une autre, il nous le fait payer... Alors, on va dire : rien n'est plus beau que le don et que devient-il ? Précisément, si tout est déguisé en don, plus rien n'a la qualité irremplaçable du don. Le don n'a de sens que s'il intervient au-delà du paiement... Le paradoxe n'est qu'apparent : c'est la gratuité qui fait peser la plus lourde menace sur ce don si précieux et sans prix que contiennent certaines choses ».

J'ai débuté ce travail par des petites histoires juives, j'ai envie et le désir de le terminer par ce dire : « Quelle est la plus courte des histoires juives ? Dieu soit loué ! »

¹ Le Talmud, c'est la consignation par écrit de la *Michna* (commentaires sur les textes bibliques et recueils de décisions juridiques réunis par écrit par Rabbi Yéhoudah Hanassi vers la fin du II^e siècle) et de la *Guémara* (enseignements oraux de la période qui suit la consignation par écrit de la *Michna*, consignés eux-mêmes par écrit par Rav et Ravina vers la fin du V^e siècle, commentaire de la *Michna*).

² Samuel Abraham, *Les toutes dernières histoires juives*, Zélie, Paris, 1993.

³ Jacques Lacan, *Le Séminaire 1952-1953*, inédit.

⁴ Françoise Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants 2*, Ed. du Seuil, 1985.

⁵ D. Puskas, M. Brien, L. Daviau, G. Lacourse, « Le paiement symbolique, monnaie du désir », in *Santé mentale au Québec*, vol. 16, n° 1, printemps 1991, pp. 139-148.

⁶ *Op. cit.* note 4, comme toutes les références à F. Dolto.

^{vi} En fait, concernant la question de la souffrance chez l'enfant, il me paraît possible d'aller plus loin pour dire que c'est même grâce au symptôme que l'enfant ne souffre pas. C'est parce qu'il y a symptôme chez l'enfant que ne s'exprime pas sa véritable souffrance ; en effet, par exemple : un enfant qui fait pipi, énurétique, ne souffre qu'au moment où il est un peu plus grand, que les autres enfants le lui font remarquer, se moquent de lui, le rejettent en lui disant par exemple qu'il sent mauvais ou qu'il pue.

⁸ En effet, pour l'enfant, le paiement symbolique, au début, c'est un cadeau ; d'ailleurs, au début, l'enfant ne sait pas trop comment dire ni faire pour payer ; souvent il dit : « Je vous amène le... le... cadeau... que vous m'avez dit ». Dans cette confusion entre paiement symbolique et cadeau, il s'agit pour l'enfant de faire plaisir à l'analyste ; c'est pourquoi, ne s'agissant pas de plaisir dans cette histoire, il faut bien dire la vérité à l'enfant, à savoir qu'on est payé parce que l'on fait un métier ; et qu'on n'a pas besoin de cadeau ; il faut dire à l'enfant qu'on est là pour qu'il fasse des progrès dans sa vie, non pas pour qu'il nous offre un cadeau, et surtout lui dire et lui redire que c'est pour lui qu'il paie.

⁹ C'est la valeur du contrat entre l'enfant et son psychanalyste.

¹⁰ Ce qui, en passant, au sujet du thème de l'argent, montre bien que l'argent, pour l'enfant comme pour l'adulte, a toujours à la fois une dimension réelle et symbolique ; l'analyste, de sa place, ne peut recevoir un paiement que comme réel, mais il en connaît la valeur symbolique pour

l'autre, l'analysant, quand il comprend le sens que ce paiement a pour lui.

¹¹ *Op. cit.* note 5.

¹² Lien ici à établir : si, comme nous l'avons fait, peut être soutenu qu'un dessin amené par l'enfant en tant que paiement symbolique en séance, ne s'interprète pas, il nous faut admettre, que ce dessin, même non interprété, demeure comme ayant sens de paiement symbolique, justement parce que le dessin fait hors du lieu de la séance, présente pour l'enfant quand même un travail ; parce que ce dessin l'enfant a pris le temps de le faire, l'a fait en lieu et place d'une autre activité, d'un jeu, d'un devoir scolaire, d'une rencontre avec l'un ou l'autre de ses camarades, par exemple ; il y a passage du registre du besoin et de la besogne à celui du travail et du désir. C'est là toute la différence entre un dessin destiné à avoir une fonction de paiement symbolique et un autre dessin, fait par exemple en cours de géographie pour illustrer Marseille et sa région ou Paris et sa banlieue.

¹³ Je remercie ici cette attentive participante (auteur de ces notes, qui, sans que je le sache peut être moi-même, « à l'insu de mon plein gré » comme on dit, a pu percevoir mon intérêt pour la question du paiement symbolique et mon interpellation quant à ce sujet) pour ce geste attentif à mon égard et pour son aimable et fine attention.

¹⁴ Philippe Val, « Quand c'est gratuit, qui paie ? », *Charlie Hebdo*, 18 mars 2009, p. 3.

Le lecteur interprète

Pascale Lemler, *Pages de garde*
bf éditions, 2009

L'ouvrage inclassable que vient de publier Pascale Lemler s'inscrit tout entier dans un titre qui renvoie à la page blanche. Car que sont les *Pages de garde* sinon ces feuillets vierges placés au début et à la fin d'un livre relié. En guise de couverture pour son livre, l'auteur a choisi une superbe reproduction d'un ouvrage relié et intitulé *Belles gardes* datant de 1819, soulignant ainsi son titre en lui offrant une deuxième peau.

Le mot « garde » interpelle d'emblée l'imaginaire du lecteur et aiguise sa curiosité. Entre les deux pages de garde, n'allons-nous pas entrer dans la confiance d'un secret qui déborde l'épaisseur du silence ? Pascale Lemler nous le confirme dans le poème *Page de garde* « où jamais rien ne s'écrit » mais qui laisse deviner « les voix oubliées ». Ce sont ces « voix oubliées » que l'on perçoit dans le livre-poème de Pascale Lemler. Ces voix enfouies dans les pages de son inconscient sont de chair et de sang, elles irriguent le corps même de l'auteur qui les porte jusque dans son verbe. La voix de « Papapa » (Pa-papa) qui erre dans « un monde sans clarté » revient inévitablement car « d'autres ont pour charge de les porter ». Dans ce petit livre, Pascale Lemler ne semble avoir d'autre choix que celui de prêter sa voix à ceux et à celles qui « vont ensemble brûler dans les fours ». Car c'est bien dans l'indicible et dans l'inouï que Pascale Lemler va donner la parole à ceux des membres de sa famille qui ont disparu dans les cendres de l'Holocauste. A travers les mots de son enfance qu'elle noue et dénoue, elle devient « l'infans » « pleine d'absents » et écrit « des mots qui ne sont pas vides de sens ». Ainsi même les vieilles comptines telles *Le père Lustucru* ou le fameux *Pirouette, cacahouète* recèlent et livrent les plus sombres secrets. Les jeux de mots si musicaux, les ritournelles, gage d'innocence, se révèlent être les mots de passe qui permettent à l'auteur de franchir le miroir. Pascale Lemler, telle *l'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, nous entraîne alors au-delà des mots, dans cette nuit inversée où le mal et l'innommable ont scellé le silence dans la bouche d'ombre. L'écrivain, dans un texte lumineux et poétique, car seule la poésie peut appréhender l'indicible, ramène au jour une parole essentielle qui la réconcilie avec elle-même dans le même temps qu'elle réunit vivants et morts dans la pleine lumière

d'une langue taillée dans le vif de l'âme. L'auteur nous dit : « En ce trou de mémoire, avant le début, après la fin d'une histoire, dans le silence qui la précède, dans celui qui la suit, les générations se confondent ». Quand les souvenirs affluent, l'horreur prend forme, elle a le visage d'un enfant mort étouffé par le poids des plus grands, celui de son père sauvé par le doudou en chiffon de son fils qui aura fait office de masque à gaz... Le livre de Pascale Lemler n'est pas un livre de plus sur la Shoah ou une parenthèse bouleversante entre deux pages de garde, il appartient déjà à notre mémoire collective car le lecteur n'oublie rien des mots, des images et des comptines qui continuent à le hanter jusque sur les rives de sa conscience tout en soulevant sous l'onde les remous de sa propre histoire.

Françoise Urban-Menninger

La compagnie VIA proposera une lecture de « Pages de garde » le samedi 12 décembre à 17 h, à la salle Conrath, Mairie de Strasbourg, 8 rue Brûlée.

Michel Constantopoulos

En-jeux de l'Autre. Entre plaisir et jouissance
Arcanes/érès 2009

« En-jeux de l'Autre » : pourquoi ce titre énigmatique ? Il n'est pas sans évoquer les oracles antiques où il suffisait de déplacer une virgule (voire un tiret, n'est-ce pas ?) pour modifier le sens. Cela permettait à l'interprète de retomber après coup sur ses pieds. Comment savoir, si quelqu'un allait rentrer de la guerre, ou épouser sa promise... Plus près de nous, on pourrait dire des interprétations analytiques qu'elles ont pris le relais des oracles, depuis que les prêtres de Delphes ont répondu à l'empereur Julien l'Apostat, voulant restaurer la religion antique, que le dieu « n'a plus de cabane » et que « la source parlante s'est tarie ». Mais ce style souvent obscur ou mystérieux, ne reflète-t-il pas le caractère énigmatique du désir lui-même, le fait que le sujet en fait l'épreuve, l'expérience, sur le mode de l'altérité ? Voici ce dont ce livre se propose de parcourir le registre, suivant un itinéraire qui se déroule entre deux pôles : plaisir et jouissance.

Le point de départ, c'est donc cette constatation, que le désir ne nous apparaît plus aujourd'hui comme quelque chose dont le sujet aurait la maîtrise : une sorte de dépendance qu'on pourrait gérer à sa guise ; un peu comme dans *l'Economique*

de Xénophon, on apprend à gérer une maisonnée, selon les règles du bon sens et de l'utilité. Si on admet que « le moi n'est pas maître dans sa maison », c'est du fait que le désir, cet intime recoin, est assimilé à une terre inexplorée, « la source du Nil », comme disait Freud. Pourtant, des messages en provenance de cette terre parviennent bien jusqu'à nous, et malgré qu'ils semblent écrits dans une langue oubliée, résonnent de façon familière. Ce sont, justement, comme des énigmes : sûr qu'ils ont du sens, mais lequel ? Et comment savoir s'ils nous concernent ? Un seul critère : la gêne ou la surprise qu'ils suscitent. Ce sont des trouble-fête dont chacun a fait ou peut faire, un jour, l'expérience. Pas besoin de vous les présenter : un lapsus qui interrompt un beau discours, plongeant dans l'embarras et provoquant le rire de l'assistance ; un acte manqué qui trahit des intentions qu'on aurait préféré ignorer soi-même ; un rêve qui laisse traîner un malaise persistant, un mot d'esprit qui nous transporte de joie inattendue.

A travers ces messages, l'Autre, lové au cœur de soi, manifeste une division, se fait le héraut d'une intimité encombrante, qui n'épargne d'ailleurs pas le corps dans la mesure où il est sexué. Les cas célèbres analysés par Freud, et qui font maintenant partie de la culture : Dora, le petit Hans, l'homme aux rats, témoignent tous de cette surprise du sujet devant l'irruption du sexuel. Source d'étonnement, il vient comme un étranger nous submerger, chargé d'encombrants cadeaux : plaintes, symptômes, angoisse. « Le désir fond sur le sujet comme le vent s'abat sur le chêne »¹, écrivait Sapho. Cette rupture dans la temporalité d'une existence, à laquelle s'applique le terme freudien de « traumatisme », fait que le sujet ait tout d'un coup la trouille de sa jouissance. Il lui préfère donc la nostalgie de la belle harmonie d'un passé harmonisé, le paradis perdu d'une enfance de rêve (car il suffit d'entrer dans une cour de récréation pour se détourner de ce paradis-là !).

Cette altérité du désir — à propos de laquelle Freud emploie même un terme plus fort : étrangeté, étrangeté, *Entfremdung* — est donc un des principaux fils du livre. L'en-jeu consiste ici à tenter d'appriivoiser l'étrangeté, de faire une place à l'altérité, de transformer en somme l'errance en voyage, l'enjeu en jeu : ce parcours n'est-il pas d'ailleurs aussi celui d'une psychanalyse ? Le livre explore les divers lieux où s'exprime pour chacun cette altérité, et qui font partie de l'expérience commune de rencontre et d'ouverture à l'Autre. Nous avons évoqué le premier : l'irruption du sexuel, à la source des symptômes dans les névroses. Il confère aussi son aura au mirage des perversions, abordées ici comme diverses manières de faire face au désir et d'arriver à un compromis avec lui. De la notion de compromis à celle de marché il n'y a qu'un

pas : ce n'est donc pas un hasard si Lacan a situé son « plus-de-jouir », à savoir la notion de perte, dans le cadre du marché du travail et de la production de la plus-value marxiste, dont l'étude n'est pas superflue ici.

Notre parcours passe également par le féminin qui, déjà au sein de la cité antique, représentait l'altérité, que ce soit par rapport à l'exercice du pouvoir (Aristophane nous a laissé son témoignage de l'utopie féministe dans l'*Assemblée des femmes*), ou encore dans des formes de religiosité qui s'écartent de la religion officielle (les *orgies* des Ménades dans le culte de Dionysos, ou les *Mystères* de Déméter restés secrets et fermés aux hommes). Le féminin, lieu de l'intime, à l'écart de l'espace public de l'Agora, devient un « Continent noir » aux yeux de Freud, et représente pour Lacan l'Autre sexe, au sens où il est recouvert de mystère, d'opacité. La vie amoureuse des femmes a donné lieu à des conjectures, ce dont témoigne par exemple le mythe de Tirésias. Ayant affronté la nudité féminine dans l'éclat de la déesse Athéna, il fut privé de la vue mais doté en contrepartie de la divination : un au-delà de la vue. Mais il a subi aussi un changement de sexe, devenant ainsi le seul parmi les humains à avoir goûté au plaisir côté homme et côté femme. Même les dieux firent appel à son précieux témoignage. Le verdict de Tirésias fut écrasant : la jouissance féminine était neuf fois supérieure ! Ce « rapport sexuel » mythique n'est pas resté sans conséquences sur l'Olympe où les querelles de couple étaient monnaie courante : Zeus avait ce jour-là bien besoin de son calme olympien pour affronter les colères d'Héra, qui ne voulait pas être en dette !

Mais le mythe de Tirésias nous pose également l'énigme de la transformation de soi, une question qui est abordée dans ce livre à travers les pratiques dites « spirituelles », telles que Pierre Hadot et Michel Foucault les ont exhumées chez les philosophes de l'Antiquité tardive. Il s'agissait d'exercices qui relevaient de domaines aussi différents que la diététique, l'érotique ou même l'écriture. Leur enjeu était de se former, se transformer, plutôt que de simplement s'informer : au plaisir de la connaissance, ils opposent ainsi un espace d'ouverture à l'altérité. De même, l'extase mystique, objet de commentaires passionnés, indique la possibilité de se connaître « en tant qu'Autre » (Plotin), et mène ainsi à la notion d'Autre jouissance (Lacan) : sauvage, folle ou ineffable. Peut-on dire alors que tous les chemins du psychisme mènent à Rome, c'est-à-dire au désir ? C'est en tout cas à cela que l'on reconnaît le discours psychanalytique selon Freud, qui en a fait le « *schibboleth* ».

Comme lors d'une analyse, cette traversée des différents lieux d'altérité remet en jeu les différentes manières dont l'irruption d'étrangeté sexuelle peut

être approchée, les différentes tentatives d'en apprivoiser la jouissance. Ainsi, à partir des plaisirs préliminaires amoureux, nous pouvons tracer une ligne qui mène vers d'autres jeux, que ce soit ceux de l'enfant avec les mots, ceux effectués sur la scène de théâtre, ou encore ceux qui prennent pour objet la langue elle-même et s'exercent par exemple dans la création poétique. Cette manière de façonner l'étrangeté en création, pour devenir l'acteur, l'artisan, le poète de son existence, nous amène à donner toute sa place à l'apport de Foucault, qui posait à l'homme contemporain l'objectif éthique de « faire de sa vie une œuvre ». La question de l'analyse n'est pas étrangère à ce projet : l'*Histoire de la sexualité* a été conçue comme une archéologie de la psychanalyse. Ayant contribué à lui restituer son contexte historique, signifiant, institutionnel, elle nous permet aujourd'hui de distinguer ce que l'analyse a apporté de novateur quant aux discours de son moment d'émergence.

Cet héritage nous impose de situer la psychanalyse dans l'après Foucault et l'après Lacan, dire en quoi elle n'est plus tout à fait la même qu'auparavant et indiquer des pistes d'orientation. Comment ne pas voir, par exemple, que les « stades » psychosexuels sont devenus désuets depuis l'historisation de la notion d'anormal, qui remet en question l'idée même d'un développement téléologique. Comment ne pas tenir compte du repli de l'ontologie en matière de structures et de diagnostic ? Comment ne pas relever que la critique de notions comme la perversion a fait reculer cette « insupportable odeur de clinique »², dont parlait Gide ? Pour être nouvelles, ces questions ne sont pas étrangères à l'esprit freudien qui, dès le départ, s'est attaché à interroger la norme au même titre que l'anormal, et a déduit le fonctionnement psychique à partir des symptômes. L'analyse est à ce prix : sa pratique, comme sa théorie, reposent sur un questionnement qui s'arrache sans cesse aux préjugés. Je dirais donc, pour conclure, que l'en-jeu de l'Autre, c'est non seulement de rencontrer et d'apprivoiser l'altérité en soi, mais aussi et peut-être surtout, d'échapper à la répétition du même. L'en-jeu de l'Autre, c'est d'en faire justement un espace de jeu, où l'on puisse s'aventurer à l'inconnu.

C'est le poète, une fois de plus, qui exprime cela le mieux. Si on considère pour un instant l'analyse comme une Odyssée, où l'errance d'Ulysse prendrait le sens d'un voyage intérieur (n'est-ce pas le cas de l'*Ulysse* de Joyce, par exemple ?), on comprend alors mieux ces quelques vers de Constantin Cavafy, poète de la diaspora grecque d'Alexandrie, tirés de son « Ithaque » : « Souhaite que le chemin soit long, que nombreux soient les matins d'été, où [...] tu pénétreras dans des ports vus pour la première fois. Fais escale à des comptoirs phéniciens, et acquiers de belles marchandises : nacre et corail, ambre et

ébène, et mille sortes d'entêtants parfums ». Heureux qui comme Ulysse, direz-vous... Mais le poète sait combien ce voyage peut aussi être inquiétant, faisant se côtoyer l'étrange et le familier. Et il ajoute encore ceci, à l'intention de son Ulysse : « Ne crains ni les Lestrygons, ni les Cyclopes, ni la colère de Neptune. Tu ne verras rien de pareil sur ta route [...] si tu ne les portes pas en toi-même, si ton cœur ne les dresse pas devant toi »³. On pourrait, je crois, inscrire ces vers au frontispice de l'analyse ! Quant à savoir si elle mène au temple de Delphes ou à l'abbaye de Thélème, si elle conduit du « connais-toi toi-même » au « fais ce que voudras », c'est au lecteur d'en décider.

Ouvrage présenté par l'auteur

¹ Cf. Alcée, Sapho, *Poèmes*, Paris, Belles Lettres.

² Cité d'après D. Arnoux, *Camille Claudel, l'ironique sacrifiée*, Paris, EPEL.

³ Cf. C. Cavafy, *Poèmes*, trad. M. Yourcenar, Paris, Poésie/Gallimard.

Emmanuel Carrère, *D'autres vies que la mienne*
P.O.L Editeur, 2009

En préambule, il faut dire que le livre d'Emmanuel Carrère a été une sorte de commande faite, pour le premier récit, par un des témoins du tsunami dont il va être question : s'adressant à l'écrivain après la terrible catastrophe, il lui dit : « c'est pour toi ». Pour le deuxième récit, celui de la mort de Juliette, sœur d'Hélène la femme de l'écrivain, la suggestion lui a été faite par l'ami de Juliette : Etienne qui pense qu'il doit transcrire cette histoire, façon pour les protagonistes de faciliter leur deuil.

L'auteur et sa femme Hélène, venus en vacances au Sri Lanka, se trouvent dans une période de crise et pensent à se quitter. Le drame du tsunami les réunit : ils sont unis par l'action qu'ils déploient à aider les parents de Juliette, petite fille de quatre ans, morte dans ce tsunami, à vivre ce drame. Dans le couple Jérôme et Delphine, les parents de Juliette, c'est Jérôme qui met en place un programme : « Je ne peux plus rien pour ma fille, alors je sauve ma femme. »

Le tsunami (« comme si on connaissait ce mot depuis toujours ») a envoyé en éclats la vie des gens concernés. Les gens du village n'ont que ces mots à la bouche : « *The sea, the water, big water —many people dead, very dangerous.* »

Jérôme et Delphine veulent repartir avec le corps de leur fille. C'est cela qui les occupe entièrement. Jérôme part à la recherche de son corps dans les divers hôpitaux où l'on a dispersé les cadavres et les blessés. « Jérôme s'y lance à corps perdu, c'est sa façon de rester en vie, de maintenir Delphine en vie, et Hélène l'y assiste. » Elle propose tout de suite à Jérôme de l'accompagner dans sa recherche et tout de suite il accepte : « Je pense », dit l'auteur, « que

j'aurais dû le proposer moi, que c'était une affaire d'hommes et je les regarde partir avec une pointe de jalousie qui me fait honte. » C'est là que la crise du couple se noue et se dénoue : l'auteur éprouve de la jalousie parce que, dit-il, « ma femme est partie vivre une situation extrême avec un autre homme » et qu'il éprouve une crainte enfantine qu'Hélène se détourne de lui, mais ce qu'elle se rappelle, elle, « c'est que nous étions ensemble, vraiment ensemble ».

Ainsi, à travers l'action, chacun des personnages peut arriver à prendre un peu de recul face à l'horreur de ce deuil, et Delphine et Jérôme repartiront avec le corps de leur enfant. Plus tard, ils auront deux autres enfants et pourront revivre cet enchantement devant l'enfance, tout en n'ayant rien oublié mais en ne restant pas dans le gouffre. C'est à la fois « admirable, incompréhensible et mystérieux ».

Après cette épreuve dans laquelle ils ont été totalement engagés, l'auteur dit : « Je ne veux plus qu'on se quitte, plus jamais. » Hélène dit : « Moi non plus je ne veux plus qu'on se quitte. »

La deuxième partie du livre est consacrée à la description de la maladie de Juliette, sœur d'Hélène, un cancer qui l'a laissée boiteuse à l'âge de seize ans, et qui récidive maintenant à l'âge adulte alors qu'elle est mariée avec Patrice et mère de trois petites filles : Amélie, Clara et Diane. Ils vivent une vie relativement équilibrée, à la campagne. Elle est magistrate, lui est dessinateur de bandes dessinées, par défaut plutôt que par choix : rien d'autre ne l'avait attiré, aucun métier, et « à l'embarrassante question : "tu veux faire quoi plus tard ?", il avait trouvé une réponse. C'était un refuge plutôt qu'une véritable vocation : une façon de tenir à distance le monde réel où il fallait être fort et se battre pour s'imposer. »

Il se décrit comme un jeune homme ingrat, attiré par le théâtre qui avait été sa voie d'ouverture vers les autres et vers les filles. Quand Juliette est arrivée dans sa vie, elle était à l'opposé de lui, sociable, riieuse, ouverte, mais ses béquilles la lui rendaient accessible et quand ils avaient fait l'amour, pour les deux c'était la première fois. Le chemin leur paraissait tout tracé : « Avec elle, tout était simple, il pouvait être lui-même sous son regard — ce qui leur arrivait était aussi sérieux pour elle que pour lui. Ils s'aimaient, ils allaient donc être mari et femme. »

Mais avant ce choix apparemment si simple, ils s'étaient posé des questions : « Avant de le choisir, elle a hésité. Elle a dû se représenter très précisément ce que ce serait de passer sa vie avec Patrice. Les limites dans lesquelles ce choix l'enfermait. Et d'un autre côté, l'assise qu'il lui donnait. La certitude d'être aimée totalement, d'être toujours portée. » Lui-même trouvait qu'avec elle, il était trop loin de ses bases. Ils ont même décidé de

se séparer après en avoir discuté. Puis se sont mis à pleurer tous les deux et à comprendre « qu'il n'existait aucun chagrin dont l'autre ne pouvait le consoler, et ils se sont dit qu'ils n'allaient pas se séparer ».

Le cancer actuel de Juliette était une récidive importante du cancer qu'elle avait eu à seize ans, et dont elle disait qu'on l'en avait dépossédée en voulant lui épargner trop de souffrance. On en parlait peu, ses parents lui cachaient beaucoup d'éléments liés à sa maladie : « Ses parents, s'ils avaient pu, ils auraient eu le cancer à sa place. Elle voulait le vivre pleinement jusqu'à la mort si c'était la mort qui était au bout. »

Et elle comptait sur Etienne pour l'y aider. Etienne était lié d'amitié avec elle ; ils étaient magistrats tous les deux et avaient travaillé ensemble de façon très intriquée, se battant pour les mêmes valeurs, prenant le parti des pauvres contre les riches, s'acharnaient à trouver des lois ou leurs subtilités en faveur des plus démunis. Et ils y réussissaient à merveille, trouvant une véritable joie ensemble à ce travail en profondeur. « Il y avait quelque chose de charnel et de voluptueux dans leur façon de faire du droit ensemble. »

Le travail d'Etienne, dans son cabinet de juge d'application des peines, « ressemble un peu à ce qui se passe dans le cabinet de l'analyste. Son rôle est d'écouter, d'essayer de trouver ce qu'est capable d'entendre le type qu'il a en face de lui ».

La première fois qu'Etienne l'a vue, il s'est dit : « Chouette! Une boiteuse. Sa façon d'avancer vers lui avec ses béquilles : il a pris tout de suite ça comme un cadeau. Et il s'est senti tout joyeux de pouvoir lui faire un cadeau en retour. C'était tout simple : il suffisait de contourner son bureau pour lui montrer que, même s'il n'avait pas de béquilles, il boitait lui aussi. » Il boitait parce qu'il avait lui aussi eu un cancer récidivant dans sa jeunesse, qui avait eu pour conséquence l'amputation d'une jambe.

Ils avaient une façon très différente d'envisager leur maladie : pour Etienne qui raconte sa première nuit à l'hôpital après l'annonce de la maladie, cette première nuit est absolument fondamentale : « Dans le tibia de la jambe gauche il y a "ça" qui travaille à le détruire. Pensant à la lecture de *1984* de George Orwell qui évoque à propos d'un prisonnier interrogé par la police le moment où la torture prend un tournant face à la résistance du prisonnier : une fois qu'on a identifié la peur fondamentale du prisonnier, c'est gagné », il avoue. En l'occurrence, « la chose épouvantable pour lui, c'est un rat dans une cage qu'on approche de son visage, et on ouvre la cage, et le rat affamé se précipite et le dévore. C'est cette image qui la première nuit s'impose à Etienne, mais le rat est à l'intérieur de lui. C'est de l'intérieur qu'il le dévore vivant... Au fond de cette horreur, il arrive à se dire : il faut que je trouve autre

chose. Une autre image, d'autres mots, à tout prix, pour traverser cette nuit ». Lorsqu'il se réveille le rat n'est plus là, mais à la place il y a une phrase dont Etienne ne peut donner que des approximations qui reviennent à dire : « Les cellules cancéreuses sont autant toi que les cellules saines. Tu es ces cellules cancéreuses — elles font partie de toi. Ton cancer n'est pas un adversaire, il est toi. »

Juliette dit, au contraire : « Ma maladie m'est extérieure. Elle me tue mais ce n'est pas moi. »

Leur amitié était indéfectible : « Ils s'étaient reconnus. Ils venaient du même monde. Leurs mariages étaient le centre de leurs vies, la clé de leurs accomplissements. Ils avaient tous les deux cette assise ». Juliette « était devenue une instance de son esprit, l'interlocuteur à qui s'adressait une partie de son monologue intérieur ; il ne doutait pas que pour elle c'était pareil ». Dans la maladie de Juliette, il jouait un rôle primordial tout comme Patrice, mais pas sur le même plan : « Avec Patrice elle pouvait être une petite fille : c'était son homme. Avec lui, Etienne, elle était une autre femme : une femme de tête qui dirigeait sa vie et réfléchissait sur elle. Patrice était son repos, pas Etienne. Elle devait avoir du courage pour Patrice, alors qu'avec Etienne elle avait droit à ce qu'on s'interdit devant ceux qu'on aime : l'épouvante, le désespoir. »

A Etienne, elle pouvait dire : « J'ai horriblement peur de mourir, Etienne, à cause des petites, ça me fait horreur. — Si tu meurs dit Etienne, elles n'en mourront pas ; si tu dois mourir maintenant, il va falloir que tu travailles, pas seulement à te dire mais à penser vraiment : leur vie ne s'arrêtera pas avec la mienne. Même sans moi elles pourront être heureuses. » Le désespoir les guette parfois, comme ce soir par exemple où Juliette entre dans le bureau d'Etienne et où il sent que ça ne va pas. En effet elle lui raconte un petit incident qu'elle a eu avec un huissier à qui elle avait demandé le service de lui chercher ses dossiers. Pourtant, dit-elle, « je fais attention à ne pas abuser. Etienne l'interrompt : tu as tort, tu devrais abuser davantage, les gens sont bien contents de te rendre ces petits services, parce qu'ils sont bien contents de ne pas être à ta place et que te rendre service leur rappelle à quel point ils sont contents ». Il ajoute : « Tu en as marre, hein ?

Moi aussi j'en ai marre, c'est une phrase à laquelle on s'interdit de penser : parce que si on commence à penser "j'en ai marre" on se retrouve bientôt à penser "ce n'est pas juste" et "je pourrais avoir une autre vie". Or ces pensées-là sont insupportables. C'est compliqué de s'accommoder de ces pensées-là. »

Puis Juliette entre dans la phase terminale de son cancer, non sans s'être lancée d'abord dans une phase concrète de préparation avec Patrice et pour Patrice : les papiers à mettre en ordre, l'organisation pratique de la bonne marche de la maison, l'aide que des amis voisins pourraient apporter pour l'orientation des petites, pour le déroulement des obsèques. Elle a pensé à tout.

Patrice et elle sont restés très proches durant ce temps. Auparavant en dehors du sexe proprement dit, ils avaient une relation de tendresse très fusionnelle. Ils se touchaient beaucoup, dormaient blottis l'un contre l'autre. Avec la maladie c'est devenu impossible, mais Patrice ne se souvient pas d'une nuit, jusqu'à la dernière, ou un peu de la peau de l'un n'a pas touché un peu de la peau de l'autre.

Elle lui disait à propos de ses filles : « Tu leur parleras de moi ? Tu leur diras que je me suis battue ? Que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas les laisser ? »

Un jour Juliette dit à Etienne : « Je n'en peux plus, c'est trop dur, j'arrête. Il a répondu : tu as le droit. Tu as fait tout ce que tu as pu, personne ne peut te demander d'aller plus loin. Arrête si tu veux. L'autorisation d'Etienne lui a fait du bien. »

Avec l'aide d'Etienne, elle a laissé une forme de testament à ses filles. A propos de la lettre qu'elle voulait leur écrire, Etienne lui demande : « Pour commencer, qu'est-ce que tu leur dirais à tes filles de Patrice ? Elle a répondu sans hésiter : il était mon socle, il me portait, il est le père que je vous ai choisi. Vous aussi dans la vie choisissez. »

Après la mort de Juliette, la vie a dû reprendre son cours normal. Patrice parlait de la façon dont lui et ses filles apprennent à vivre sans Juliette. « Elle me porte, disait-il, son énergie me porte, et puis par moments elle ne me porte plus. Les nuits sont difficiles, je me sens perdu, complètement perdu, mais petit à petit je m'habitue à cette sensation. Je sais qu'avec le temps, elle sera de moins en moins là, qu'il s'écoulera un jour un quart d'heure sans que je pense à elle, et puis une heure. »

A propos du deuil qu'avaient à faire les petites, Hélène dit : « Je me rappelais Clara pendant la semaine de vacances qu'elle avait passée chez nous avec Aurélie. Elle répétait : Quand nous retournerons à la maison, peut-être que maman sera là. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'à un moment une porte s'ouvrirait et que sa maman serait là sur le seuil. J'ai pensé que c'était une bonne chose ces visites fréquentes à la tombe : au moins il y avait un lieu où elle était, ce n'était pas partout et nulle part. Peu à peu elle cesserait d'être derrière toutes les portes. »

Et l'auteur conclut : « Chaque jour depuis six mois, volontairement j'ai passé quelques heures devant mon ordinateur à écrire ce qui me fait le plus peur au monde : la mort d'un enfant pour ses parents, celle d'une jeune femme pour ses enfants et son mari. La vie m'a fait témoin de ces deux malheurs, coup sur coup, et chargé, c'est du moins ainsi que je l'ai compris, d'en rendre compte. »

Michèle Peinchina

Nouveautés en librairie

sélectionnées par Joël Fritschy

Jean Cooren, *L'ordinaire de la cruauté*, préface de Pierre Delion, Hermann

Le seul discours qui puisse aujourd'hui revendiquer la chose de la cruauté psychique comme son affaire propre, ce serait bien ce qui s'appelle, depuis un siècle à peu près, la psychanalyse. Cette phrase de Jacques Derrida, Jean Cooren la reçoit comme un ordre de mission. Aussi se sert-il des outils théoriques du freudisme pour rendre « accessible à la pensée et à la parole » le propre de la cruauté, individuelle ou collective – une cruauté nue, sans alibi – pour en repérer « les sources et les modes d'expression » et mieux en comprendre le « lien consubstantiel » avec la jouissance. De fait, l'auteur met tout de suite en jeu la notion de pulsion de mort, qui se présente comme une dynamique pulsionnelle orientée « vers l'effacement total de l'objet, vers le meurtre de la chose et même de la trace de la chose, voire l'autodestruction de la pensée et de la parole elles-mêmes tout autant que vers la disparition de leur archivage ».

Agnès Aflalo, *L'assassinat manqué de la psychanalyse*, préface de Bernard-Henri Lévy, Ed. C. Defaut

Psychanalyste lacanienne, membre de l'Ecole de la Cause freudienne, Agnès Aflalo retrace avec brio l'âpre bataille menée par un certain nombre de psychanalystes et d'intellectuels, entre 2003 et 2007, contre les militants des thérapies cognitivo-comportementalistes d'inspiration anglo-saxonne. Aux premières loges de cette lutte des psychanalystes contre le projet de réglementation des psychothérapies, dit amendement Accoyer – dont le débat n'est toujours pas finalisé six ans après –, Agnès Aflalo décrit les ressorts de « l'empire croissant du scientisme » où le discours de l'évaluation – « symptôme épidémique » de notre civilisation – tient une place majeure, organisant, accélérant le malaise contemporain, démontrant en contrepoint la fonction d'utilité publique de la psychanalyse lacanienne.

Paul-Laurent Assoun, *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, PUF

Personne n'avait encore réalisé ce qu'a accompli Paul-Laurent Assoun, en présentant « l'ensemble du corpus fondateur de l'œuvre psychanalytique », à savoir des livres ou articles de Freud et les principaux « textes-souche » de ses successeurs. Pour chaque ouvrage sont donnés le titre original, la date d'édition et de traduction, la genèse, le contexte, la structure, la thèse et la problématique, l'argumentation, les avancées conceptuelles, les apports cliniques, la réception, les auteurs cités. Les index permettent en outre toutes les navigations. En un seul volume, en somme toute la bibliothèque de la psychanalyse !

Etre Psy. Entretiens filmés (1983 – 2008), coffret de 14 DVD vidéo, réalisation de **Daniel Friedmann**, Ed. Montparnasse

Sans doute faut-il avoir un peu de temps pour visionner les trente-trois heures de ce coffret de 14 DVD. L'auteur, sociologue au CNRS, a filmé chez eux de nombreux psychanalystes dont Jean-Bertrand Pontalis, Laurence Bataille, Jean Clavreul, Catherine Millot etc... Qu'est-ce qu'être psychanalyste ? Quel est le but de la psychanalyse ? Quelle différence entre psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie ? Quel est le rôle de l'argent, le rapport à la religion, à la politique ? Qu'a représenté Lacan ? Entre 1983 et 2008, les symptômes ont-ils changé ? La psychanalyse est-elle menacée par le comportementalisme, la psychiatrie biologique, les neurosciences ? Chaque praticien répond à sa façon, avec ses gestes, sa parole et ses silences, parfois ses tics de langage...

NOUVELLES ASSOCIATIVES

Procès-verbal de l'assemblée générale de la Fédération européenne de psychanalyse et Ecole psychanalytique de Strasbourg (F.E.D.E.P.S.Y.)

12 juin 2009

Le 12 juin 2009 à 20h les membres de la *Fédération Européenne de psychanalyse et de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg* (F.E.D.E.P.S.Y.) se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y. qui adresse ses remerciements aux différentes personnes qui assurent son fonctionnement.

Le secrétariat est assuré par Evelyne Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale 2007

Approbation à l'unanimité.

2. Rapport financier présenté par Jacques Weyl

Le montant des produits de l'exercice clos au 31 décembre 2008 s'élève à 84 590 € et l'ensemble des charges à 82 888 € ce qui fait apparaître un résultat d'exploitation de 1 701 € auquel s'ajoutent 368 € de produits financiers.

Le bénéfice de l'exercice est de 2 069 €, en augmentation de 61 % par rapport à 2007.

En conclusion les résultats sont assez comparables aux années précédentes le chiffre d'affaire a augmenté en raison des journées F.E.D.E.P.S.Y. Le bénéfice est comparable à celui d'il y a deux ans et en augmentation par rapport à 2008.

Approbation des comptes : à l'unanimité.

3. Rapport moral du président Jean-Richard Freymann

On a assisté cette année à un certain nombre de développements au sein de la F.E.D.E.P.S.Y. Les demandes d'inscription sont assez importantes et sont la preuve d'un dynamisme qui se poursuit. Une question pour les gens qui ont des responsabilités effectives (une trentaine environ) : comment maintenir la référence analytique au sein d'une institution ? Au niveau statutaire nous sommes la

seule association ayant mis la question de l'Ecole comme la référence à l'ensemble de la F.E.D.E.P.S.Y. Par ailleurs, nous sommes membres de certains collectifs d'analystes : *Convergencia* qui regroupe nombre d'associations d'analystes, et nous faisons également partie du *groupe de contact* qui travaille autour des questions politiques des psychanalystes par rapport aux différents Etats et s'occupe en particulier des questions autour du statut de psychothérapeute. Notre internationalisation et le fait que les choses se développent à différents endroits, à partir d'initiatives personnelles et de cartels, pose des problèmes de développement. Nous allons mettre en place de nouvelles propositions concernant le fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y., en particulier, par rapport à l'Ecole, pour les questions tournant autour de la validation ou de l'inscription du côté de la formation des analystes et autour du développement du Centre de recherche (C.D.E.F.).

Par ailleurs, les 4^{es} Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. (*Essais d'une clinique de la déshumanisation – le trauma, l'horreur, le réel*) ont remporté un grand succès avec la mise en place de travaux avec des médecins, des scientifiques, des ethnologues, des sociologues etc., et les conférences préparatoires avaient permis de véritables échanges dans différents domaines, en particulier autour de la question de la « clinique de la déshumanisation et de la réhumanisation ».

La publication des Actes de ces journées est prévue et se fera probablement chez Arcanes-Erès.

Un nouveau congrès est prévu courant octobre 2011 pour permettre la poursuite du questionnement avec des gens de milieux différents. Le titre retenu est le suivant : *Clinique de la déshumanisation – pulsions, jouissance et collectif*.

Nombre de séminaires fonctionnent (cf. *Analuein* d'octobre 2008) et je voudrais rendre hommage à l'équipe d'*Analuein* qui fait un grand travail en essayant de rendre à la fois compte des travaux de la F.E.D.E.P.S.Y. et de travailler du côté des apports qui viennent d'ailleurs. Ainsi, les contacts se poursuivent avec les universités et les psychiatres. Une journée commune avec La psychiatrie de l'Est est programmée pour le 21 novembre 2009 (*La place de la psychanalyse dans la psychiatrie*).

En août 2010 sera à nouveau organisé un séminaire d'été qui permettrait de nous adjoindre de nouveaux collègues aux postes de responsabilités à la F.E.D.E.P.S.Y. (dates retenues : les 27, 28 et 29 août 2010).

Merci à tous d'être présents nombreux ce soir.

4. Inscription des nouveaux membres

G.E.P. correspondants : 18 membres

- ADAM Marie
- BEER-AZOULAY Sylvie
- COLLET Florence
- COME Emmanuel
- DURANDIERE Aline
- EL HABACHI Hassan
- HUEZ-BUHR Sylvie
- JAMET Véronique
- JOBBE-DUVAL Fabrice
- KEISER-WEBER Gaby
- KOEHLHOFFER Julie
- STRADOMSKA Malgorzata
- STUTZ Vincent
- VON HATTEN Arlette
- WERVER Véronique
- WETZEL Anne-Laure
- WINTER Jean-Claude
- WOELFFEL Christiane

G.E.P. Membres actifs-étudiants : 3

- BRODIER Philippe
- LALLEMANT Maxime
- PIOTRAUT Nathalie

G.E.P. Membres actifs : 17

- BIELLMANN Brigitte
- BURCKAS Christina
- COLLAONE Olga
- DANDIN Olivier
- GANTE Pascale
- GOCHENOT Annick
- HEINRICH LEGET Catherine
- HUNAULT Claudine
- ILDAROLU Frédéric
- LASSEAUX Marc
- PIERRE Sylvie
- PITOIZET Mathilde
- RUF Marjorie
- SOUIRJI Amine
- SUNGAUER Claude
- WENDEL Jacques
- ZEITER Laurence

E.P.S. Postulant au 1^{er} témoignage : 1

- SERRURIER Virginie

Démissions : 3

- BOSCH LECKLER Estelle - GEP membre actif
- LEMOINE KRAEMER - GEP membre actif
- KAHN Jocelyne - GEP membre correspondant

Changement de statut EPS > GEP

- GULLY SCHMITT Christine
- LEICHER Marie

Changement de statut GEP > EPS

- STUTZMANN Laurence

Approbation des membres présents : tous à l'unanimité.

5. Bilan des activités

a) En général

Joël Fritschy : Le dernier *Analuein* (n° 11) est sorti en novembre 2008, avant le congrès, numéro dans l'effet de croisement des discours qui a pas mal circulé. Le numéro 12 est en préparation et sortira début juillet 2009.

On est confronté à une difficulté. Au regard de toutes les activités proposées, on a du mal à avoir un retour du travail effectif et nous sommes toujours à la recherche de textes pour la constitution des numéros.

Sylvie Lévy demande combien de pages par texte, elle dispose en effet de nombre de textes approchant les 30 pages.

Joël Fritschy : Les textes ne doivent pas dépasser de 30000 à 35000 signes. Parmi les textes proposés, beaucoup nous viennent par l'intermédiaire de J.-R. Freymann qui intervient à différents endroits et aussi à l'université. Il s'agit de textes intéressants, mais il serait bien d'avoir des retours par rapport à ce qui se produit autant durant les formations Apertura Arcanes, qu'au moment des activités proposées par les membres (séminaires, cartels...).

Sylvie Lévy : C'est toujours dans l'air. Allons-nous publier les formations comme c'était le cas pour l'oralité ? On pourra proposer aux gens ayant des textes écrits de les publier dans *Analuein*.

Jean-Richard Freymann : On pourra demander aux intervenants de produire des textes, de les rendre dactylographiés et ils seraient soumis à l'approbation du comité de rédaction. Il conviendra de leur donner les critères de présentation techniques pour la remise des textes.

Michel Levy : Il faudrait qu'il y ait un représentant du journal qui vienne à la formation. Vu de l'extérieur, cela paraît facile mais en réalité il est difficile de se coller au travail du journal. L'idéal serait la présence d'un représentant du journal qui se mettrait en rapport avec les intervenants, dans 9 cas sur 10, les gens ont à disposition un texte saisi et quasi définitif.

Anne-Marie Pinçon : On essaie d'y associer également les régions. M. Péan a remis un texte pour *Analuein*, mais des échanges plus réguliers seraient souhaitables et sans doute possibles si certaines personnes étaient correspondants dans les régions.

Jean-Richard Freymann : Il faudrait donc que l'initiative vienne des gens du journal.

Daniel Lemler : Les échos des séminaires seraient également importants, ce serait pour certains l'occasion de se mettre à l'écriture.

Michel Levy : Les gens du journal pourraient discuter avec le responsable d'un séminaire pour la production de textes.

Joël Fritschy : Des contacts ont déjà été pris avec les responsables des séminaires sans effet de rencontre.

Jennifer Griffith : On pourrait peut-être essayer, à partir du mois de septembre, de demander aux animateurs des séminaires de proposer aux participants la préparation d'un texte.

Jean-Richard Freymann : Il faut souligner l'avantage énorme du côté d'*Analuein*, on est dans un bulletin de liaison, on ne demande pas obligatoirement un article fermé comme un article d'une revue... il y aurait lieu de faire fonctionner des impromptus... sous une rubrique à part par exemple avec les « échos des séminaires »

Anne-Marie Pinçon : Il y a eu le congrès qui a mobilisé les énergies. Je crois que ce qui est important, c'est l'information des différentes formations.

Jean-Richard Freymann : Je propose aussi aux personnes qui soutiennent une thèse de faire un article pour *Analuein*. Dans le vif d'un travail universitaire, les gens sont le plus souvent ravis de publier et ces articles servent pour le dossier universitaire.

Sylvie Lévy : A propos des présentations de livres Arcanes-Erès à la Librairie Kléber ou au Quai des

Brumes, en l'espace de huit jours deux présentations de quatre livres ont eu lieu. J'ai les enregistrements qui pourraient aussi donner matière à écrits...

Joël Fritschy : On se heurte un peu au problème des transcriptions de textes, et on devrait pouvoir faire appel aux bonnes âmes.

Claude Mekler : A Nancy des travaux se font régulièrement. On n'a jamais pensé à les transmettre. Il y a aussi le séminaire de Daniel Lemler dont nous avons les enregistrements.

Michel Levy : Les formations pour la plupart se portent plutôt bien. On a poursuivi au rythme habituel de quatre grandes formations de deux jours dans nos locaux à Neudorf. La dernière a été d'un grand succès en raison d'un sujet large qui semble mobiliser. Par ailleurs, sont organisées trois formations par an, groupées sur trois ans, qui se déroulent à la Faculté de Médecine. Nous continuons de nous répartir hors la ville, on a fait une première formation à Besançon avec le choix d'un sujet vaste – l'inceste – qui a motivé nombre de participants. On mettra peut-être quelque chose en place à Nancy d'ici un an ou deux. Nous avons aussi besoin de bonnes âmes aux formations, avec Liliane nous tenons le bazar depuis bien dix ans, et ce qui nous préoccupe c'est qu'on n'a pas le sentiment pour l'instant qu'il y a ni avec nous ni derrière nous des envies de relève. Le travail ne manque pas et il est très intéressant. Il serait bon que s'éveille une nouvelle génération de volontaires qui pourrait nous épauler et à qui on pourrait passer le flambeau.

Cathie Neunreuther : C'est aussi souvent un effort de communication à soutenir, avec une offre concrète quand on s'inscrit comme étudiant ou membre du G.E.P. Il faudrait demander à quoi les gens pourraient participer, leur permettre de s'exprimer là-dessus, d'effectuer un travail pratique, on pourra certainement constater qu'il y a de la créativité.

Jean-Richard Freymann : C'est une bonne idée, il suffirait de revoir le questionnaire d'inscription au G.E.P. et à l'E.P.S.

Michel Levy : Pour conclure, les gens qui sont intéressés par les grandes formations c'est à Liliane ou moi-même qu'il faut s'adresser, quant aux formations du mercredi, il faut plutôt contacter Sylvie.

Liliane Goldsztaub : Michel a été complet, c'est une affaire qui roule, on a fait appel d'offre au niveau des initiatives mais aussi au niveau des sujets à traiter.

b) Développement de la bibliothèque

Geneviève Kindo : Les livres sont sur site, les articles au nombre de 650 environ également. On nous a fait don d'un lot de livres. Comme il n'y a pas de demandes à la bibliothèque, j'ai un peu lancé les choses dans une autre voie en mettant sur site des bibliographies, celles du congrès, des formations, des échanges dialogués du mardi etc...

La question qui revient régulièrement : peut-on emprunter les livres ? On me dit qu'on ne doit pas les faire sortir, alors comment faire parvenir les articles autrement que par des photocopies ?

Jean-Richard Freymann : On va essayer de régler ce problème en même temps que celui du local... avec la création d'une bibliothèque plus large.

c) Bilan concernant le site

Jean-Pierre Fourcade : Le site en d'autres langues est en complète jachère. C'est un volet qu'on n'a pas réussi à développer. Il y a un texte d'accueil en anglais et en allemand mais jamais constitué en portugais. Il pourrait aussi être un complément d'*Analuein*, le site est relativement statique.

Sylvie Lévy rectifie en précisant que les séminaires sur les pulsions y figurent très rapidement.

Jean-Richard Freymann : Une page sur le site qu'il faudrait activer : le calendrier.

Sylvie Lévy : Il serait aussi important de faire un planning d'occupation du local.

Michel Levy : Il conviendrait de veiller à ne pas superposer les DU, les formations, et l'Asserc avec les formations. Cela fait double emploi et c'est très dommage.

Jean-Richard Freymann : C'est lors de notre réunion de rentrée du 15 septembre 2009 qu'il va falloir articuler les différentes activités.

d) La commission européenne

Urias Arantes : L'an passé ont eu lieu les séminaires du samedi matin pour la préparation des 4^{es} journées de la F.E.D.E.P.S.Y. avec des intervenants extérieurs. Ces séminaires vont reprendre et une réunion est prévue le 20 juin 2009 pour mettre le programme en place pour la rentrée. En projet : conférences publiques en parallèle aux séminaires du samedi.

Jean-Richard Freymann : Je t'informe que Bernard Ancori serait prêt à intervenir à la rentrée.

6. Les cotisations pour 2009

Jean-Richard Freymann : Je suis contre une augmentation vu le moment de crise actuel, et de voir au cas par cas la manière de régler le problème pour les personnes en difficulté.

Dans la salle : pourquoi ne pas les baisser ??

Jean-Richard Freymann : Une association est faite pour développer des projets. Rien que l'organisation d'un congrès ne laisse pas de bénéfice. Baisser les cotisations serait une erreur. Il convient sans doute de laisser les choses telles qu'elles sont.

7. Divers

a) Etat actuel des textes concernant le statut du psychothérapeute (*Jean-Richard Freymann*)

Vous avez à disposition au secrétariat de la F.E.D.E.P.S.Y. l'ensemble des textes concernant l'évolution du statut du psychothérapeute. Ceux qui aiment la littérature sont gâtés, surtout que les choses se renouent.

J'ai demandé à Jacques Sédât de nous faire un bilan, c'est lui qui organise les réunions du groupe de contact qui regroupe l'ensemble des institutions d'analystes, l'Ecole de la cause et l'IPA compris. C'est lui qui essaie de retenir les options des uns et des autres et qui est informé de l'évolution du côté de la loi. Les choses sont soumises à la Chambre des députés puis au Sénat. Actuellement ce n'est pas que la loi n'existe pas, mais c'est la question de la réglementation d'application qui n'est pas au point. En l'état actuel des choses, les gens luttent pour éviter que ce soit une personne de la préfecture qui s'occupe de cela mais qu'une véritable commission interdisciplinaire fonctionne autour de cette question du statut. (cf. Texte de Jacques Sédât, disponible au secrétariat).

La grande lutte qui vient contre le danger des sectes, c'est d'enterrer des associations de psychothérapeutes qui seraient totalement privées et qui fonctionnent comme une OING. La vraie lutte qui a eu lieu au ministère c'est d'universitariser un minimum les choses du côté du statut du psychothérapeute, au sens de pouvoir inscrire sur sa plaque le nom de « psychothérapeute » et que ce ne soient pas des structures privées qui accordent ce statut (après un certain nombre d'heures). La lutte de

l'ensemble des associations d'analystes résidait dans le fait à éviter cette privatisation de la question du psychothérapeute.

En France, quelque chose est unique par rapport aux autres pays, c'est le fait que les associations d'analystes fonctionnent à part par rapport aux sociétés de psychothérapeutes. Il y a des pays où les analystes rentrent dans une société de psychothérapeutes reconnue pour pouvoir fonctionner. Il y a un climat de lutte qui continue depuis des années, à être absent du débat, c'est une manœuvre européenne qui fonctionne aussi. En Autriche en particulier il faut s'inscrire dans ces sociétés de psychothérapies. En France, on a une chance, le fait que les sociétés d'analystes qui sont par hasard présentes dans l'article 52, c'est une des modalités pour pouvoir demander le titre de psychothérapeute, miracle puisque c'est l'unique pays où cela fonctionne.

Daniel Lemler : J'avais repéré l'adresse des psychothérapeutes aux sénateurs qui discutent de tous ces éléments :

« Le clivage est arrivé entre les psychanalystes qu'elle intronise, et les psychothérapeutes qu'elle exclut et rend ce texte de loi professionnellement et éthiquement inacceptable, les uns et les autres étant formés dans des instituts privés selon des critères très proches ».

Donc les psychothérapeutes continuent à essayer de se mouler sur la psychanalyse, dont l'importance pour nous de défendre, comme Freud l'a toujours fait, la question de la psychanalyse dans sa différence avec les psychothérapies.

Jean-Richard Freymann : Là où c'est devenu pervers à souhait, les instituts de psychothérapeutes ont mis dans leur intitulé le mot « psychanalyse ». C'est un brouillage complet, d'arriver à soutenir et à interroger dans nos formations les différenciations à faire, est fondamental

b) Nouvelles propositions de travail

Nous allons en parler dans l'A.G. du G.E.P.

Annonce de la prochaine assemblée générale : le 12 octobre 2010

Fait à Strasbourg, le 18 juin 2009

Jean-Richard Freymann
Président de la F.E.D.E.P.S.Y.
Evelyne Kieffer
Secrétaire

**Procès-verbal de l'assemblée générale du
Groupement des Etudes de Psychanalyse (G.E.P.)
Année 2008
12 juin 2009**

Le 12 juin 2009 à 21 h les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du Président.

L'assemblée est présidée par Daniel Lemler, président du G.E.P.

Le secrétariat est assuré par Evelyne Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale de l'exercice 2007

2. Rapport financier présenté par Jacques Weyl

Les cotisations encaissées dans le cadre du G.E.P. se montent à 15 796 € et les dépenses réalisées sont de 14 691 €. La participation du G.E.P. aux charges de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y. est de 13 000 € pour l'exercice 2008, inchangée par rapport à l'année précédente.

Le bénéfice de l'exercice 2008 est de 1 155 €, montant très proche de celui de 2007.

Le produit des adhésions était de 15 674 € en 2007 et de 15 796 € en 2008.

Quitus : pour à l'unanimité.

3. Rapport moral présenté par Daniel Lemler

Comme chaque année après l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y., nous avons déjà passé en revue les différents sujets concernant le G.E.P.

Je veux insister sur un point que nous avons évoqué, l'importance d'un lieu d'enseignement et de transmission de la psychanalyse et défendre le signifiant « psychanalyse » qui est très attaqué aujourd'hui. Rappelons qu'une des angoisses les plus importantes de S. Freud était que la psychanalyse soit ravalée à n'être qu'une psychothérapie parmi les autres et toute son œuvre était consacrée à défendre sa spécificité. En effet, sa question n'était pas de faire la guerre aux psychothérapies mais de marquer la spécificité de la psychanalyse. Faire écho du travail qui est en cours s'inscrit dans et poursuit cette démarche.

L'importance de cette tête de pont qui existe encore en psychiatrie par rapport aux enjeux actuels apparaît, entre autres, dans les conséquences de l'assassinat, par un patient en fugue, de cet étudiant, à Grenoble l'an passé. Des internes ont pu se rendre compte que le discours dans lequel ils étaient formés ne donnait pas argument pour répondre aux exigences actuelles d'un gouvernement par rapport à ce genre d'incident. De ce fait, la psychanalyse offrait un outil de réflexion intéressant pour essayer de penser ce genre d'événement et d'argumenter sur leur praxis, les patients et la place de la clinique à l'hôpital psychiatrique dans les temps qui viennent. Proposer une approche de la clinique freudienne répond alors à cette recherche d'outils cliniques, théoriques et thérapeutiques.

On peut dire quelque chose sur *Convergencia* par rapport à cela. A l'insu de mon plein gré je me suis trouvé dans cette aventure-là. Je faisais partie depuis quelques années d'un groupe de travail plurilinguistique avec des gens qui venaient d'Italie, d'Amérique latine, de New York et de Paris (!) qui sont tous membres de *Convergencia*. Par ailleurs, ayant été sollicitée en ce sens, la F.E.D.E.P.S.Y. postulait son entrée dans cette structure institutionnelle.

Convergencia est un mouvement qui met en lumière une question très particulière : l'archipellisation des institutions lacaniennes après la mort de Lacan. C'est un des aboutissements d'une question qui est travaillée depuis une vingtaine d'années et qui a eu plusieurs destins. Il interpelle les gens à la fois sur un des caractéristiques de l'IPA : qu'est-ce qui fait quelle réussit à maintenir son statut d'unicité depuis 1911 ? Ce qui pose une autre question corrélativement : est-ce que cette archipellisation est un effet de l'enseignement de Lacan ?

En tous les cas, un travail s'est fait à partir d'un signifiant particulier, lacano-américain, qui vient du séminaire de Caracas qui a la particularité de ne pas avoir été écrit par Lacan et sur lequel s'est fondée la question lacanienne dans l'Amérique latine. La question analytique y existait déjà du temps de Freud, tout comme du temps de Mélanie Klein qui a eu beaucoup d'audience en Amérique latine. Mais ce fameux discours de Caracas a déterminé les américains latins en position de *lecteurs* de Lacan. Ils ont été désignés par rapport aux français qui étaient des *auditeurs* de Lacan.

Les premières manifestations lacano-américaines avec congrès ont rencontré le premier regroupement des institutions du côté français qui est *l'Interassociatif*. Ce dernier a subi plusieurs revers, est devenu international, a amené des regroupements d'associations. Et, en fait, *Convergencia* est un peu l'articulation entre deux mouvements lacano-américains et *l'Interassociatif* qui a la particularité de réunir 45 associations qui sont plus ou moins présentes en fonction de leur représentation. C'est un mouvement très ouvert, très démocratique et qui a une grande particularité qui est le mélange des langues. Cristina Burckas qui a participé au congrès qui a eu lieu à Buenos Aires en mai a bien repéré qu'une des richesses qui se joue à *Convergencia* est la présence d'Américains, d'Espagnols, de Portugais, de Français... un véritable brassage des langues... Il y a même actuellement des Chinois. La structure et le cadre sont très rigoureux et nous avons été acceptés à l'unanimité au mois de mai avec deux autres associations avec *Espaço Psicanalise* de Sao Paulo, association brésilienne, et avec *Lazos* qui est une institution de l'Argentine. Il y a nombre de projets en cours, un congrès en décembre qui aura lieu à Paris et qui sera organisé par la F.E.D.E.P.S.Y. avec *Dimension de la psychanalyse* et *Analyse freudienne* et *Intersecção psicanalítica do Brasil*, donc quatre associations et le thème est proposé par la F.E.D.E.P.S.Y. : « Symptôme et sintome ».

Nous avons une représentante permanente à Paris qui nous rend également un rapport suite aux réunions.

Jean-Richard Freymann : Je me suis un peu engagé vis-à-vis de *Convergencia* qui proposait que leur prochain congrès ait lieu à Strasbourg... or notre congrès étant programmé dans deux ans, je proposais plutôt un congrès international dans six ans à Strasbourg.

Daniel Lemler : Parmi les informations plus récentes il y a donc en décembre le congrès « Symptôme et sintome », et le 12 et 13 juin 2010 un colloque à Paris en présence d'associations américaines et européennes sur « Symptôme, corps et interprétation » auquel la F.E.D.E.P.S.Y. participera également en tant que membre à part entière.

Jean-Richard Freymann : Je vous conseille donc de noter ces dates, toutes ces activités permettent une diversification. Contrairement à ce que vient de dire Daniel Lemler à Paris il y a une lutte acharnée entre *l'Interassociatif* et le comité parisien de *Convergencia*.

Daniel Lemler : Juste un mot sur le rapport qu'a établi Cristina Burckas qui nous a représenté en Argentine : « La F.E.D.E.P.S.Y. fut reçue très chaleureusement surtout du côté argentin et ils sont très intéressés par un futur contact avec les collègues strasbourgeois ».

Articulation avec le Centre de recherche

Jean-Richard Freymann : Il aurait justement cette fonction de s'enrichir des travaux des différents congrès et séminaires, avec pour mission de faire la synthèse des travaux et formations en cours. Je voudrais aussi proposer de refaire un séminaire l'été prochain (2010), dans un lieu à déterminer, qui nous permettrait que le Centre de Recherche fasse la synthèse sur le plan du rapport à la pratique.

4. Les activités

Les unes et autres personnes présentes font part des activités qui vont être reprises ou mises en place à la rentrée.

Elles vont être développées à la réunion de rentrée programmée le mardi 15 septembre 2009.

Inscription des nouveaux membres (cf. Procès-verbal de l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y.).

Approbation du rapport moral à l'unanimité.

Fait à Strasbourg, le 16 juin 2009

Dr Daniel Lemler
Président du G.E.P.

Evelyne Kieffer
Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

**Procès-verbal de l'assemblée générale de
l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg (E.P.S.)
Exercice 2008
12 juin 2009**

Le 12 juin 2009 à 21h45 les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Pierre Jamet, président de l'E.P.S.

Le secrétariat est assuré par Evelyne Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale 2007

Approuvé à l'unanimité par l'ensemble des présents.

2. Bilan financier

Le résultat d'exercice est de 2969 € d'excédent contre 1446 € l'année précédente. Il a doublé et cela s'explique par l'augmentation des adhésions. Les charges ont également augmenté.

Le capital souscrit n'a pas été appelé. Il y a des fonds propres dus aux excédents des années précédentes qui sont restés dans l'association. L'excédent cette année est d'environ 3000 € contre 1450 € l'an passé, et le cumul des bénéfices antérieurs était de 5010 € auxquels s'ajoutaient les 3000 €. Les capitaux propres sont donc de 9460 €.

En conclusion le résultat a pratiquement doublé et les cotisations ont légèrement augmenté.

Quitus : l'assemblée approuve les comptes à l'unanimité et donne quitus au trésorier.

3. Rapport moral présenté par Pierre Jamet

Pierre Jamet : Le moral est bon... (!). Après tous ces bénéfices non secondaires, la mélancolie n'est pas de mise. Nous avons fait deux agoras, devenues presque rituelles, l'une à Paris, l'autre à Strasbourg et nous avons, à chaque fois, reçu un postulant au premier témoignage le matin et l'après-midi pour le second témoignage. Nous avons en ce moment 22 postulants pour le premier témoignage et 16 pour le second. L'E.P.S. est quelque peu sous pression, et il faut décider comment répondre à ces demandes.

Jean-Richard Freymann : On commencera à en parler demain à l'agora, nous allons essayer de mettre sur le chantier un certain nombre de nouvelles propositions à l'intérieur de l'Ecole auxquelles vous serez associés par la suite. Puisque nous avons une certaine internationalisation et que l'on voit bien que les questions autour de la passe, autour du compagnonnage et des témoignages directs, tranchent par rapport à ce qui se passe dans les autres institutions, beaucoup d'autres personnes sont intéressées. Nous allons avoir à repenser les structures d'adhésion et d'autre part à mettre sur le chantier de repenser les différents pôles de la

formation de l'analyste, pôles spécifiques à redéfinir et surtout de réintroduire un travail et un questionnement sur les différentes formes de contrôle. Vous serez tenus au courant. Ce ne sont pas exclusivement les gens de l'école qui seront associés à la réflexion, il s'agira de trouver des modalités pratiques, surtout pour les seconds témoignages qui tournent autour des questions du devenir analyste et aussi de la spécificité de l'analyse, et de voir comment intégrer le pôle de la supervision, de l'analyse de contrôle qui sont la seule manière pour nous de se repérer sur la pratique des uns et des autres. Non pas d'obliger à rendre compte de ce qui se passe dans les contrôles mais au contraire, que le contrôlant puisse témoigner de ce que cela lui apporte par rapport à la cure elle-même.

Les deux agoras suivantes auront lieu à Strasbourg aux dates suivantes : 23 janvier 2010 et 19 juin 2010.

Je vous encourage aussi à poser vos questions aux personnes qui sont au sein de l'Ecole. Si on étudie les choses par rapport aux autres institutions, le but est d'éviter de faire fonctionner nos procédures comme des examens. Comme nombre de demandes se font à partir de l'affaire du statut du psychothérapeute, il faut penser des procédures qui tiennent compte de ces demandes de gens qui n'ont pas de formation universitaire. Il convient de développer au maximum la question de l'analyse profane, de tenir compte des mécanismes du rapport à l'inconscient pour essayer d'être le plus performant possible dans son rapport à la pratique individuelle.

Pierre Jamet : Nous avons beaucoup de demandes de gens qui n'ont pas accès à la pratique...

Jean-Richard Freymann : En confidence, en voyant le fonctionnement des internes il est inquiétant de voir que les gens commencent le contact avec les patients, après le début de l'internat. Les gens sortent de prépa et en début d'internat débute leur rapport au réel de la consultation avec les patients. Pour la F.E.D.E.P.S.Y. il y a un travail à faire aussi par rapport aux psychologues, une offre à soutenir par rapport aux jeunes générations. Au vu de nombre d'institutions issues du lacanisme où les gens vieillissent ensemble, avec très peu d'accès pour les générations qui suivent, la force de la F.E.D.E.P.S.Y. pour le moment – et cela doit être poursuivi – car là est possible la transmission.

Approbation du rapport moral à l'unanimité.

Fait à Strasbourg, le 16 juin 2009

Pierre Jamet
Président de l'E.P.S.

Evelyne Kieffer
Secrétaire

ACTIVITES DES MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

2009-2010

GROUPEMENT DES ETUDES DE PSYCHANALYSE - G.E.P. STRASBOURG

Echanges dialogués autour de « Les pulsions »

Séminaire de Jean-Richard FREYMANN (2009-2010)

Les pulsions, leurs définitions, leurs mécanismes, leurs détours et leur clinique

2e année : Une clinique à inventer

La première année a été consacrée à mettre en place les opérateurs nécessaires du champ des pulsions, à poser les différentes étapes de sa théorisation chez Freud et son devenir chez Lacan. Le lecteur trouvera l'ensemble des textes sur le site www.fedepsy.com où il suffit de se reporter.

En quoi les cures analytiques abouties nous permettent-elles de penser aujourd'hui le concept de jouissance ?

De quels ingrédients est constituée la pulsion de mort ?

La psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent nous donne-t-elle accès à la texture de la pulsion ?

Comment penser l'effet des pulsions sur la réalité de la structure et sur l'extériorité ?

Qu'est-ce qu'un acte pulsionnel ?

Peut-on trouver une praxis de l'idéalisation et la sublimation ?

Comment y situer les fins d'analyse ?

17.11.2009

Généralités

Jean-Richard Freymann, Pierre Jamet – Discutant : M. Patris

1.12.2009

Jouissance et pulsion

Marcel Ritter – Discutants : Ferdinand Scherrer, Jean-Richard Freymann

15.12.2009

La pulsion de mort

Jean-Marie Jadin – Discutants : Ferdinand Scherrer, Jean-Richard Freymann

12.1.2010

Les pulsions chez l'enfant

Gabriel Boussidan – Discutants : Hervé Gisie, Jean-Richard Freymann

26.1.2009

Les pulsions chez l'adolescent

Serge Lesourd – Discutants : Sylvie Lévy, Jean-Richard Freymann

23.2.2009

Les pulsions dans l'hystérie

Dominique Péan – Discutants : Cathie Neunreuther, Jean-Richard Freymann

9.3.2009

Pulsion et sublimation

Daniel Lemler – Discutants : Sylvie Lévy, Jean-Richard Freymann

30.3.2010

Pulsions, limites et franchissements

Bertrand Piret – Discutants : Jean-Raymond Milley, Jean-Richard Freymann

20.4.2009

Les actes pulsionnels : les pulsions dans le cadre de l'anthropologie de la vengeance

Philippe Breton – Discutants : Michel Levy, Jean-Richard Freymann

4.5.2010

Les mécanismes des pulsions : idéalisation, sublimation

Alain Vanier – Discutants : Pierre Jamet, Jean-Richard Freymann

18.5.2010

Synthèse sur les pulsions

Jean-Richard Freymann – Discutants : Michel Patris, Pierre Jamet

**Date et lieu : le mardi de 12h30 à 14h -
Clinique Ste Barbe 29 fg National 67000
Strasbourg**

**Contact : Secrétariat du Dr Freymann tél.
0388411551 – freymjr@wanadoo.fr**

Lecture des Séminaires de Jacques Lacan : « L'angoisse »

Questionnement étudiant coordonné par
Jean-Richard FREYMANN, Cécile VERDET, Sylvie
LEVY, Marc LEVY...

L'angoisse 1962-63, *Séminaire Livre X*, Seuil, 2004.

Un chapitre par séance de travail, chapitre qui sera généralement retravaillé le mois suivant. L'année 2009-2010 débutera le lundi 12.10.2009 par une deuxième lecture du chapitre XIII du 13 mars 1963 : « Aphorismes sur l'amour » et plus particulièrement des sous-chapitres 2 et 3.

Ce séminaire est ouvert aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y. et de l'ASSERC.

**Date et lieu : 2^e lundi du mois, Reprise en
octobre lundi 12.10.09 à 21h15 - 16 av de la
Paix Strasbourg
Contact : Secrétariat Dr Freymann Tél.
0388411551 Fax 0388450272 -
freymjr@wanadoo.fr**

Le séminaire « Le Savoir-Déporté »

Daniel LEMLER

La poursuite de la lecture du livre d'Anne-Lise Stern nous a amené à faire une longue incursion dans l'œuvre d'Imre Kertész.

Voici quelques mots de Jennifer Griffith à propos de notre séminaire 2008-2009 « Comme en réponse aux questionnements d'Anne-Lise Stern dans *Le Savoir Déporté*, Imre Kertész, dans son livre *L'Holocauste comme culture*, nous a interrogé sur notre époque à travers le prisme de son expérience des camps (Auschwitz) mais aussi de quarante ans de vie derrière le Mur. Est-il possible de comparer les camps de concentration nazis et bolcheviques ? Comment Auschwitz est-il devenu « une parabole universelle marquée du sceau de la pérennité » ? Et après la chute du Mur, pourquoi avoir choisi Berlin comme « patrie d'adoption » ? Une lecture aussi de *Par-delà le crime et le châtiment* de Jean Améry, œuvre au centre de la conférence qui a donné son titre au livre de Kertész. L'expérience qu'Anne-Lise Stern nous transmet nous donne des clefs pour appréhender l'expérience des camps d'extermination, mais aussi l'articulation de cette expérience avec la psychanalyse, ainsi que Lacan en fait mention dans la proposition d'octobre. Nous allons continuer notre lecture cette année.

Il n'y a pas de problèmes pour prendre cette lecture en cours de route. Aussi cette perspective de travail vous intéresse, prenez contact avec moi.

**Date et lieu : 1^{er} mercredi du mois. Début le
4.11.09 à 20h30, 1 rue Murner Strasbourg.
Contact : Daniel Lemler Tél 0388613551
Fax 0388450203 - dlemler@noos.fr**

Séminaire « Les enjeux transférentiels de la formation à l'analyse »

Daniel LEMLER

La lecture de l'introduction au narcissisme nous a mené vers un article de François Perrier sur lequel nous avons débattu tout au long de cette année.

Voici la présentation de cet article par Martine Chessari : « Psychanalyse de l'hypocondriaque : Conférence faite en 1959 au Groupe de l'Evolution Psychiatrique. Son adresse est le corps médical mais aussi implicitement les psychanalystes post-freudiens de la SPP. Il y retrace le cas de Gérard qui deviendra le cas princeps de sa théorisation sur le corporel. Perrier part d'un questionnement sur la clinique et aussi sur les impasses de la cure de Gérard, pour réinterroger les définitions freudiennes relatives à la question fondamentale de la libido et de ses investissements économiques. Et propose une lecture originale et féconde du texte de référence de Freud, à savoir, son introduction au narcissisme (1914). »

Nous reprendrons nos recherches en envisageant le transfert dans le traitement de l'homme aux rats. Pour ce faire, nous nous référerons en parallèle au récit de ce cas, publié en 1909 : *L'homme aux rats : remarques sur un cas de névrose obsessionnelle*, et à *L'homme aux rats : Journal d'une analyse* qui est la transcription des sept premières séances de cette cure.

**Date et lieu : 4^e jeudi du mois.
Début le 26.11.09 à 20h30, 1 rue Murner Strasbourg
Contact : Daniel Lemler Tél 0388613551 -
dlemler@noos.fr**

Séminaire « Apports de Freud à la psychiatrie : Fondation d'une nosologie et sa subversion »

Daniel LEMLER

Pour découvrir le contexte de la découverte de Freud, sur le plan théorique, clinique mais aussi personnel, je me suis référé dans un premier temps à sa *Selbstdarstellung*, son auto-présentation, ou encore *Ma vie et la psychanalyse*, selon la traduction de Marie Bonaparte, parue la même année que l'original, 1925, ce qui est rare, et qui a été revu par Freud lui-même. C'était l'occasion de faire découvrir un texte que l'on n'étudie pas souvent. Il est particulièrement intéressant de voir comment Freud se raconte et bâtit son propre mythe. Cette lecture a été complétée de celle de la notice nécrologique qu'il a écrite suite à la mort de Charcot, qui donne une idée du milieu où travaillait Freud.

A partir de la rupture épistémologique provoquée dans le champ de la médecine par l'interprétation qu'il propose de l'hystérie, Freud élabore une nouvelle nosologie, qu'il subvertira, une première fois, avec les *Abwehrneuropsychosen*, les

psychonévroses de défense. Ce sera le sujet de cette année.

Séminaire inscrit dans le cadre de l'ASSERC, ouvert aux étudiants du DES de psychiatrie, aux étudiants en psychologie, et aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y.

Date et lieu : 2^e mardi du mois à la salle polyvalente de la clinique Psychiatrique, 18 h.
Début exceptionnellement le mardi 17.11.09.
Contact : Daniel Lemler Tél. 0388613551 - dlemler@noos.fr

Lecture du Séminaire livre IV de Jacques Lacan : « La relation d'objet »

Sylvie LEVY, Marc LEVY

Ce séminaire s'adresse entre autres aux personnes questionnées par une première approche des séminaires de Jacques Lacan.

Après la lecture des trois premiers séminaires, cette année nous poursuivrons, au rythme de chacun, par la lecture de *La relation d'objet*, *Le Séminaire Livre IV*, 1956-57.

Un séminaire par séance de travail, généralement retravaillé le ou les mois suivants.

La reprise aura lieu avec le chapitre VIII du 23 janvier 1957 : « Dora et la jeune homosexuelle » ainsi qu'une relecture de la fin du chapitre VII.

Ce séminaire est ouvert aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y. et de l'ASSERC.

Date et lieu : 1^e lundi du mois. Début le 5.10.09 à 20h30 - 16 av de la Paix Strasbourg
Contact : Sylvie Lévy Tél. 0388619563, Marc Lévy 0388610888 – sylev@noos.fr

Séminaire « RSI »

Jean-Pierre ADJEDJ

Groupe de travail sur le séminaire de Jacques Lacan RSI.

Date et lieu : 3^e jeudi du mois à 20h30 – 3 rue Turenne Strasbourg
Contact : Jean-Pierre Adjedj Tél. 0388354046 – jpadjedj@gmail.com

Séminaires « Les bases conceptuelles »

Liliane GOLDSZTAUB

Cette année le séminaire commence avec *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* de Jacques Lacan – Chapitre 4.

Date : un jeudi par mois de 20h à 22h
Contact : Liliane Goldsztaub Tél. 0388220060

Séminaire « Le temps, l'intuition, l'amour »

Michel LEVY

Après avoir passé en revue quelques formules de la psychanalyse dont il s'agissait de lever les évidences, cette année nous nous intéresserons à mettre en mots l'idée de l'instant.

Entre un passé déjà mort et un futur non advenu, que reste-t-il comme temps pour vivre ? Nous verrons comment l'intuition, soutenue par le jugement et l'expérience, peut conduire à de nouveaux affects, peu explorés par la psychanalyse.

La joie est une dimension nouvelle, supposée par un réagencement pulsionnel...

Date : séminaire mensuel, jeudi soir, début le 22.10.09 à 20h15
Contact : Michel Lévy Tél. 0388617474

Séminaire « Création et psychanalyse » autour des enjeux psychiques de la création

Cécile VERDET

Nous continuerons à examiner ces enjeux à partir de l'approche de créations contemporaines et des discours qu'elles suscitent dans les différents champs : psychanalyse, science et médecine, histoire de l'art etc... Nous tenterons de les confronter aux théories déjà existantes pour questionner leurs effets sur la subjectivation et interroger les incidences psychiques de ce qu'on appelle les « métaphores contemporaines ».

Date : 2^e mercredi du mois, début en octobre 2009, 21h, 16 av de la Paix Strasbourg
Contact : Cécile Verdet Tél. 0612168470

Séminaire « Enfants »

Françoise CORET

Cette année encore les « ENFANTS » poursuivront leur mise en « cause » de la subjectivité, comme intemporelle puisque l'infans est toujours au cœur et à l'origine de chacun d'entre nous.

Le point de départ du travail du séminaire sera le jeu vidéo des SIMS et l'assuétude aux images. Qu'en est-il du « virtuel » et de la numérisation ?

Les modifications de l'Autre social affectent plus conséquemment l'enfant et la clinique quotidienne témoigne des désarrois intenses des petits hommes.

Ce séminaire s'adresse à tous ceux qui travaillent avec des enfants dans une vision analytique.

**Date et lieu : 2^e lundi du mois à 20h30, 34 rue
Schweighaeuser 67000 Strasbourg.
Début le 12.10.09.
Contact : Françoise Coret Fax : 0388450861 ou
drcoret@noos.fr)**

**Séminaire « Le corporel et l'analytique »
A partir des travaux de François Perrier**

Martine CRESSARI POREE DU BREIL

Ex nihilo, ...nihil !

« Ce n'était pas une cabane de taureau, mais un puits. Si profond que les pierres, que lançait Nicolas, y semblaient rôder à travers de longs couloirs : frappant à une porte, puis à une autre, elles s'enfuyaient ou bien paraissaient ralentir leur course et s'appuyer au mur. Quand l'une d'elles parvenait jusqu'au fond, l'on entendait longtemps dans l'eau surprise de légers gémissements ou des soupirs, comme : à quoi bon ? à quoi bon ?[...] Comment Lalie, si elle est seule, a-t-elle pu le retrouver, dans l'obscurité ? Elle entend monter d'abord le bruit rongeur d'une source ; puis une feuille sèche que le même vent balance continuellement, comme un soupir, et : « Quel puits surprenant, dit-elle, où je me vois dans l'obscurité. » Une dame-de-puits grimpe d'une poutre à l'autre » (Jean Paulhan, Lalie).

Magnifique nouvelle de Jean Paulhan où se côtoient l'étrange et le poétique. C'est l'une des références de F. Perrier quant à la question de l'amour qui jalonne une élaboration riche d'enseignements et que nous vous invitons, à notre tour, à redécouvrir.

A suivre Perrier dans son cheminement vers les arcanes abyssales du continent noir, la question de l'amour se lie progressivement à celle de la mère. Et voici comment : « Une formule déjà connue : "Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas". Enrichissez cette formule sur le mode suivant, pour une femme : "aimer c'est donner ce qu'on n'a pas c'est à dire une mère". Ça peut être une impossibilité d'amour » (François Perrier L'Amour, Séminaire 1970-1971).

Interprétation pour le moins surprenante, mais nous n'avons pas encore dit ce qu'est « une mère ». Pour l'heure, l'amour convoque la scène primitive, scène des origines, où se joue la question déterminante des paramètres constitutifs du désir du sujet. Et l'impossibilité d'amour renvoie aux impasses du féminin, dans l'échec d'une transmission qui s'actualise sur fond de double langue et parce que le désir, c'est le désir de l'Autre. Du coup, c'est le rapport de la fille à la mère qui est interrogé et la mère devient le lieu de l'Autre, lieu d'un désir référé à l'Autre et à partir des trois générations de regards. Les dames-de-puits.

« J'ai trouvé celui que mon cœur aime. Je l'ai saisi et ne le lâcherai point, que je ne l'aie fait entrer dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a conçue. » C'est maintenant la Sulamith du Cantique des Cantiques qui parle et Perrier va traduire l'impasse du féminin par la question de l'Immaculée Conception, parthénogenèse d'une femme amatrie qui bute sur la résistance de sa

virginité à l'émergence de sa propre question. L'amatrie c'est aussi la fille de Jephthé, dans le Livre des Juges, condamnée à payer le prix de sa fécondité et de sa vie, pour le rachat de son père.

Et dans ce fil, se dessine la question de l'objet, partiel, perdu, de désir, fétiche, pour une naissance, celle de la cause du sujet et de l'être de sa signifiante.

L'amour produit une certaine « démoïsation », un renouvellement du statut narcissique du sujet. Il apparaît alors comme le lieu même de ce qui advient pour le sujet comme création ex nihilo, avec le réel, donc la mort, en place de tiers, c'est à dire dans une forme d'extériorité qui suppose, du coup, un certain écart.

Création ou perversion, dans leur rapport mutuel à la question de la sublimation et pour la répétition d'une scène primitive dont le pervers se fait le créateur et le jouisseur, dans une expérience toujours abortive, jamais structurante et donc toujours insistante.

Création en référence à l'acte analytique et pour une réhabilitation du silence comme garantie de « l'autre scène ».

Et création amoureuse pour une réhabilitation du puits de vérité, qui laisse en marge le savoir. S'avoir, ça voir... « A travers les branches de l'arbre, le ciel paraît tourner, et ses étoiles s'allumer et s'éteindre. Lalie avance jusqu'au bord de la mare, sans faire le moindre bruit et se penche. Mais à peine a-t-elle regardé qu'elle se sent obligée à rester : c'est que son image dans l'eau, elle ne la distingue pas. Elle sait bien que cette image est là, parmi les dames. Mais laquelle ? « Dans le jour, pense-t-elle, je reconnaîtrais mes cheveux » (Jean Paulhan).

En cette fin d'année, notre avancée sur les traces de Perrier s'arrête sur la difficile question de la jouissance, des jouissances. C'est en en reprenant les tenants que nous entrerons en matière, pour cette troisième année avec L'Amour, et pour aborder progressivement la question du matriciel.

Ex nihilo nihil in nihilum nil posse reverti (Lucrèce).

Aucune chose ne peut venir de rien, ni retourner à rien.

**Date et lieu : 1^{er} jeudi du mois à 20h, début le
1.10.09 - 16 avenue de la Paix Strasbourg
Contact : Martine Chessari Tél. 0666249737 -
mchessari@free.fr**

Séminaire « Les enseignements de la psychanalyse – Freud, Lacan... et quelques autres au chevet de l'Homme aux loups » :

Anne-Marie PINÇON

Ce séminaire propose un retour aux textes à partir de quelques figures qui ont émaillé l'histoire de la psychanalyse.

Quelle lecture pouvons-nous en faire aujourd'hui ? Quels enseignements dans l'actuel de notre clinique ? Nous aborderons ces questions par le commentaire du texte intitulé « L'homme aux loups » (in Sigmund Freud, Les cinq psychanalyses, PUF).

**Le séminaire débutera le 19.10.09 à 18h
16 av de la Paix Strasbourg.
Contact : Anne-Marie Pinçon Tél. 0388660494 –
am.pincon@9online.fr**

Séminaire : Vers l'au-delà du principe de plaisir
Michel CONSTANTOPOULOS

En bon scientifique, Freud, à ses débuts, a conçu l'appareil psychique selon un modèle énergétique conforme à la science de son époque : le principe de plaisir est calqué sur le principe d'entropie. Mais il s'est vite aperçu que son objet d'étude, le sexuel et ses avatars, loin de se plier à ce cadre, le débordait par des phénomènes spécifiques : le plaisir préliminaire d'abord, puis la répétition et la jouissance, à l'oeuvre dans le symptôme.

Ce séminaire se propose de suivre le cheminement qui, au fil des textes, a progressivement amené Freud à prendre acte de cette spécificité du sexuel. S'en est suivi une série de remaniements qui, menant au-delà du principe de plaisir, ont marqué la théorie comme la pratique de la psychanalyse. D'où la question : quels enseignements pouvons-nous tirer de ce parcours aujourd'hui, alors que nous faisons face à une nouvelle vague de scientisme ?

Le séminaire se déroulera en six séances, le premier jeudi du mois, et portera sur les thèmes suivants :

5.11.09 : *Le principe de plaisir préliminaire : une idée neuve issue de l'énergétique sexuelle*

3.12.09 : *Entre deux paradigmes du symptôme : l'infantilisme sexuel*

7.1.10 : *Le cas Dora : la métaphore de l'huître et de la perle*

4.2.10 : *Les technologies de l'aveu et la découverte de la sexualité infantile : une généalogie de l'enfant pervers polymorphe*

4.03.10 : *Le petit Hans : l'irruption traumatique du sexuel*

1.4.10 : *L'enfer du désir : répétition et jouissance*

**Date : 1^{er} jeudi du mois aux dates citées
Contact : Michel Constantopoulos, 11 rue
Twinger 67000 Strasbourg Tél. 0388369783
La participation au séminaire est ouverte.**

Séminaire « Antigone »

Catherine BROUSSE

Antigone... hystérique, mélancolique ou *sub-limes* ? ... représentant, symbolisant ou réincarnant la loi des Dieux, ou encore, des humains ? ... inscrite dans un personnage de mort ou de vie ?

A travers différents textes d'Antigone et différentes lectures qui ont été faites, nous nous demanderons s'il est judicieux de s'appuyer sur les outils de la psychanalyse pour dire quelque chose d'un personnage de tragédie, d'un peintre, d'un écrivain ou d'un homme politique ?

La forme littéraire ou l'exigence d'écriture, le contexte socio-politique de l'époque, la psychanalyse de l'écrivain n'influencent-ils pas aussi l'interprétation que l'on peut faire d'une oeuvre ou d'un personnage ?

**Contact et renseignements : Catherine Brousse
Tél. 0681786473 – schwing.catherine@neuf.fr**

LES GROUPES CLINIQUES

Groupe clinique
coordonné par *Daniel LEMLER*

**Date et lieu : 3^e jeudi du mois. Début 19.11.09
à 20h30 au 1 rue Murner Strasbourg
Contact : Daniel Lemler Tél. 0388613551 -
dlemler@noos.fr**

Groupe de formation à la clinique

Mireille LAMAUTE-AMMER

Nous poursuivrons ce travail de recherche et de confrontation théorie/pratique. Nous maintenons l'exigence de l'articulation entre la présentation clinique et l'exposé théorique.

L'entrée dans ce groupe est possible pour des psychologues et des étudiants en Master (1 ou 2) de psychologie.

Groupe de 10 personnes maximum.

**Date et lieu : une fois par mois le mardi à
16h30, reprise le 29.09.09
16 av de la Paix Strasbourg
Contact : Mireille Lamaute-Ammer -
mireille.ammer@tele2.fr**

Groupe de travail « Reprise de pratiques professionnelles autour du bilan de compétences »

Isabelle BAUSSAN, Bernadette HECKEL

Si le discours capitaliste promeut la vitesse, le projet professionnel se construit pas à pas...

Le bilan de compétence est une action limitée dans le temps, qui connaît un rythme, une durée, des séquences, des intervalles, des interruptions, un après-coup...

Son contexte codifié ritualise d'emblée ce déroulement : 24 heures de face à face, entretiens à thème, questionnaires qualité... Le temps est prévu, mesuré, contrôlé... Taylor est passé par là.

Mais le sujet en souffrance vient en bilan avec ses questions qui se réclament d'un autre temps.

Temps linéaires, temps en boucle, répétition, régression, perlaboration, après-coup, le bilan déploie la question du temps. Mais de quel temps parle-t-on ? Du temps du désir, du temps de l'Autre (social) ? Au travers d'études de cas, nous tenterons de repérer les points d'achoppements mais aussi les leviers qui amènent au changement, à la prise de décision, à partir de situations qui évoluent positivement et d'autres qui résistent.

Le travail engagé depuis deux ans à travers les études de cas ont mis en lumière cette dimension centrale dans nos activités : l'acceptation de la perte dans la prise de décision, aspect du bilan qui échappe au contrôle qualité comme à la toute puissance du consultant « expert », temps de l'inconscient, travail de castration et de deuil.

Comment nos méthodologies peuvent-elles intégrer cette dimension là ? Par la prise en compte du transfert, thème de notre travail démarré en 2008-2009 (*Transfert et Posture*) qui se poursuivra cette année à raison d'une séance mensuelle.

« Le principe du transfert tient à ce qu'un opérateur se définit comme axe de temporalisation de la question de l'autre » écrit François Perrier dans « Sur la clinique, le transfert et le temps » (in *L'Inconscient*, 6, Paris, PUF, 1968). Nous démarrerons notre travail par l'étude de ce texte.

Date : 3^e mardi de chaque mois
Contact : Isabelle Baussan Tél. 0670353728 -
isabelle.acker-baussan@wanadoo.fr ou
Bernadette Heckel Tél. 0613633709.

Groupe de travail « Lire le Coran – une approche psychanalytique »

Khadija NIZARI

Après une première année de travail et de lecture du texte coranique, nous aimerions poursuivre cette année notre exploration et approfondir notre approche psychanalytique, et ce à partir de la question du père telle que l'amène la psychanalyse. Nous voudrions, à travers cette approche penser ce dire coranique et opérer un mouvement régressif, qui va nous permettre d'interroger psychanalytiquement le primitif, l'archaïque et le soumis qui caractérise ou non ce discours. Comment l'intrication du subjectif et du collectif arrive-elle à prendre place dans la culture et la civilisation ? Comment la notion de la loi et de la fonction paternelle trouve-t-elle ou non un lieu d'émergence et d'expression ?

L'approche de ce texte se fait à la lumière d'écrits psychanalytiques qui ont déjà pensé cette notion du religieux, tels que *L'avenir d'une illusion* et *Totem et Tabou*. On aimerait cette année avancer dans l'articulation entre ces écrits et le dire coranique.

Dates et lieu : 3^e jeudi du mois à partir du
15.10.09 à 20h. - 16 av de la Paix Strasbourg.
Contact : Khadija Nizari Tél. 0628345621 -
dinizari@free.fr

ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG - E.P.S.

Cartel « Transferts, fins d'analyse, transmission »

Pour l'année 2009-2010, le cartel se poursuit à partir d'un questionnaire sur « l'intransmissibilité de la psychanalyse » (Lacan, 1976), ce cartel a amorcé un travail autour de la question du devenir analyste.

Il tente de repérer la subversion que chaque analysant devrait opérer à partir de l'expérience de la cure, ainsi que les effets de la mise en place de dispositifs de « formation » d'Ecoles (notamment procédure du témoignage à l'E.P.S.).

Le travail se poursuit.

*Jean-Pierre Fourcade, Joël Fritschy, Pierre Jamet,
Mireille Lamautte-Ammer, Anne-Marie Pinçon.*

CINE CLUB DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Le Ciné-club de la F.E.D.E.P.S.Y. en association avec *Vidéo Les Beaux Jours* et en partenariat avec le *Musée d'art Moderne et Contemporain de Strasbourg*, organise une série de rencontres sur le thème

« Les folies au cinéma »

La psychanalyse au risque du cinéma, telle est la proposition de ce cycle qui nous amènera régulièrement à interroger des films qui parlent d'humanité aux prises avec les tourments de nos histoires.

24 novembre 2009 : *Aliénations*, le documentaire de Malek Bensmail, 2003, 1h45

Réalisé en hommage à un père psychiatre qui contribua à fonder l'hôpital Djebel Ouahch de Constantine et tourné dans ce même hôpital, ce film est riche d'informations sur la pratique des psychiatres en Algérie et sur les compromis qu'ils passent avec les autres spécialistes de l'âme humaine (les marabouts et les cheikhs). Filmé en cinéma direct, le réalisateur recueille la parole spontanée des malades soit lorsqu'ils sont reçus en consultation, soit lorsque, internés, ils parlent entre eux ou avec un parent venu en visite. Vers la fin, certains se livrent directement à la caméra. En mettant en évidence les courants souterrains qui travaillent cette société et alimentent sa crise, ce film donne un écho aux multiples souffrances actuelles du peuple algérien.

Organisation : Georges Heck, Jean-Richard Freymann, Joël Fritschy.

Lieu et date : Auditorium du Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg, les mardis à 20 h. - 4.50 € ou 3 € pour les étudiants (nombre de places limité)
Contact : Joël Fritschy 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse Tél. 0389562262

ACTIVITÉS DANS LES AUTRES VILLES

MULHOUSE

L'Autre scène : théâtre, cinéma et psychanalyse

Joël FRITSCHY

La Filature de Mulhouse, scène nationale, en partenariat avec la F.E.D.E.P.S.Y. (*Fédération Européenne de Psychanalyse et l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg*) propose un cycle de rencontres-débats autour de quatre spectacles durant la saison 2009-2010.

Les rencontres de cette année se dérouleront sous la forme de débat – et non plus de conférences – entre un metteur en scène, les comédiens, le public et un psychanalyste. Les échanges ainsi proposés viseront à privilégier, dans l'immédiat après-coup d'un spectacle, une parole spontanée encore sous l'effet de la densité du propos et du jeu théâtral. Elles sont ouvertes à toute personne intéressée par le théâtre, le questionnement psychanalytique dans ses rapports à la culture, à l'art, à l'histoire, à la psychiatrie, au politique.

Quatre rencontres :

Jeudi 22 octobre 2009 : Amerika de et par Claude Schmitz. A l'issue de la présentation rencontre avec *Daniel Lemler*, psychiatre, psychanalyste à Strasbourg

Mardi 17 novembre 2009 : La chambre d'ange, opéra chorégraphique conçu par Nieke Swennen et Christian Sebillé. Ce spectacle a la particularité de réunir des danseurs professionnels contemporains et classiques, des chanteurs lyriques et des comédiens amateurs en situation de grande vulnérabilité physique et psychique.

A l'issue de la représentation, rencontre avec *Nieke Swennen* et *Pierre Jamet*, psychiatre, psychanalyste à Strasbourg.

Samedi 28 novembre 2009 à 17h : Le ciel est vide de Alain Foix. Mise en scène de Bernard Bloch. Avec la participation de *Marc Morali*, psychiatre, psychanalyste à Strasbourg.

Jeudi 25 février 2010 : Sœur Sourire de et par *Mariljke Pinoy*. Avec la participation de *Liliane Goldsztaub*, psychologue, psychanalyste, maître de conférence à la Faculté de Psychologie de Strasbourg.

**Lieu : La Filature 20 allée Nathan Katz
68090 Mulhouse Cedex
Contact : Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers
68100 Mulhouse Tél. 0389562262 -
joel.fritschy@wanadoo.fr**

Cinéma et psychanalyse

« Inceste(s) et folie(s) au cinéma »

Cinq rencontres :

13 novembre 2009 : Shock Corridor de S. Fuller
Intervenant : *Marc Morali*

11 décembre 2009 : Peau d'âne de Jacques Demy
Intervenante : *Liliane Goldsztaub*

8 janvier 2010 : M. le Maudit de Fritz Lang
Intervenant : *Daniel Lemler*

5 février 2010 : Vol au dessus d'un nid de coucou
de Milos Forman
Intervenant : *Jean-Richard Freymann*

18 mars 2010 : Festen de Thomas Vinterberg
Intervenant : *Jean-Pierre Adjedj*

**Lieu : Cinéma Bel Air de Mulhouse
Contact : Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers
68100 Mulhouse Tél. 0389562262 -
joel.fritschy@wanadoo.fr**

COLMAR

Séminaire autour du texte « Lacaniana » de Moustapha Safouan

Hervé GISIE – Jean-Yves GAUME

Cet ouvrage est une présentation des dix premiers séminaires que Lacan a délivrés à l'Hôpital Ste Anne entre 1953 et 1963. Il sert de guide à la lecture et d'éclairage des concepts-clefs et élaborations lacaniens.

En 2009-2010, nous poursuivons la lecture du Livre IX *L'identification*.

Les réunions ont lieu une fois par mois. Chaque participant est encouragé à présenter, au cours de l'année, un topo de son choix, à partir duquel se développent les discussions.

Le groupe peut encore accueillir une ou deux personnes.

**Contact : Jean-Yves Gaume Tél. 0389249494 –
Hervé Gisie Tél. 0688230671**

SARREGUEMINES

Séminaire de lecture de textes de Lacan : *L'identification*

Gérard SCHNEIDER

Après avoir travaillé les textes de Freud « Le moi et le ça », nous enchaînons pour 2009-2010 sur le Séminaire de Lacan *L'identification*.

**Date et lieu : 2^e mardi du mois à 20h,
au CHS de Sarreguemines
Renseignements : Gérard Schneider Tél.
0387983766 – schneider.g@bdmail.com**

NANCY

Séminaire « Angoisse : clinique et théorisations »

Jacques WENDEL – Sylvie PIERRE

La question de la transmission nous préoccupe particulière, un écart semble se creuser de plus en plus entre la clinique psychanalytique et les discours dominants. La notion même de « Malaise dans la civilisation » tendrait à s'effacer. D'où notre désir de créer un lieu où ça se formule, désir de mettre au travail cet écart, cette angoisse qui nous traverse. Nous nous proposons donc de travailler les notions d'angoisse, de temporalité, de réel, de traumatisme...

Angoisse comme concept pivot de la théorisation freudienne et du processus de subjectivation.

Cet argument s'est formalisé à partir de la séance du 22 septembre 2009 qui a réuni six participants.

Séance du 13 octobre 2009 : Commentaire de J. Wendel du texte de Nicolle Kress-Rosen en regard de l'enseignement d'Armand Abecassis et de son propre travail sur l'angoisse.

Pour la suite : éléments issus des moments clés du cheminement freudien du séminaire *L'angoisse* de J. Lacan, *L'infantile en psychanalyse* de Robert Lévy...

Dates retenues : une séance par mois, début le 13.10.09, puis dates à prévoir entre participants
Renseignements : Jacques Wendel Tél. 0383363250

BESANÇON

Cartel

Le cartel créé fin 2006, rattaché à la F.E.D.E.P.S.Y., avec Christina Bachetti, Aline Durandière, Florence Pichot, Stéphane Sosolic, Dominique Vinter poursuivra son travail, soutenu par un psychanalyste de la F.E.D.E.P.S.Y., en se réunissant un mercredi par mois.

Nous aborderons la question de l'**acte** :

Acting out, acting in, en connexion avec le transfert, le passage à l'acte ainsi que la question de la répétition.

(Avec une question corrélative : quel sort est donc réservé dans les institutions qui accueillent des jeunes, aux passages à l'acte et à la répétition ?)

A travers différents séminaires de Jacques Lacan : *Le transfert*, *L'angoisse*, *La relation d'objet*, *L'acte psychanalytique* (à voir)

Ainsi que Jean-Richard Freymann : « L'acte ».

Date : un mercredi par mois
Contact : Christina Bachetti Tél. 0675711247 – famillebachetti@free.fr

Groupe clinique d'échange de la pratique

Florence PICHOT

Ce groupe a vu le jour en avril 2008 et reprend une fois par mois avec 6 participants (Isabelle Barthet, Aline Durandière, Stéphanie Marchand-Musselin, Carole Martin, Christina Bachetti et Florence Pichot) qui pourront y présenter un cas de leur pratique (psychanalytique, thérapeutique...) et échanger en allant de la pratique à la théorie avec comme fil conducteur la fonction paternelle.

Le groupe a le projet de pouvoir théoriser à plus long terme le matériel apporté.

Date : un mercredi par mois
Contact : Florence Pichot Tél. 0381588715 – 0676081555 – florence-pichot@orange.fr

Groupe de lecture

Stéphane SOSOLIC

Le groupe de lecture organisé aux « invités au festin » à l'initiative de S. Sosolic se poursuivra avec les psychologues, psychothérapeutes, infirmières présents l'an dernier et la présence de nouveaux étudiants-psychologues de master 2 et des invités. Chacun peut y présenter une approche de sa pratique quelles que soient ses références théoriques, à partir d'une lecture de textes (J. Oury, G. Deleuze...) suivi d'échanges.

Date : un lundi par mois
Contact : Stéphane Sosolic Tél. 0381889030 – 0673588688 – iaf4@wanadoo.fr

Autres activités

Les participants des cartels, groupes cliniques et groupes de lecture proposent, suite à la Journée sur l'inceste organisée à Besançon le 17 avril 2009 (sous l'égide d'Apertura Arcanes), d'organiser tout au long de l'année 3 ou 4 soirées débats avec différents thèmes :

Quels souvenirs des affects traumatiques ?

Comment passer du trauma au traumatisme ?

La question du masochisme chez la victime.

Honte, culpabilité, angoisse.

dans le prolongement de cette journée de réflexion.

Un membre du cartel ou du groupe clinique animera ces soirées débats avec un invité suivi d'un échange avec les participants (travailleurs sociaux, psychologues...)

Date : à définir au rythme de 3 à 4 soirées dans l'année
Contact : Aline Durandière Tél. 0618997409 durandiere@gmail.com

Séminaire : Le temps de l'accueil 2009-2010

« La place de l'autre ou la pierre d'achoppement »

Eric SIMON

*« J'avais dépassé depuis trois ans ce grand équinoxe de la vie qu'on appelle quarantaine. Cet âge n'est plus celui des folles entreprises et des châteaux en Espagne. Or au moment où mon Rêve semblait peu à peu dans les brouillards de l'oubli, un incident le raviva soudain, mon pied heurta une pierre qui faillit me faire tomber. Je voulus voir de près ma **pierre d'achoppement**... »*

C'est ainsi que le facteur Cheval commente le début de son aventure créatrice et ce n'est pas le moindre des paradoxes que d'avoir tenu à nommer *Palais idéal* le chef-d'œuvre naïf qui en est résulté.

Cet *achoppement* servira de point de départ à notre travail de cette année pour interroger ce sur quoi les interventions éducatives, sociales et soignantes ne cessent de butter : la place de l'Autre dans le fantasme d'aide.

Quelle place pour le don et la réciprocité, quel acte pour symboliser le manque à être dans cette propension à l'intervention soignante ou éducative ? La visée d'une psychothérapie à grande échelle dans les registres de plus en plus privés ne cesse de se développer et la prévention, nouvel ordre médical et scientifique, tout comme le principe de précaution, servent volontiers de masque et d'alibi rationnel à cette orientation.

Au prétexte d'ouvrir une place à nos semblables les plus mal lotis, ces petits autres du quotidiens épinglés du signifiant de leur handicap ou leur traumatisme, qui cherche-t-on véritablement à réparer ? Quelle mère phallique, toujours à protéger d'une éventuelle castration, prendrait ainsi masque de toutes les misères et règnerait sur nos intentions salvatrices ? Quelle construction d'un *Palais idéal*, faisant fi de l'achoppement qui en est la source, serait ainsi poursuivie à l'insu de chaque intervenant ?

Dates et lieu : 7.10.09, -2.12.09, 27.01.10, 24.03.10, 12.05.09 (mercredi) à 20h30 à la Salle de réunion du Centre éducatif l'Accueil 6 rue de la Vieille Monnaie 25000 Besançon
Contact : Eric Simon – Tél. 0662581289

DIJON

Séminaire « Généalogie du narcissisme et délivrance du masculin »

Touria MIGNOTTE

Faisant suite à notre interrogation autour de « l'obscur matérialité » du phallus, nous tenterons cette année de réexaminer le concept freudien de

narcissisme en rapport avec la question de la délivrance et de la mise en acte ou, au contraire, de l'engloutissement et de l'enclavement du masculin propre au sujet. Les aléas de la généalogie du narcissisme empêchant la totalisation du « corps masculin » du sujet, nous semblent à l'origine des névroses narcissiques et des angoisses psychotiques que celles-ci masquent plus ou moins.

Nous essaierons de développer – et de mettre à l'épreuve de notre travail – l'hypothèse que nous postulons d'un « corps masculin » que tout sujet doit se constituer pour advenir en tant que tel, qu'il soit homme ou femme, garçon ou fille.

C'est avec cette grille de lecture que nous proposons d'aborder l'observation de « L'homme aux loups » ainsi que certains textes d'Antonin Artaud. Une bibliographie détaillée sera indiquée à la rentrée.

Date et lieu : 1^{er} mardi du mois, début le 6.10.09 à 20h30 - CHS de La Chartreuse, salle 2 du Centre de documentation.

Contact : Touria Mignotte 20 rue du Maréchal de Saulx TAVANNES 21000 DIJON Tél. 0380420326 Mobile 0686929643

ACTIVITES DES ASSOCIATIONS MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Association Enseignement et Recherche Clinique (ASSERC)

« Les clivages dans les névroses, psychoses et perversions »

Argument :

Dans un texte tardif et inachevé « Le clivage du moi dans le processus de défense » (1938), Freud dessine un monde subjectif divisé par ce qu'il tenait pour indépassable : le complexe de castration. Cette division déterminera chez Lacan la question du sujet.

Avant Freud, la *Ich-Spaltung* avait suivi différents méandres de la psychopathologie. Pierre Janet avait décrit l'échec de la synthèse psychique dans la dislocation propre à l'hystérie. Reconnaissons-lui le mérite d'avoir défilé, certes en la stigmatisant comme déficitaire, l'illusion de l'unité de la pensée et, sans le dire, du règne absolu de la Raison. Jung, inspiré par son enseignement, contribuera à l'œuvre de Eugène Bleuler, où la *Spaltung* devient une clé pour comprendre la schizophrénie, pour ne pas dire l'inventer. Puis nous la voyons réapparaître chez Freud dans le fétichisme, prise dans le contexte singulier de la perversion, coextensif à d'autres structures.

La psychiatrie des temps modernes, référée à la psychologie du moi, a quelque peine à digérer sa décomposition. Le clivage voudrait rendre compte ici des situations cliniques où échoue « l'alliance thérapeutique », où le psy désespère des contradictions qui poussent certains patients vers

des réactions thérapeutiques négatives (états limites, anorexie, addiction...). Contradictions qui remettent en question notre désir de soigner, nous éloignent des voies de la guérison toutes tracées par le bon sens et la compassion.

Pourquoi tant de résistance à reconnaître cette méprise ? Que signifie la fascination métaphysique pour l'Un, récurrente dans les plus hautes méditations ? Depuis que nous parlons, depuis que nous créons et maîtrisons des symboles... comment le langage prend-il à son compte les clivages de notre existence ? Comment vivre à la fois dans le monde tel qu'il est et tel qu'il devrait être ? Par quelle torsion, au prix de quelle rupture entre névrose, psychose et perversion, entre jouissance et désir parvenons-nous à naviguer au gré des principes de plaisir et de réalité ?

Le clivage nous servira de fil rouge pour retraverser la clinique et déplier des points de théorie qui touchent à ses multiples occurrences.

FONCTIONNEMENT

Présentations cliniques

Lieu : Amphi Clinique Psychiatrique de l'Hôpital Civil à 18 h (avant les conférences du vendredi). Elles sont strictement réservées aux étudiants et aux collègues membres de l'ASSERC. Elles impliquent un engagement au respect du secret professionnel. La participation à un groupe clinique est le complément nécessaire à ces présentations.

Groupes cliniques

Ils permettent :

- de tirer enseignement des présentations cliniques et des conférences,
- d'aborder des points précis touchant aux difficultés de la pratique,
- d'élaborer les liens dialectiques de la théorie et de la praxis.

GROUPE 1

Animé par

Jacques IRRMANN (03 88 25 65 11)

Marie PESENTI-IRRMANN (03 88 35 11 00)

(mercredi à 20h30 – Clin. Psy.)

GROUPE 2

Animé par

Marc LEVY (03 88 61 08 88)

Christian SCHNEIDER (03 88 61 24 97)

(lundi à 19h15 – Clin. Psy.)

GROUPE 3

Animé par

Cathie NEUNREUTHER (03 88 60 11 77)

Sylvie LEVY (06 63 17 84 50)

(jeudi à 20h30 – 8a, rue Sleidan)

GROUPE 4

Animé par

Cécile VERDET (03 88 61 40 10)

Jean-Raymond MILLEY (03 88 60 58 86)

(jeudi à 20h30 – Clin. Psy.)

Les groupes cliniques ont lieu dans la semaine qui suit la présentation clinique.

Coordination des groupes : Cathie Neunreuther Tél. 0388601177

Les conférences :

Vendredi 13 novembre 2009 à 19h :

Michel Patris et Jean-Richard Freymann (Strasbourg)

Introduction

(Pas de présentation clinique lors de cette 1^{ère} séance)

Vendredi 18 décembre 2009 à 20h :

Jean-Pierre Lebrun (Bruxelles)

Le clivage dans la perversion ordinaire

Vendredi 15 janvier 2010 à 20h:

Marc Morali (Strasbourg)

La névrose, ou pire.

Vendredi 19 février 2010 à 20h :

Roland Chemama (Paris)

Le clivage : enjeux cliniques contemporains.

Vendredi 12 mars 2010 à 20h :

Serge Lesourd (Strasbourg)

Mais quand même... Clivage et nécessité

Vendredi 9 avril 2010 à 20h :

Gilles Bertschy (Strasbourg)

Bipolaire et border line ?

Vendredi 28 mai 2010 à 20h :

Danièle Brun (Paris)

Quelques exemples du clivage entre corps et psyché

Vendredi 4 juin 2010 à 20h : Bertrand Piret (Strasbourg)

Dissociation, dépersonnalisation, clivage

Révision de quelques termes utilisés à propos d'enfants de migrants

Vendredi 25 juin 2010 à 20h :

Jean-Richard Freymann et Michel Patris

Date et lieu : le vendredi à 20h aux dates précitées à l'Amphithéâtre de la Clinique Psychiatrique CHRU Strasbourg début 13.11.2008

Ouest-FEDEPSY – ANGERS

Séminaire de lecture « L'enseignement de J. Lacan »

Dominique PEAN et Henri-François ROBELET

Après « L'envers de la Psychanalyse », nous poursuivons la lecture chronologique du séminaire : à partir de septembre, nous aborderons « D'un discours qui ne serait pas du semblant ».

Nous proposons cette année une petite variante dans notre lecture sensible : chaque début de séance de travail sera l'occasion pour deux d'entre nous de faire part de ce qui aura pu les saisir lors de la découverte du texte.

Nous nous appuyerons sur une lecture comparée de différents établissements de ce séminaire (celle du seuil par J. A. Miller et celle de l'Association Lacanienne Internationale).

**Contacts : Dominique Péan Tél. 0241231530 -
Henri-François Robelet Tél. 0241438555**

Séminaire « Lecture de textes de Freud »

Dominique PEAN

Le projet initial de la lecture des textes de Freud concernant l'hystérie s'est au cours de l'année écoulée légèrement modifié : l'intérêt de la lecture chronologique des textes fondateurs de la psychanalyse s'est avéré particulièrement intéressant pour chacun des participants à ce groupe et a incité chemin faisant à lire d'une façon plus large.

Nous poursuivons donc cette année en gardant comme fil conducteur l'évolution de la conception freudienne de l'hystérie mais en prenant les chemins que Freud devait lui-même emprunter ; nous débiterons en septembre par la lecture : « sur le rêve ».

Contact : Dominique Péan Tél. 0241231530

Séminaire « Constitution subjective de l'enfant »

Pierre-André JULIE

Pour ceux qui souhaitent poursuivre avec moi la réflexion sur cette question centrale de la constitution subjective à partir de notre clinique à chacun et de notre lecture de Freud et de Lacan, je vous propose une première rencontre le **jeudi 1^{er} octobre 2009 à 20 h au CMPP**.

Ce travail fait suite à ce que nous avons commencé en lisant les *Trois Essais sur la sexualité* puis *Le Petit Hans* ainsi que la lecture que Lacan en faisait dans le séminaire sur *La Relation d'Objet*. Des années plus tard, Lacan donne une sorte d'aboutissement à la question de l'objet dans le séminaire *L'objet de la psychanalyse*. Puis son travail l'amène à reprendre à son compte l'énigme qui persiste pour Freud après trente ans de réflexion et dont il fait l'aveu dans ses échanges avec Marie Bonaparte : « que veut la femme ». Son retour à Freud lui permet en effet après des années de donner une interprétation à la théorisation de Freud. Ceci me semble se trouver précipité et ciselé dans le séminaire *Encore* où nous

revenions en juin dernier. Ce n'est que de prendre en compte ce pas de Lacan que pourra prendre tout son relief le savoir-faire avec le nœud borroméen.

Cette année, ce séminaire pourrait prendre une forme un peu différente de celle de l'année dernière pour que chacun puisse de façon plus soutenue témoigner de ses questions et réflexions : je tiendrai le séminaire deux séances successives et la séance suivante sera totalement ouverte et ainsi de suite.

**Date et lieu : jeudi 1.10.09 à 20 h au CMPP 33
rue Roger Chauviré à Angers
Contact : Pierre-André Julié Tél. 0241889803**

« Etre femme et la question de la jouissance féminine »

Céline BARON, Karine DUBAS, Catherine RONCERAY, Pascale ROUZE

Notre groupe de quatre continue en septembre. Nous sommes d'accord pour y accueillir une autre personne qui le souhaiterait.

A partir du livre de Serge André : *Que veut une femme ?*, la question du devenir-femme reste au travail ainsi que celle des jouissances.

Nous pensons nous retrouver autour de ces questions à partir de la clinique de nos rencontres et la lecture des écrits de Lacan et du séminaire *Encore*.

**Date et lieu : début le 09.09.09 à 21h, Cabinet de
Catherine Ronceray av de Contades Angers.
Contacts : Céline Baron – Catherine Ronceray**

Groupe de travail sur la transmission

Anne TERMINASSIAN et Bénédicte DASSONVILLE

Les blancs de la transmission et les effets d'inconscient qui en émergent d'une génération à l'autre et ce de façon imprévisible.

Etude de situations cliniques, des écrits de Ferenczi, Freud, Miren Arambourou, D.Dumas, Abraham et Torok notamment.

Réunion mensuelle.

**Contacts : benedicte.dassonville@orange.fr -
anne.terminassian@free.fr**

« Tours, détours et retours à propos de la clinique de l'enfant »

Associant les expériences cliniques, les lectures de textes théoriques, les associations d'idées, ce groupe de travail tente d'approcher les mécanismes du développement de l'enfant. Initialement soutenu par la question de l'autisme, l'axe s'est modifié cette

année vers les apports plus théoriques de Freud dans quelques articles fondamentaux de l'*Introduction à la psychanalyse*. D'autres travaux ont aussi été abordés, ainsi celui de Rosine Lefort à propos de l'enfant Robert, celui de Ferenczi à propos du développement du sens de réalité. Entre autres textes... qui pourront être repris, associés aux éléments cliniques que les membres de ce groupe souhaitent soutenir en articulation avec la théorie.

Contacts : Emmanuelle Besson Tél. 0241234557 - Elleke Kleinhout Tél. 0685751790

« Psychanalyse et institution »

Nous pourrions interroger ces deux termes à partir de deux angles de vue :

- Celui de la clinique en institution. A partir d'expériences concrètes de soin psychothérapique en institution, nous pourrions nous attarder sur des situations de butée, voire d'impasse rencontrées dans cette clinique en institution. Que pourrait-on en dégager qui puisse faire « enseignement » ?
- L'autre angle de vue serait de reprendre l'histoire du mouvement de la psychothérapie institutionnelle et, là aussi, d'en tirer « enseignement » ; comment la prise en charge de « cas lourds », présentant des pathologies « sévères » nous contraignent à inventer, sous peine d'impasse, des dispositifs particuliers pour symboliser le nouage entre singulier et pluriel. En contre point, la situation politique actuelle, dans les secteurs de la santé, mais aussi du social en plus large, pourrait nous interroger... par exemple sur ce qui fait autorité dans une institution. Les modalités de travail, rythmes, heures et lieux seraient à définir ensemble, de même que la bibliographie et le mode de travail.

Date et lieu : 1^{ère} rencontre le samedi 3.10.09 à 13h30 chez A. Ter Minassian 9 rue de la Montée à Montjean sur Loire

Contacts : Anne-Marie Château Tél. 0687373034 chateauannemarie@gmail.com - Anne Ter Minassian Tél. 0615386009 anne.terminassian@free.fr

« Névrose au féminin, version obsessionnelle »

Geneviève TRICHET

Voici une brève présentation du groupe de travail qui se poursuit encore cette année.

La névrose obsessionnelle se rencontre moins fréquemment chez la femme que chez l'homme. Quelles en sont les particularités au regard de la construction œdipienne ? Comment le féminin est-il appréhendé dans ce « dialecte du langage hystérique » ?

Nous poursuivons notre lecture des textes freudiens par celle qu'a pu en faire Lacan, en particulier à partir de ses commentaires de la psychanalyse de « l'homme aux rats ».

Date : réunion mensuelle

Contact : Geneviève Trichet Tél. 0241362970 - genevieve.trichet@neuf.fr

Association Parole sans Frontière - Strasbourg

Bertrand PIRET – Jean-Raymond MILLEY

Séminaire « Qu'est-ce qu'analyser (aujourd'hui) ? »
La question du cadre.

Renseignement et inscription : Bertrand Piret
0388379545 – www.p-s-f.com

Association A PROPOS – Metz

Samedi 10 octobre 2009 à 14h15

Rencontre avec Cristian Damsa « *L'expérience Pitesti : la déshumanisation, un projet scientifique ?* »
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz **

Vendredi 16 octobre 2009 à 18h30

Gwenaëlle Aubry « *Personne* » (Éd. Mercure de France)
Présentation à la librairie Géronimo 2 rue Ambroise Thomas ***

Jeudi 26 novembre 2009 à 20h45

Forum - *Bienvenue chez les psy* - « *Le travail du psychanalyste* »
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz *

Jeudi 10 décembre 2009 à 20h45

Philippe Breton « *Comment devient-on "exécuteur" et comment refuse-t-on de l'être ?* »
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1 – 10-12 rue des Trinitaires – Metz *

Jeudi 07 janvier 2010 à 20h45

Didier Francfort « *"Ceci n'est pas un homme" : Approches historiques des représentations déshumanisantes* »
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz *

Samedi 30 janvier 2010 à 14h15

Rencontre avec Robert Lévy « *Phénomène prostitutionnel : clinique d'une déshumanisation aussi vieille que le monde* »
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz **

Jeudi 18 mars 2010

Journée d'études en collaboration avec le Conseil de l'Ordre des Sages-Femmes de Moselle et l'École de Sages-Femmes de Metz « *Le déni de grossesse* »
Conseil départemental de l'ordre des sages-femmes
CITY PARC 19 Rue Pré Gondé 57070 METZ ****

Jeudi 25 mars 2010 à 20h45

Philippe Woloszko : *L'ABC de la psychanalyse « D comme Désir »*

Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz *

Jeudi 29 avril 2010 à 20h45

Michel Klein « *L'arachnéen* »

Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz *

Jeudi 20 mai 2010 : à 20h45

Philippe Choulet « *Instituer la vie. Fondation de l'arbitraire chez Pierre Legendre* »

Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz *

Samedi 19 juin 2010 à 14h15

Rencontre avec Charlotte Herfray « *Vivre avec autrui... ou le tuer ! - La force de la haine dans les échanges humains -* » (éd. Erès – en librairie : 15.10.2009)

Les Trinitaires : Salle d'exposition 1, 10-12 rue des Trinitaires – Metz **

* participation de 5 € pour les personnes non adhérentes à l'association
(3 €/étudiants et chômeurs)

** réservé aux membres de l'Association

*** entrée libre

**** sur inscription

Renseignements : site de l'association

<http://monsie.orange.fr/a-propos/> ou contactez apropos.metz@gmail.com

Association Espace Tiers - Strasbourg

Les journées de sociodrame et psychodrame en groupe reprennent à partir de mi-octobre. Il est possible d'entrer dans l'un des groupes au cours de l'année.

Contact : Liliane Goldsztaub Tél. 0388220060

Association Transversales - Nancy

Lecture de Freud : *Alain REGNIER* (3^e mercredi du mois à 20h30)

Groupe clinique : *Hervé PRINCL* (1^e mercredi du mois à 20h)

Séminaire 2 de Lacan : *Claude MEKLER* (les jeudis à 20h30 au 138 rue St Dizier)

Histoire de la psychanalyse : *Claude MEKLER* (les jeudis soirs au 138 rue St Dizier)

La jouissance : Cartel faisant suite à la journée du 24.10.2009 sur la jouissance : *Claude MEKLER*, les samedis matins 138 rue St Dizier)

Ethique de la psychanalyse : *Erwan LEDUIGOU* (1^e mardi du mois)

**Contact : Tél. 0383190253 –
transversale.euclide@wanadoo.fr**

GEP hellénique ΕΟΨΣ - Athènes

Elmina VALSAMOPOULOS

L'année 2009 -2010 sera consacrée à l'étude des psychoses à travers les textes de S. Freud, Daniel Paul Schreber, Tabouret Keller, Hélène Deutsch et J. Lacan.

**Date et lieu : 1^{er} et 3^e lundi du mois - Athènes,
Clinique psychiatrique Panagia Grigoroussa
Contact : *Elmina Valsamopoulos* –
elminaval@yahoo.fr - Tél. fax : 2108239040**

Enseignement « Architecture et Psychanalyse » - Athènes (Grèce)

Ecole d'Architecture, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 rue Stournari, tél. +302107723830
Mercredi, 18h à 21h, à partir du 14 novembre 2009.

Séminaire « Parents – enfants : Affection et règles » - Athènes

Athens College 15 rue Stefanou Delta, Psychico 154 52 Tél. +302106748160 - 21067981
Mercredi de 18 à 21h, du 3.02.10 au 24.10.10.

**Renseignements pour ces trois activités :
Nicolas Sideris – sideris@panteion.gr**

Activités GenDen 2008-2009 – Genève (Suisse)

Notre groupe psychanalytique Genden (Genève, Suisse/Denver, Etats-Unis) a développé des relations de travail de plus en plus étroites au niveau international avec des collègues français, belges et roumains. Dans ce contexte, nous avons fondé une société anonyme, *International Mental Health SA*, qui a comme objectifs :

- d'offrir une prise en charge psychothérapeutique, même aux patients les plus démunis, qui ont trop fréquemment accès uniquement aux services d'urgences et à une psychiatrie essentiellement pharmacologique ;
- de questionner la qualité des soins psychothérapeutiques et psychiatriques proposés, à travers un réseau de recherche international ;
- d'offrir des formations spécifiques à des professionnels (étudiants en médecine, médecins, internes en psychiatrie, psychiatres, psychologues en formation, art thérapeutes, animateurs,

infirmiers) et de proposer des groupes thérapeutiques de sensibilisation, centrées sur la honte, les traumatismes, les abus physiques et sexuels, la violence familiale, la dissociation, les situations de crise, le burnout et le mobbing à des patients.

Nous collaborons étroitement avec *The American Academy of Psychoanalysis and Dynamic Psychiatry* (<http://aapdp.org/>), avec *The International Society for the Study of Trauma and Dissociation* (<http://www.isst-d.org/>) et avec la *Société Médico-Psychologique* (<http://www.smp.asso.fr/>) qui ont reconnu des membres de notre société comme formateurs et/ou comme faisant partie des comités scientifiques des conférences internationales.

Au niveau universitaire, nous proposons des cours centrés sur la psychothérapie des troubles anxieux (Cristian Damsa, Privat Docent, Faculté de Médecine, Genève/Suisse) et sur la mesure de la qualité des soins en psychothérapie et psychiatrie (Cristian Damsa, Professeur Adjoint, Faculté de Médecine Denver/ Etats-Unis).

Renseignements, informations, inscriptions aux séminaires de lecture et supervision clinique auprès de :
Cristian Damsa, 17 route de la Chapelle
1212 Grand Lancy, Genève
E-mail : c.damsa@bluewin.ch

ACTIVITES DES ASSOCIATIONS REGIONALES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

F.E.D.E.P.S.Y.-Méditerranée

Séminaire « Données actuelles sur la psychanalyse avec l'enfant »

Moïse BENADIBA

Il s'agit, dans ce séminaire qui s'adresse aux psychanalystes et aux psychanalystes en formation, de proposer un espace, un lieu où ils parlent de leur pratique analytique avec l'enfant pour, à travers ce qui est dit de cette pratique, s'y confronter, soutenir leur questionnement sur l'abord, par la psychanalyse de l'enfant, de ses fantasmes, de ses symptômes et des symptômes chez lui induits, du rapport des énoncés de l'enfant à ses énonciations.

Autour des vignettes cliniques exposées, nous essayons de percevoir le cheminement des conceptions analytiques autour de l'enfant avec les éclairages de Freud, Lacan et des pratiques actuelles de la psychanalyse avec l'enfant.

Date et lieu : une fois par semaine, dans les locaux du service de psychiatrie infantojuvénile, secteur 13I03.
Contact : Dr Moïse Benadiba Tél. 0491876793 – fax 0491876800 – moise.benadiba@ch-valvert-marseille.fr

Séminaire « L'enfant et sa famille dans le cadre des expertises demandées par le Juge aux affaires familiales »

Moïse BENADIBA

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affaires familiales.

L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

Contact : Dr Moïse Benadiba Tél. 0491876793 – fax 0491876800 – moise.benadiba@ch-valvert-marseille.fr

Conférences F.E.D.E.P.S.Y.

« Psychanalyse, dialogue et lien social »

Marie-José PAHIN

23.9.09 : J.P. Ricoeur, psychiatre, psychanalyste
– Quand on aime il ne s'agit pas de sexe.

21.10.09 : Nadim El Malki, psychiatre
– Réflexion sur une clinique de l'exil.

18.11.09 : Roland Gori, psychanalyste
– *Les exilés de l'intime* publié aux éditions Denoël

9.12.09 : Michèle Benhaim, maître de conférence à Aix-en-Provence
– Altérité et problématique adolescente.

13.1.10 : Jacques Tosquelle
– Psychothérapie et institution

Une séance de travail sur le séminaire de J. Lacan « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse » a lieu le même jour, même endroit à 18h.

Date et lieu : un mercredi par mois de 20h à 22h. Hôpital de Laveran amphî RDC – entrée ou participation libre
Contact : Marie-Josée Pahin Tél. 0616242857

ACTIVITES DES MEMBRES D'HONNEUR DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Séminaire interdisciplinaire de recherche sur « Le contact »

Avec Jacob ROGOZINSKI, Yannick Courtel et Serge Lesourd

**Date et lieu : les jeudis de 18 à 20h (15.10.09, 5.11.09, 26.11.09, 17.12.09, 14.01.10, 4.02.10, 25.02.10, 18.03.10, 15.04.10, 21.05.10 – AMPI
Viaud Faculté de Psychologie 12 rue Goethe
Strasbourg.
Contact : Jacob Rogozinski**

Séminaire « L'émotion esthétique »

Richard AZRA

A partir des chapitres sur la « technique d'analyse picturale » et la « fonction du père dans la création esthétique » de Guy Rosolato (*Essais sur le symbolique*), est-il possible d'appliquer sa lecture par « oscillations métaphorométonymiques » à l'analyse d'une œuvre d'art, peinture ou autre, dans une sorte de recherche du « mécanisme inconscient » de l'émotion esthétique, lecture fondamentalement différente de celle que Freud a décrit, par exemple, dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

**Date et lieu : Rencontre mensuelle à la
Bibliothèque de la Clinique Psychiatrique CHRU
Strasbourg
Contact : Richard Azra – richardazra@aol.com**

ACTIVITES DES CORRESPONDANTS ETRANGERS

Allemagne – Berlin

Congrès à Berlin les 5 et 6 décembre 2009

« Wo Es war... » Freudsche Kulturarbeit und die psychoanalytische Kur heute

Renseignements : Diskurserfahrung@aol.com -
(www.freud-lacan-berlin-de)

Séminaire à Berlin (en langue allemande, les participants francophones sont bienvenus)
dans le cadre de la *Freud-Lacan-Gesellschaft* (FLG) et de l'*Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse* (AFP)

Claus-Dieter RATH

**Was in der psychoanalytischen Kur wirkt
Ce qui est opérant dans la cure. Des
psychanalystes en débat**, Edition érès 2008

**Date et lieu : Maison de France Berlin (4^e étage),
Kurfürstendamm 211 (Ecke Uhlandstraße).
Environ une fois par mois, samedi 17h-19h –
Début le 16.01.10.
Contact : Claus Dieter Rath Tél. 030/8819194 –
Mobile du séminaire 0160/6583340 –
RathCD@aol.com**

Allemagne – Fribourg

Séminaire « Totem et Tabou »

Cristina BURCKAS

En partant de ce texte de Freud (GW IX) nous chercherons à approfondir les questions que le texte nous pose à l'aide d'autres textes de Freud et de textes de Lacan.

Le séminaire s'adresse aux psychanalystes et psychothérapeutes ainsi qu'aux professionnels d'autres disciplines (lettres, philosophie, théologie, sciences de l'éducation, etc...) qui ont le désir de travailler sur la théorie de Freud telle qu'elle nous a été transmise par Jacques Lacan.

**Date et lieu : en général une fois par mois, le
samedi 14h30 à 16h30**

**Renseignements : Cristina Burckas,
Tennenbacher Str. 44, 79106 Freiburg, Tel.
0761/2023206 – Cburckas@gmx.net**

Séminaire clinique (suite) : Que veut dire « Lire des signifiants » ?

Ce semestre tournera autour du texte de Freud « La dénégation » – un texte qui, malgré sa brièveté, s'est avéré fondamental dans l'œuvre de Freud et auquel se réfère Lacan quand il s'agit de situer l'avènement du sujet en tant que signifiant au lieu de l'Autre. Au cours d'un travail sur ce texte, nous aurons recours à d'autres textes.

**Date et lieu : en général toutes les deux
semaines, le vendredi de 19h à 21h.**

**Renseignements : Cristina Burckas,
Tennenbacher Str. 44, 79106 Freiburg Tél.
0761/2023206 – Cburckas@gmx.net // Bettina
Noddings : 07841-290394, b.noddings@gmx.de**

Luxembourg

Séminaire à l'Université de Luxembourg

Approches anthropologiques, cliniques et épistémologiques de l'éducation et de l'enseignement.

Cycles de conférences

Dans le cadre du séminaire « Approches anthropologiques, cliniques et épistémologiques de l'éducation et de l'enseignement » sont organisées plusieurs conférences publiques au sujet du rapport au savoir et d'une approche clinique de l'enseignement et de la formation. Prévus sont des interventions de *Serge Lesourd*, *Jean-Richard Freymann*, *Dany-Robert Dufour*.

Séminaire sur le travail du transfert en formation

En collaboration avec l'université de Hambourg et de Strasbourg

Contact : Jean-Marie Weber Tél. 46666446260

Séminaire de lecture de textes « Enseignement des psychoses »

Bibliographie : *Les psychoses* de J. Lacan, *Le Séminaire livre III*, Seuil, Paris.
Freud S. : « Le cas Schreber ».

**Date : 1^{er} mardi du mois à 20h30,
début le 6.10.09**

**Contact : André Michels Tél. 00352492717
ou 0143253313**

Etudes de cas cliniques

sous la direction d'André Michels

**Date : 3^e mardi du mois à 20h30, début le
20.10.09**

**Renseignements : André Michels
Tél. 00352 49 27 17 - Fax 0352 40 23 06**

Brésil

Marisa DECAT DE MOURA

Cours de formation « Psychanalyse et hôpital »

Lundi de 14h00 à 15h30

Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei

Coordination : *Marisa Decat de Moura, Simone Borges de Carvalho, Glauco Batista.*

Réunions cliniques

Lundi de 08h00 à 10h

Réunions cliniques / divers secteurs de l'hôpital

Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei

Coordination : Equipe de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei.

Séminaires

Séminaire « Psychanalyse et hôpital »

Lundi de 14h à 15h30

Coordination : *Marisa Decat et Simone Borges*

Séminaire « Psychanalyse et clinique de bébés »

Mercredi de 14h00 à 15h30

Coordination : *Juliana Gubiotti, Glauco Batista, Marie de Lourdes Barros et Simone Borges*

Séminaire « Urgence et contingence »

Chaque dernier lundi du mois

Coordination : *Jeferson Machado Pinto, Guilherme Massara Rocha*

Séminaire sur le livre *Les cliniques du lien – Nouvelles pathologies ?* de Michel Patris et Jean-Richard Freymann

Lundi de 18h à 19h30

Coordination : *Marisa Decat*

**Toutes les activités se passent au Centre
d'Études de l'Hôpital Mater Dei à Belo
Horizonte/MG – Brésil. Elles ont lieu de février à
décembre, excepté durant le mois de juillet qui
est une période de vacances scolaires au Brésil.**

**Contact : Marisa Decat de Moura –
marisadecatm@uol.com.br**

FORMATIONS APERTURA-ARCANES

9 et 10 octobre 2009

La mémoire et ses troubles

4 et 5 décembre 2009

La voix et le signifiant

19 et 20 mars 2010

Les psychothérapies vues sous l'angle de la psychanalyse

8 et 9 octobre 2010

Adolescence et dépendances

3 et 4 décembre 2010

L'amour dans la névrose, la psychose et la perversion

FORMATIONS F.E.D.E.P.S.Y.

LES FORMATIONS DU MERCREDI

18 novembre 2009

Les pulsions et leur cadre (P. Legendre, J. Clavreul, J. Lacan, S. Leclaire)

3 février 2010

Psychosomatique

12 mai 2010

Entretiens préliminaires

17 novembre 2010

La compulsion et le magique

FORMATIONS AU CHOIX POUR LES INSTITUTIONS

**Renseignements : sur le site
www.apertura.arcanes.com**

Président : Jean-Richard FREYMANN

Direction : Michel PATRIS (Commission des Enseignements et des Formations)
Michel LEVY (Formation)
Pierre JAMET (Ecole Psychanalytique de Strasbourg)
Daniel LEMLER (Groupement des Etudes de Psychanalyse)
Bertrand PIRET (Commission Européenne)

Ecole Psychanalytique de Strasbourg – E.P.S.

Cartel de direction :

Pierre JAMET, *Président*
Jean-Richard FREYMANN, *Directeur*
Cécile VERDET, *Secrétaire*
Cathie NEUNREUTHER

Groupement des Etudes de Psychanalyse – G.E.P.

Daniel LEMLER, *Président*
Bertrand PIRET, *Vice-président*
Jean-Raymond MILLEY, *Secrétaire*

Commission des Enseignements et des Formations – C.D.E.F.

Michel PATRIS, *Président*
Liliane GOLDSZTAUB, *Directeur*
Michel LEVY, *Directeur*

Secrétariat : Evelyne KIEFFER

Conseil juridique : Delphine FREYMANN

Conseil administratif et responsable du site : Jean-Pierre FOURCADE, Martine BIEHLER

Conseil de gestion : Jacques WEYL

Responsables de la Commission Européenne : Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

Direction des Journées de formation : Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

Direction des bulletins de liaison et relations à la culture : Joël FRITSCHY

Responsable de la Bibliothèque : Geneviève KINDO

Responsable des relations à l'Université : Mireille LAMAUTE-AMMER

Responsable des groupes cliniques et des cartels : Cathie NEUNREUTHER

Responsables des séminaires et activités : Jean-Yves GAUME, Marc LEVY, Hervé GISIE

Responsables aux Affaires médicales : Michel PATRIS, Philippe LUTUN, Thérèse KAPFER, André MICHELS, Renate BAIER-MULLER

Relations aux psychologues et travailleurs sociaux : Liliane GOLDSZTAUB, Eric SIMON

Relations internationales : Anne-Marie PINÇON

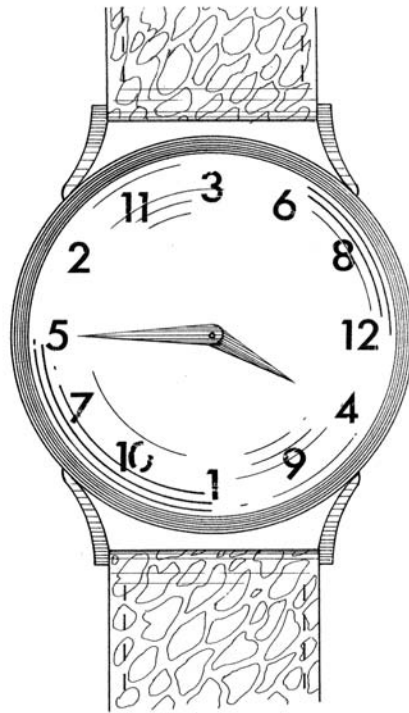
Représentation de la F.E.D.E.D.P.S.Y. : Marjorie RUF (Paris)

Vice-Présidents associés : Janine ABECASSIS (Paris), Moïse BENADIBA (Marseille), Jean-Yves GAUME (Colmar), Hervé GISIE (Colmar), Roland GORI (Marseille), Pierre-André JULIE (Angers), Christian HOFFMANN (Paris), Michel KLEIN (Metz), Daniel LYSEK (Peseux, Suisse), Dominique MARINELLI (Metz), Céline MASSON (Paris), Daniel MEIER (Jérusalem, Israël), Claude MEKLER (Nancy), André MICHELS (Luxembourg, Paris), Paola MIELI (New-York, USA), Peter MULLER (Karlsruhe, Allemagne), Dominique PEAN (Angers), Claus-Dieter RATH (Berlin, Allemagne), Elmina VALSAMOPOULOS (Athènes, Grèce), Thierry VINCENT (Grenoble), Jean-Marie WEBER (Luxembourg)

Ont contribué à ce numéro :

Moïse Benadiba, psychiatre des hôpitaux, praticien de l'analyse, Marseille
Michel Constantopoulos, psychiatre, praticien de l'analyse, Strasbourg
Joël Fritschy, psychologue clinicien, praticien de l'analyse, Mulhouse
Hervé Gisie, psychologue clinicien, praticien de l'analyse, Kaisersberg
Liliane Goldsztaub, psychologue clinicienne, praticien de l'analyse, Strasbourg
Claudine Hunault, metteur en scène, écrivain, Nice
Pierre Jamet, psychiatre, praticien de l'analyse, Strasbourg
Laurence Joseph, psychologue, praticien de l'analyse, Paris
Michel Levy, psychiatre, praticien de l'analyse, Strasbourg
Michèle Peinchina, psychologue, praticien de l'analyse, Strasbourg
Françoise Urban-Menninger, écrivain, Strasbourg
Dominique Vinter, psychologue, service d'action éducative en milieu ouvert, Besançon

HORLOGERIE



« Les esprits médiocres exigent de la science qu'elle leur apporte une sorte de certitude qu'elle ne saurait donner, une espèce de satisfaction religieuse. Seuls les rares esprits vraiment, réellement scientifiques se montrent capables de supporter le doute qui s'attache à toutes nos connaissances. Je ne cesse d'envier les physiciens et les mathématiciens qui sont sûrs de leur fait. Moi je plane, pour ainsi dire, dans les airs. Les faits psychiques ne semblent pas être mesurables et le demeureront probablement toujours. »

Lettre de Freud à Marie Bonaparte (non datée)

